Antoine Guicheteau, Vincent Marchaisseau et
Amélie Quiquerez (dir.)

La genèse du village

Archéologie de l'habitat groupé du
haut Moyen Âge (V^e-XII^e siècles)
dans le Centre-Est de la France actuelle

La genèse du village

Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (V^e-XII^e siècles) dans le Centre-Est de la France actuelle

Antoine Guicheteau, Vincent Marchaisseau et Amélie Quiquerez (dir.)

DOI : 10.4000/books.artehis.24915

Éditeur : ARTEHIS Éditions

Lieu d'édition : Dijon

Année d'édition : 2021

Date de mise en ligne : 8 décembre 2021

Collection : Monographies et Actes de colloques

EAN électronique : 9782958072629

<https://books.openedition.org>

Référence électronique

GUICHETEAU, Antoine (dir.) ; MARCHAISSEAU, Vincent (dir.) ; et QUIQUEREZ, Amélie (dir.). *La genèse du village : Archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge (V^e-XII^e siècles) dans le Centre-Est de la France actuelle*. Nouvelle édition [en ligne]. Dijon : ARTEHIS Éditions, 2021 (généré le 10 février 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/artehis/24915>>. ISBN : 9782958072629. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.artehis.24915>.

Légende de couverture

L'archéologie à Sevrey, état de la recherche en 2019, sur fond cadastral de 1830, feuille B1 du bourg (© Archives départementales de Saône-et-Loire et A. Guicheteau).

Ce document a été généré automatiquement le 10 février 2022.

© ARTEHIS Éditions, 2021

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

RÉSUMÉS

Une quarantaine de chercheurs et d'étudiants se sont réunis le 27 novembre 2018 dans le cadre d'une journée d'étude organisée par l'axe « Fabrique du paysage » d'ARTEHIS. Nous étions rassemblés autour de la question de la formation des villages et plus largement de problématiques propres à l'étude des habitats groupés du haut Moyen Âge.

Les communications ont permis de faire état de la diversité des approches comme des avancées de la recherche dans le Centre-Est. C'est au prisme de synthèses chronologiques ou régionales, d'études de cas issus de recherches préventives comme programmées ou encore de réflexions méthodologiques que les travaux des différents intervenants heureusement complétés de riches échanges et remarques par les membres de l'assistance ont notamment mis l'accent – une nouvelle fois ! – sur les difficultés rencontrées dans la caractérisation des habitats mis au jour, en dépit d'une documentation de terrain sans cesse renouvelée.

Les débats se sont particulièrement intéressés aux apports comme aux limites de l'archéologie concernant cette problématique. Le rôle de l'église et du cimetière comme celui des élites en général dans la polarisation de l'habitat ont été soulevés de manière récurrente tout au long des échanges. Les questions de pérennité et de fixité des occupations humaines ont également été largement évoquées, comme la nature des activités parfois spécifiques regroupées dans des secteurs dédiés et leur place dans l'économie villageoise. Des questions d'organisation du peuplement et de modalités d'exploitation du sol ont également été débattues et l'importance de la géographie physique dans la mise en place de réseaux d'habitats a été soulignée. De fait, les facteurs déterminant le paysage humain au sein duquel s'intègre le village sont nombreux.

Forty researchers and students gathered on November 27, 2018 for a simposion organized by the ARTEHIS "Landscape Factory" axis. We were gathered around the question of the formation of villages and more broadly of issues specific to the study of grouped habitats from the early medieval period.

The communications made it possible to report on the diversity of approaches as well as advances in research in the Center-East. It is through the prism of chronological or regional syntheses, case studies resulting from preventive as programmed research or methodological reflections that the work of the various speakers fortunately supplemented by exchanges and remarks by the members of the audience put in particular the accent - again! - on the difficulties encountered in the characterization of the habitats uncovered, despite constantly updated field documentation.

The debates were particularly interested in the contributions as at the limits of archeology concerning this problematic. The role of the church and the cemetery as well as that of the elites in the polarization of the habitat were repeatedly raised throughout the discussions. The questions of sustainability and the fixity of human occupations were also widely discussed, such as the nature of the specific activities grouped in dedicated sectors and their place in the village economy. Questions of settlement organization and terms of land use were also discussed and the importance of physical geography in the establishment of networks of habitats was underlined. In fact, there is numerous factors determining the human landscape in which the village is integrated

SOMMAIRE

« La genèse du village » (V^e-XII^e siècles), archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge dans le Centre-Est de la France actuelle, une introduction

Antoine Guicheteau et Vincent Marchaisseau

1. Aux origines d'une question au cœur de l'archéologie médiévale en France
2. Les apports des grands décapages
3. Renouveau des opérations en cœur de bourg et changement d'échelle
4. L'archéologie du village dans le Centre-Est
5. Les actes d'une journée d'étude

Genèse de l'habitat proto-villageois durant l'Antiquité tardive en Gaule du Nord-Est

Michel Kasprzyk

1. Formes de l'occupation rurale à la fin du Haut Empire (I^{er}-III^e siècles)
2. Formes de l'occupation « rurale » : les évolutions de l'Antiquité tardive
- Conclusion

Archéologie du village dans le Chalonnois : du triptyque cimetière/église/habitat au centre potier

Antoine Guicheteau

1. Cadre des recherches
2. Archéologie en cœur de bourg : l'église, le cimetière et l'habitat
3. L'archéologie en aire ouverte, des habitats groupés abandonnés aux XI^e-XII^e siècles
4. Sevrey, morphogenèse d'un village de potiers
5. Synthèse : critères d'identification, réseaux, hypothèses et interprétations

« Les Crassées », « Le Seugnon », « Mare Voisin » : étude d'un pôle d'occupation rural, depuis l'Antiquité jusqu'à la fondation de la ville médiévale de Saint-Dizier (Haute-Marne)

Stéphanie Desbrosse-Degobertière et Raphaël Durost

1. Introduction
2. Le village médiéval
3. L'occupation carolingienne
4. L'occupation mérovingienne
5. L'occupation gallo-romaine
6. Conclusion

Les récents apports de l'archéologie préventive à la connaissance de la formation du village de Fleurey-sur-Ouche au cours du premier Moyen Âge

Gaëlle Pertuisot

1. Introduction
2. L'héritage antique
3. Le village à l'époque mérovingienne
4. L'église Saint-Jean-Baptiste
5. Le prieuré Saint-Marcel
6. Une occupation dès la fin du premier Moyen Âge
7. Les prémices d'une organisation spatiale

Les prémices d'un village médiéval préservés par la forêt : le site de Goa (Val-Suzon, Côte-d'Or)

Rémi Landois, Jean-Pierre Garcia et Amélie Quiquerez

1. Les chartes médiévales
2. Les données LiDAR
3. Abandon du site
4. Préservation du site
5. Prospections magnétiques
6. Discussion
7. Conclusion

Formes et évolutions de l'habitat rural médiéval dans les massifs de moyenne montagne du Jura et du Morvan

Valentin Chevassu

1. Introduction
2. Historiographie, contexte scientifique et données disponibles
3. Le sud Morvan
4. Le Jura central
5. Conclusion

Les origines des habitats groupés de la Plaine de Troyes : les exemples de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes (Aube)

Vincent Marchaisseau

1. Les données historiques
2. Les occupations médiévales de Ruvigny
3. Les occupations médiévales de Saint-Léger-près-Troyes
4. Éléments de synthèse sur les occupations médiévales de Ruvigny et Saint-Léger
5. Conclusion

Curtilum, cellula et « nature de lieu », marqueurs d'habitat

Marie-José Gasse-Grandjean

1. *Curtilum*
2. *Cellula* et *monasterium*
3. La « nature des lieux »

Bilan de la journée d'étude « La genèse du village » : entre diversité des cas et trajectoires communes

Antoine Guicheteau et Vincent Marchaisseau

1. Des questions de chronologie
2. L'approche territoriale
3. La place de l'église et du cimetière
4. L'économie et le village
5. Perspectives

« La genèse du village » (V^e-XII^e siècles), archéologie de l'habitat groupé du haut Moyen Âge dans le Centre-Est de la France actuelle, une introduction

Antoine Guicheteau et Vincent Marchaisseau

- 1 La journée d'étude organisée par l'axe *Fabrique du Paysage* de l'UMR ARTEHIS le 27 novembre 2018 à Dijon se donnait pour objectif de proposer un espace de rencontre et de discussion entre les chercheurs de différents horizons institutionnels du Centre-Est, consacré à la formation des villages actuels et aux questions plus larges des phénomènes de regroupement des hommes au cours du haut Moyen Âge. Sans pour autant éluder la question de l'origine des villages actuels portée par l'historiographie de la recherche française depuis plusieurs décennies, de Jean Chapelot et Robert Fossier (Chapelot, Fossier, 1980) à Edith Peytremann (Peytremann, 2014), il s'agissait surtout, par la présentation de travaux passés et en cours, de poser une première réflexion sur les études villageoises dans nos régions.

1. Aux origines d'une question au cœur de l'archéologie médiévale en France

- 2 Dans la littérature archéologique, le village est envisagé comme un type d'habitat groupé, voire un synonyme de cette expression, dont l'origine remonte au Néolithique. Cela dit, la question de son existence en Gaule durant le Haut-Empire (Leveau, 1983 ; Monteil, 2014), soulève encore maints débats. Rappelons que si le mot village trouve ses origines dans le latin *villa*, sa première mention ne remonte qu'à 1235. La définition traditionnelle du *Larousse* y voit un groupement d'habitations permanentes, dont la majeure partie est engagée dans le secteur agricole (Watteaux, 2003 ; Wickham, 2005,

p. 516-517 ; Peytremann, 2014, p. 88). L'apparition du village au Moyen Âge apparaît comme un poncif de la période, tant le regroupement des hommes par l'encadrement de l'Église et de la seigneurie semble alors en être un des principaux traits. Ce phénomène de concentration des hommes peut être interprété comme l'ultime rassemblement ayant abouti sur le long terme, et ce grâce à des bâtiments en dur, au premier rang desquels figurent les édifices d'encadrement que sont l'église et le château (Zadora-Rio, 2008, p. 69-74).

- 3 Plusieurs programmes de recherche archéologique qui émergent en France dans l'après-guerre se concentrent en partie sur ces questions, notamment par l'exploration d'habitats désertés à la fin du Moyen Âge (Le Roy Ladurie, Pesez, 1965). Alors que commencent, dans les années 1960-1970, les premières études d'habitats ruraux du haut Moyen Âge, comme à Brebières (Demolon, 1972) ou à Mondeville (Lorren, 1983), la publication en 1980 d'un ouvrage sur la question du village en France expose les tenants d'une thèse restreignant l'usage du terme village à des habitats groupés apparaissant après l'an mil (Chapelot, Fossier, 1980).
- 4 De fait, un blocage sémantique apparaît alors même que la multiplication des recherches archéologiques sur l'habitat rural du haut Moyen Âge conduit à réviser cette grille de lecture. En effet, si les découvertes révèlent la complexité à caractériser et définir les occupations mises au jour, l'ampleur de certains sites amène à les définir sous le terme de village, comme le fait alors le célèbre catalogue d'exposition consacrée à Saint-Denis au haut Moyen Âge *Un village au temps de Charlemagne* (Cuisenier, Guadagnin, 1988).

2. Les apports des grands décapages

- 5 À compter des années 1980, l'essor de l'archéologie de sauvetage, appelée à devenir préventive à partir de 2001, va renouveler en profondeur notre connaissance de l'habitat rural du haut Moyen Âge et amener à revoir les schémas antérieurs. En effet, l'étude systématique de vastes superficies, à l'occasion de grands projets d'aménagement du territoire (zones d'aménagement concerté, autoroutes, lignes ferroviaires, etc.), va permettre de repérer et d'étudier des occupations rurales développées sur plusieurs hectares, voire plusieurs dizaines d'hectares parfois. Ces gisements caractérisés par la cohabitation topographique de plusieurs exploitations agricoles, constituées d'un bâtiment principal et de constructions annexes, insérées dans un réseau de chemins et de fossés de parcellaire, sont alors découverts par dizaines (Peytremann, 2003). Dans plusieurs cas, un édifice cultuel entouré d'un cimetière est même exploré (Catteddu *et al.*, 2009), et des pôles élitaires peuvent même être mis en évidence (Gentili, Valais, 2007). Enfin, ces sites peuvent être occupés en continu durant plusieurs siècles. On soulignera ici les remarquables progrès accomplis en matière de datation par le renouvellement des chrono-typologies du mobilier, notamment la céramique, comme la multiplication des datations en laboratoire, essentiellement radiocarbone mais aussi archéomagnétiques. Une précision accrue dans la chronologie est ainsi offerte aux archéologues, permettant de mieux distinguer l'évolution interne des habitats.
- 6 Ces résultats remettent largement en cause le postulat de l'instabilité des lieux de peuplement durant le haut Moyen Âge, alors même que la définition restrictive du village de Robert Fossier insistait justement sur la pérennité topographique de

l'installation humaine. Il convient cependant de garder à l'esprit les différentes échelles d'analyse : ainsi les habitats des VI^e-VII^e siècles à Genlis (Catteddu, 1992) ou Buchères/Saint-Léger-près-Troyes (Neaud, Marchaisseau, 2018), découverts plus récemment, n'ont été occupés que durant 150 ans et n'ont connu aucune postérité. De surcroît, les occupations du haut Moyen Âge dénotant une certaine continuité en contexte rural sont abandonnées vers la fin du XI^e siècle dans nos contrées. Il y a bien encore des déplacements des pôles d'habitat – et des zones funéraires – au cours du haut Moyen Âge ; en revanche, le terroir et le nom du lieu sont bien souvent déjà fixés (Zadora-Rio, 2008, p. 73). Le modèle élaboré par Edith Peytremann en 2003 semble encore largement partagé. Des occupations relativement lâches des VI^e-VII^e siècles – à de rares exceptions près comme mentionnées *supra* – disparaissent au profit d'habitats groupés des VIII^e-X^e siècles, plus concentrés et fréquemment structurés le long d'axes viaires (Vitry-sur-Orne par exemple, Gérard, 2012), eux-mêmes abandonnés dans le courant du XI^e siècle au profit des villages actuels (Peytremann, 2003, p. 335).

- 7 Le débat sémantique entre historiens et archéologues se poursuit, conduisant à un éloignement des deux communautés scientifiques (Zadora-Rio, 1995, 2003). Les archéologues s'approprient alors le terme d'habitat rural, plus neutre idéologiquement et correspondant mieux aux vestiges et aux difficultés de définition et de caractérisation des gisements rencontrés par la discipline (Lorren, Périn, 1995).
- 8 Par ailleurs, la période voit également se développer des programmes de recherche au long cours, concentrés sur des secteurs géographiques restreints mais dans un cadre chronologique moins rigide, notamment dans le sud de la France (Raynaud, 2007).

3. Renouveau des opérations en cœur de bourg et changement d'échelle

- 9 Alors que l'acquisition de données issues des grands décapages se développe, un renouvellement des problématiques va s'opérer à partir d'un retour des archéologues dans les villages actuels. En effet, plusieurs synthèses régionales consacrées au bilan des opérations de grandes surfaces publiées dans la dernière décennie soulignent le potentiel informatif des opérations en cœur de bourg (Gentili, 2017, vol. 1, p. 282 ; Valais, 2012, vol. 1, p. 318-319). Même si elles se sont multipliées ces dernières années, il est peut-être encore trop tôt pour en tirer une véritable synthèse. On notera tout de même que les opérations situées dans les centres anciens des villages actuels ne s'étaient jamais arrêtées, notamment les sondages prescrits en amont de l'installation de réseaux de drainage au pied des lieux de culte anciens – comme ceux réalisés dans le Limousin (Cressein *et al.*, 2008) – ou même de rares opérations programmées, comme à Rigny-Ussé (Zadora-Rio, Galinié, 2001). Mais l'évolution de l'aménagement du territoire, qui voit se densifier l'habitat au cœur des bourgs actuels, offre à l'archéologie préventive l'occasion d'explorer des contextes stratifiés sur des superficies de quelques dizaines à plusieurs milliers de mètres carrés. La publication, en 2013, des actes de la table ronde de Saint-Germain-en-Laye (Mahé-Hourlier, Poignant, 2013), précédée d'un article paru dans les *Nouvelles de l'archéologie* en 2007 (Carré *et al.*, 2007), avait démontré, à l'échelle nationale, l'intérêt scientifique majeur de l'étude des centres anciens, parcelle après parcelle, tout en assurant le lien avec les établissements explorés sur plusieurs hectares à l'occasion de vastes décapages réalisés en amont des grands aménagements.

- 10 Ces travaux, largement issus du nord de la France et de l'archéologie préventive, ne doivent cependant pas éclipser l'intérêt de recherches méridionales (Passarius *et al.*, 2007) notamment dans leur volonté d'appréhender d'autres types de sites, dont les occupations de hauteur (Schneider, 2007). De fait, l'article d'une archéogéographe publié en 2003 évoque alors la fin des paradigmes sur la question de la naissance du village et plaide pour un travail à l'échelle du territoire (Watteaux, 2003). Cette même année, un colloque international organisé à Louvain-la-Neuve renouvelle considérablement les problématiques de recherche sur le village, en ouvrant la chronologie de la formation des villages, de l'Antiquité tardive au XIII^e siècle, et, plus largement, en œuvrant au dialogue entre historiens et archéologues (Yante, Bultot-Versleyn, 2010). Certains blocages épistémologiques restent tout de même bien présents.
- 11 Les travaux des dernières décennies ont ainsi montré la diversité des cas, amenant la communauté scientifique à parler désormais de formation des villages au pluriel et non plus du village au singulier. Ce changement sémantique permet de dépasser le cadre rigide et contraignant d'une définition limitée du village (Peytreman, 2013, p. 230-231 ; Catafau, Passarius, 2018)

4. L'archéologie du village dans le Centre-Est

- 12 À l'échelle du Centre-Est de la France, la question de la formation des villages médiévaux est au cœur des premiers programmes de recherche en archéologie médiévale. En effet, dès les années 1960, un remarquable travail est accompli par Jean-Marie Pesez et son équipe sur le site de Dracy en Côte-d'Or. Ce village de la fin du Moyen Âge a été exploré durant près d'une quinzaine d'années, de 1965 à 1980 (Pesez, 1998). Le développement de l'archéologie de sauvetage à partir des années 1980 et lors de la décennie suivante permet également d'explorer, sur de vastes superficies, des habitats du haut Moyen Âge tels que Torcy-le-Petit dans l'Aube (Béague-Tahon, Georges-Leroy, 1995), Genlis en Côte-d'Or (Catteddu, 1992) et Château-Gaillard dans l'Ain (Vicherd *et al.*, 2001). Une remarquable synthèse d'intérêt national centrée sur ce secteur des vallées de la Saône et du Rhône paraît d'ailleurs en 2001 (Faure-Boucharlat, 2001) ; ce travail précurseur a été largement suivi par de nombreux PCR sur l'habitat rural au Moyen Âge dans plusieurs régions.
- 13 L'existence de plusieurs programmes de recherche consacrés à l'amélioration des chrono-typologies céramiques est à souligner. Ainsi, pour le Val de Saône, plusieurs publications ont été réalisées sur les productions des ateliers de potiers alti-médiévaux (Delor-Ahü *et al.*, 2005) et leur aire de diffusion (Mani, 2004). On mentionnera également un bilan centré sur la Bourgogne concernant les travaux de la décennie 1995-2005 qui se fait l'écho de la nécessité de s'interroger sur les processus de regroupement de l'habitat au Moyen Âge (Saint-Jean Vitus, 2012, p. 290). Par ailleurs, l'apport des travaux du PCR sur les sites de hauteur en Franche-Comté, dirigé par David Billoin et Philippe Gandel, est à souligner (Billoin *et al.*, 2018), notamment pour ce qui concerne la mise en évidence de la formation de véritables agglomérations perchées dès l'Antiquité tardive. En Champagne, c'est la réalisation d'un PAS de l'Inrap entre 2010 et 2015, intitulé « L'archéologie de l'habitat rural du haut Moyen Âge en Champagne-Ardenne (fin V^e-XII^e siècle) », qui a concentré les recherches tant sur les formes de l'habitat que sur le mobilier, aboutissant à de nouveaux référentiels ; sa

publication est annoncée pour 2022. Enfin, une synthèse est en cours de production sur les établissements du haut Moyen Âge dans la Plaine de Troyes dans le cadre d'un PCR dont les travaux s'inscrivent dans la longue durée (Riquier *et al.*, 2017).

5. Les actes d'une journée d'étude

- 14 Les différents résultats présentés dans ce volume ne dérogent pas à l'évolution et aux acquis de la recherche constatés à l'échelle nationale. En effet, les différents articles sont consacrés à des découvertes issues tant d'aménagements concertés impactant de vastes surfaces en périphérie des grands centres urbains du secteur (Dijon, Troyes, Chalon-sur-Saône, entre autres, fig. 1) que d'opérations en cœur de bourg (Fleurey-sur-Ouche, Sevrey ou Ruvigny par exemple, fig. 2). Le développement de méthodes non-invasives (LiDAR ou prospection géophysique) permettant d'étudier des sites dans des milieux environnementaux particuliers, en l'occurrence le couvert forestier dans le cas du site de Goa au Val Suzon ou en moyenne montagne – Jura et Morvan ici –, est également à souligner. En offrant la possibilité d'études dans la durée, l'archéologie programmée est également un support essentiel de la recherche sur ces problématiques comme l'illustrent les travaux en cours à Saint-Dizier, la fouille exhaustive des établissements, *a fortiori* des nécropoles, s'avérant encore trop rare. Enfin, la réflexion sur les mots de l'habitat présentée par Marie-José Gasse-Grandjean illustre l'indispensable apport de l'étude des textes et l'intérêt de leur confrontation aux données archéologiques.

Fig. 1. Localisation des sites et régions évoqués dans l'ouvrage (© A. Guicheteau).

Fig. 2. Le site de Ruvigny « Proche l'église » en cours de fouille en 2016 (© C. Roms).

- 15 La morphologie des établissements et des constructions qui les composent, les liens topographiques et spirituels entre les mondes des morts et des vivants (Lauwers, 2015), le rôle des élites et leur place dans le village, mais aussi les aspects économiques du regroupement des hommes, voici autant de problématiques abordées ici. De fait, les données sont nombreuses et doivent être assimilées et critiquées. Leur publication dans un ouvrage consacré à la question du village s'avère ainsi nécessaire, ne serait-ce que pour témoigner des avancées régionales en la matière et de poser modestement quelques jalons pour les recherches à venir. Si aucune synthèse n'est possible en l'état de nos connaissances, certes nombreuses mais encore trop dispersées géographiquement, la priorité devrait être donnée à des études microrégionales, seules à même de distinguer les particularités et les rythmes propres au phénomène de rassemblement des Hommes. Faire naître des vocations pour ce type d'études, voici tout ce qu'on peut souhaiter comme ambition à cette publication.

BIBLIOGRAPHIE

BEAGUE-TAHON , GEORGES-LEROY, 1995 = BEAGUE-TAHON N., GEORGES-LEROY M., « Deux habitats ruraux du haut Moyen Âge en Champagne crayeuse : Juvigny et Torcy-le-Petit (milieu VII^e siècle-IX^e siècle) », in LORREN C., PERIN P., dir., *L'habitat rural du haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne. Actes des XIV^e journées d'archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993*, Rouen, AFAM (Mémoires, VI), p. 175-183.

BILLOIN, GANDEL, DOYEN, PACTAT, 2018 = BILLOIN D., GANDEL P., DOYEN J.-M., PACTAT I., *Habitats perchés du Jura de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (IV^e-IX^e siècle)*, Dijon/Besançon, DRAC/SRA Bourgogne-France-Comté (coll. archéologie en Bourgogne-France-Comté), 33 p.

CARRE, HINCKER, MAHE, PEYTREMANN, POIGNANT, ZADORA-RIO, 2007 = CARRE F., HINCKER V., MAHE N., PEYTREMANN E., POIGNANT S., ZADORA-RIO E., « Histoire(s) de(s) village(s). L'archéologie en contexte villageois, un enjeu pour la compréhension de la dynamique des habitats médiévaux », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 116, p. 51-59.

CATAFAU, PASSARIUS, 2018 = CATAFAU A., PASSARIUS O., « Histoire et archéologie au village : amorce d'un bilan historiographique et de propositions de travail commun », in CATAFAU A., PASSARIUS O., dir., *L'archéologie au village. Le village et ses transformations, du Moyen Âge au premier cadastre, actes du colloque des 20-22 septembre, Palais des Rois de Majorque-Perpignan*, *Archéologie du Midi médiéval*, 36, p. 5-13.

CATTEDDU, 1992 = CATTEDDU I., « L'habitat rural mérovingien de Genlis (Côte-d'Or) », *Revue Archéologique de l'Est*, 43, p. 39-98.

CATTEDDU, CARRE, GENTILI, DELAHAYE, LANGLOIS, COUANON, 2009 = CATTEDDU I., CARRE F., GENTILI F., DELAHAYE F., LANGLOIS J.-Y., COUANON J.-P., « Fouilles d'églises rurales du haut Moyen Âge dans le nord de la France, des questions récurrentes », in PARIS-POULAIN D., ISTRIA D., NARDI COMBESURE S., *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle, Hagiographie, épigraphie et archéologie*, actes du colloque d'Amiens, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (coll. Archéologie et culture), p. 205-228.

CHAPELOT, FOSSIER, 1980 = CHAPELOT J., FOSSIER R., *Le village et la maison au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 357 p.

CREISSEN, DELHOUME, ROGER, 2008 = CREISSEN T., DELHOUME D., ROGER J., « L'église rurale et son environnement en Limousin : apports récents de l'archéologie, nouveaux axes de recherches », *Hortus Artium Medievalium*, 14, p. 81-101.

CUISENIER, GUADAGNIN, 1988 = CUISENIER J., GUADAGNIN R., *Un village au temps de Charlemagne. Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VII^e siècle à l'an Mil*, Paris, Musée national des Arts et Traditions populaire, catalogue d'exposition, 357 p.

DELOR-AHÜ, SIMONIN, LEGROS, 2005 = DELOR-AHÜ A., SIMONIN O., LEGROS A., « Sevrey Les Tupiniers, données nouvelles sur les ateliers de potiers médiévaux », *Revue Archéologique de l'Est*, 54, p. 249-298.

DEMOLON, 1972 = DEMOLON P., *Le village mérovingien de Brebières*, Arras, Commission Départementale des Monuments Historiques du Pas-de-Calais (Mémoires, t. XIV), 339 p.

FAURE-BOUCHARLAT, dir., 2001 = FAURE-BOUCHARLAT E., dir., *Vivre à la campagne au Moyen Âge. L'habitat rural du V^e au XII^e siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon, ALPARA (DARA, 21), 432 p.

GENTILI, 2017 = GENTILI F., *Agglomérations rurales et terroirs du haut Moyen Âge en Île-de-France (VI^e - XII^e siècles) : l'apport des grandes fouilles préventives (Plateau briard, Plaine-de-France)*, Archéologie et Préhistoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, thèse de doctorat d'archéologie médiévale, vol. 1, 318 p.

GENTILI, VALAIS, 2007 = GENTILI F., VALAIS A., « Composantes aristocratiques et organisation de l'espace au sein de grands habitats ruraux du haut Moyen Âge », in DEPREUX P., LE JAN R., BOUGARD F., *Les élites et leurs espaces. Mobilité, rayonnement, domination (du VI^e au XI^e siècle)*, Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 5), p. 99-134.

GERARD, 2012 = GERARD F., « La structuration du village pour une économie agraire planifiée à la fin du IX^e siècle en Lorraine. Les sites de Vitry-sur-Orne et de Demange-aux-Eaux », *Archéopages*, 34, p. 38-47.

LAUWERS, 2015 = LAUWERS M., « Le cimetière au village ou le village au cimetière ? Spatialisation et communautarisation des rapports sociaux dans l'Occident médiéval », in TREFFORT C., éd., *Le cimetière au village dans l'Europe médiévale et moderne*, 35^e Journées internationales d'histoire de l'Abbaye de Flaran, 11-12 octobre 2013, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 41-60.

LE ROY LADURIE, PESEZ, 1965 = LE ROY LADURIE E., PESEZ J.-M., « Les villages désertés en France : vue d'ensemble », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 20^e année, n° 2, p. 257-290.

LEVEAU, 1983 = LEVEAU P., « La ville antique et l'organisation de l'espace rural : villa, ville, village », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 38^e année, n° 4, p. 920-942.

LORREN C., 1983 = LORREN C., « De l'Antiquité au Moyen Âge, un exemple de continuité de l'habitat : le village de Saint-Martin de Mondeville (Calvados). Premiers résultats des fouilles », in *La Normandie. Études archéologiques*, Paris, actes du 105^e Congrès national des sociétés savantes de Caen, p. 99-122.

LORREN, PERIN, 1995 = LORREN C., PERIN P., *L'habitat rural du haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne. Actes des XIV^e journées d'archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993*, Rouen, AFAM (Mémoires, VI), 237 p.

MAHE-HOURLIER, POIGNANT, 2013 = MAHE-HOURLIER N., POIGNANT S., *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles), actes de la table ronde Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France - V^e-XIII^e siècles, Saint-Germain-en-Laye, 22-24 novembre 2007*, Saint-Germain-en-Laye, AFAM (Mémoires, XXIX), 249 p.

MANI, 2004 = MANI C., « La « céramique bistre » dite de Sevrey (71) : caractérisation et étude de diffusion d'une production du haut Moyen Âge », *Revue Archéologique de l'Est*, 53, p. 189-219.

MONTEIL, 2014 = MONTEIL M., « La question des « villages » en Gaule romaine. Entre débat sur les mots et données archéologiques », *Archéopages, Villages*, 40, p. 50-55.

NEAUD, MARCHAISSEAU, 2018 = NEAUD P., MARCHAISSEAU V., « Buchères (Aube). Parc logistique de l'Aube, décapage 45 », *Archéologie médiévale*, 48, p. 203.

PASSARIUS, DONAT, CATAFAU, 2007 = PASSARIUS O., DONAT R., CATAFAU A., *Vilarnau, un village au Moyen Âge en Roussillon*, éditions Trabucaire (coll. Archéologie départementale), 516 p.

PESEZ, 1998 = PESEZ J.-M., *Archéologie du village et de la maison rurale au Moyen Âge : vingt études sur l'habitat paysan dans la France médiévale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (coll. d'histoire et d'archéologie médiévales, 5), 515 p.

PEYTREMANN, 2003 = PEYTREMANN E., *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, AFAM (Mémoires, XIII), 2 vol., 452 et 432 p.

PEYTREMANN, 2013 = PEYTREMANN E., « Un prétexte pour s'interroger sur la formation des villages : l'exemple de sites alsaciens du haut Moyen Âge », in MAHE-HOURLIER N., POIGNANT S., dir., *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles), actes de la table ronde Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France - V^e-XIII^e siècles, Saint-Germain-en-Laye, 22-24 novembre 2007*, Saint-Germain-en-Laye, AFAM (Mémoires, XXIX), p. 221-235.

PEYTREMANN, 2014 = PEYTREMANN E., « La notion de village en France au premier Moyen Âge. Retour sur un débat », *Archéopages, Villages*, 40, p. 84-91.

RAYNAUD, 2007 = RAYNAUD C., *Archéologie d'un village languedocien. Lunel-Viel (Hérault) du I^{er} au XVIII^e siècle*, Lattes, Association pour le développement de l'archéologie en Languedoc-Roussillon (Monographie d'archéologie méditerranéenne, 22), 407 p.

RIQUIER, AUXIETTE, BLANCQUAERT, BRUNET, DAROQUE, DUROST, GARÉNAUX, HACHEM, LANGRY-FRANÇOIS, LEMEUNIER, LOISEAU, MARCHASSEAU, MEUNIER, MILLET, PARESYS, ROMS, SANSON, TOULEMONDE, VANMOERKERKE, WIETHOLD, DELOR AHÜ, MAHE-HOURLIER, BARDEL, SAUREL, MONNIER, 2017 = RIQUIER V., AUXIETTE G., BLANCQUAERT G., BRUNET P., DAROQUE C., DUROST R., GARENAUX V., HACHEM L., LANGRY-FRANÇOIS F., LEMEUNIER S., LOISEAU S., MARCHASSEAU V., MEUNIER K., MILLET E., PARESYS C., ROMS C., SANSON L., TOULEMONDE F., VANMOERKERKE J., WIETHOLD J., DELOR AHÜ A., MAHE-HOURLIER N., BARDEL D., SAUREL M., MONNIER A., *La Plaine de Troyes : Évolution d'un territoire rural des premiers agriculteurs au premier réseau villageois*, rapport d'activité d'un Programme Collectif de Recherche, 2013-2016, 2 vol., 979 p.

SAINT-JEAN VITUS, 2012 = SAINT-JEAN VITUS B., « Habitat et processus d'agglomération en Bourgogne au cours du Moyen Âge (V^e - XVI^e siècles) : l'apport des travaux archéologiques des années 1995-2005, contribution au Bilan scientifique régional », *Revue archéologique de l'Est*, 61, p. 259-301.

SCHNEIDER, 2007 = SCHNEIDER L., « Structures du peuplement et formes de l'habitat dans les campagnes du sud-est de la France de l'Antiquité au Moyen Âge (IV^e-VIII^e siècles) : essai de synthèse », *Gallia*, 64, p. 11-56.

YANTE, BULTOT-VERLEYSEN, 2010 = YANTE J.-M., BULTOT-VERLEYSEN A.-M., *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles). Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 16-17 mai 2003*, Tournai, Brepols, 543 p.

VALAIS, 2012 = VALAIS A., *L'habitat rural au Moyen Âge dans le nord-ouest de la France*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (coll. Archéologie et culture), 2 vol., 328 et 462 p.

VICHERD, DUVETTE, FAURE-BOUCHARLAT, PAULIN, FOREST, GISCLON, 2001 = VICHERD G., DUVETTE C., FAURE-BOUCHARLAT E., PAULIN M., FOREST V., GISCLON J.-C., « Château-Gaillard, Le Recourbe, Ain », in Faure-Bouchardlat É., dir., *Vivre à la campagne au Moyen Âge. L'habitat rural du V^e au XII^e siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon, ALPARA (DARA, 21), p. 177-224.

WATTEAUX, 2003 = WATTEAUX M., « À propos de la « naissance du village au Moyen Âge » : la fin d'un paradigme ? », *Études rurales*, 167-168, p. 306-318.

WICKHAM, 2005 = WICKHAM C., *Framing the early Middle Ages: Europe and the Mediterranean 400-800*, Oxford, New York, 990 p.

ZADORA-RIO, 1995 = ZADORA-RIO E., « Le village des historiens et le village des archéologues », in *Campagnes médiévales : l'homme et son espace, Études offertes à Robert Fossier*, travaux réunis par Élisabeth Mornet, 1995, p. 145-153.

ZADORA-RIO, GALINIE, dir., 2001 = ZADORA-RIO E., GALINIE H., dir., « La fouille du site de Rigny, 7^e-19^e siècles (Commune de Rigny-Ussé, Indre-et-Loire) : l'habitat, les églises et le cimetière. Troisième et dernier rapport préliminaire (1995-1999) », *Revue archéologique du Centre de la France*, 40, p. 167-242.

ZADORA-RIO, 2003 = ZADORA-RIO E., « L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 92, p. 6-9.

ZADORA-RIO, 2008 = ZADORA-RIO E., *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire*, 34^e Supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, Tours, 303 p.

AUTEURS

ANTOINE GUICHETEAU

Université de Bourgogne-Franche-Comté /UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap.

VINCENT MARCHAISSEAU

Université de Bourgogne-Franche-Comté /UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap.

Genèse de l'habitat proto-villageois durant l'Antiquité tardive en Gaule du Nord-Est

Michel Kasprzyk

- 1 Pour les archéologues travaillant sur les campagnes de la Gaule, les formes de l'habitat rural du début du Moyen Âge paraissent fort différentes de celles de l'époque romaine. La transition entre les deux périodes a longtemps été mal comprise et c'est seulement depuis la généralisation des grands décapages que l'on peut clairement appréhender les formes de l'habitat rural de l'Antiquité tardive (entre la fin III^e et le début du VI^e siècle).
- 2 Le développement des recherches sur l'évolution des campagnes entre le Haut Empire (I^{er}-III^e siècles) et le début du Moyen Âge (VI^e siècle) en Gaule du nord doit essentiellement être mis au crédit de P. Van Ossel, qui a mis en évidence les mutations complexes que connaissent les établissements gallo-romains entre la seconde moitié du III^e et la seconde moitié du V^e siècle. Loin de révéler une rupture abrupte entre l'époque romaine et le début du Moyen Âge, ses travaux ont illustré la mutation très progressive des campagnes, dont les caractéristiques les plus visibles sont la disparition progressive du modèle de la « villa » gallo-romaine et de l'architecture maçonnée.
- 3 À ce titre, il a été sollicité à plusieurs reprises par des archéologues médiévistes dans des rencontres ou des ouvrages consacrées à l'habitat rural du Moyen Âge : 14^e colloque de l'Association française d'archéologie mérovingienne consacré à l'habitat rural du haut Moyen Âge en 1993 (Van Ossel, 1995) ; colloque de Tours sur Grégoire de Tours et l'espace gaulois en 1994 (Van Ossel, 1997) ; colloque de Louvain-la-Neuve consacré aux établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles) en 2003 (Van Ossel, 2010). Dans ce cadre, il a été conduit à s'interroger, entre autres, sur l'apparition éventuelle de formes d'occupation de type « proto-villageoise » au cours de l'Antiquité tardive, hypothèse qu'il a réfutée à plusieurs reprises.
- 4 Le récent programme ERC RURLAND (Rural Landscape of north-eastern Roman Gaul), dirigé par M. Reddé, a permis de rouvrir le dossier sur la base des travaux

archéologiques des vingt dernières années, qui suggèrent que la question n'est pas close (Kasprzyk, 2008a et b). Les lignes qui suivent, tout en reprenant les principaux résultats de cette recherche, exposeront l'état des connaissances sur les formes de l'occupation rurale dans le courant du Haut Empire entre Seine, Loire et Rhin, avant de s'interroger sur leur évolution au cours de l'Antiquité tardive.

1. Formes de l'occupation rurale à la fin du Haut Empire (I^{er}-III^e siècles)

1.1 Établissements ruraux : de la ferme au site aristocratique

- 5 Ces dernières décennies, l'archéologie a démontré que durant les trois siècles qui suivent la Conquête romaine, la société de la Gaule est principalement composée de populations rurales. À titre indicatif, les données du Centre-Est de la Gaule réunies par P. Nouvel pour son mémoire d'habilitation (2016) montrent, sur le territoire de 10 départements actuels recouvrant cinq cités antiques, la présence d'au minimum 9 000 établissements ruraux (fig. 1).

Fig. 1. Établissements ruraux antiques dans le Centre-Est de la Gaule (région Bourgogne-Franche-Comté et départements de la Haute-Marne et de l'Aube) (DAO P. Nouvel, extrait de Nouvel, 2017).

- 6 Obnubilés par le modèle de la villa transmis par les auteurs latins, les archéologues se sont longtemps intéressés aux manifestations architecturales les plus ostentatoires du peuplement rural des provinces gauloises, en cela grandement aidés par la facilité de détection des établissements de grandes dimensions. Contrairement à une idée répandue, les fouilles exhaustives sont demeurées peu répandues avant le développement de l'archéologie préventive, car les recherches ont principalement porté sur les secteurs résidentiels au détriment des aménagements économiques¹. C'est le développement de la photographie aérienne qui a permis, à partir des années 1960, de préciser l'aspect des formes du peuplement rural gallo-romain, particulièrement des grands établissements maçonnés de Picardie, de Bourgogne et du Berry, en révélant

leur plan complet, constitué d'une vaste cour qui peut atteindre plusieurs hectares, bordée de bâtiments à vocation économique et terminée par la résidence proprement dite. Curieusement, alors que ces données montraient que l'organisation des établissements ruraux du nord de la Gaule différait fondamentalement de celle des *villae* au plan très ramassé de la péninsule italienne ou de la Narbonnaise, la plupart des auteurs (notamment Agache, 1978, et encore Ferdière *et al.*, 2010) ont appliqué sur les établissements qu'ils découvraient des éléments de terminologie empruntés aux auteurs italiens (*villa*, *pars urbana*, *pars rustica*, etc.) alors que rien n'assure que ces termes aient été employés en Gaule du nord (sur cette question, voir Reddé, 2017). Quoi qu'il en soit, la découverte de ces vastes établissements ruraux désignés sous le terme de *villae* par certains archéologues et historiens a eu un impact certain sur la perception de l'organisation du monde rural entre le milieu des années 1970 et le début des années 1990 (par exemple Le Glay, 1975).

- 7 Le développement de l'archéologie préventive a largement renouvelé la question du peuplement rural de la Gaule romaine en démontrant d'une part que l'origine de ces grands établissements devait être recherchée dans des modèles en usage en Gaule dès La Tène finale et que les apports issus du monde méditerranéen se limitent à l'utilisation de l'architecture en dur ; d'autre part qu'ils ne constituaient qu'une fraction de l'occupation rurale (fig. 2-3). En effet, il est désormais évident que les campagnes gallo-romaines sont constellées de milliers d'établissements de petites dimensions (généralement moins de 8 000 m² d'assiette globale), au plan moins standardisé mais où l'on distingue au moins un bâtiment résidentiel et des annexes à vocation économique, et que les grands établissements ne représentent au final guère plus de 10 % du nombre total de sites ruraux (Nouvel, 2017) (fig. 3). Dans les travaux récents, on interprète les établissements de petites dimensions comme étant des exploitations agricoles de taille familiale, sans que leurs relations foncières, sociales et économiques avec les sites de taille supérieure puissent être éclaircies faute d'une documentation explicite (Ouzoulis, 2009 ; 2014). Présents dans tous types de milieux, ils constituent l'essentiel de la trame de peuplement dans les secteurs soumis à une intensification culturelle au Haut Empire, comme les plateaux calcaires de l'Est de la France. Leur prépondérance dans l'ensemble du nord de la Gaule à l'exception de l'estuaire du Rhin et de l'Escault² est un acquis majeur de la récente ERC RURLAND (Reddé dir., 2017 et 2018).

Fig. 2. Exemples d'établissements ruraux du Haut-Empire de Lorraine (région Grand-Est). Cette figure rend compte de l'extrême variété des tailles entre l'établissement aristocratique de Liéhon et la simple ferme de Luppy (DAO A. Nüsslein, extrait de Nüsslein *et al.*, 2017).

Fig. 3. Distribution des établissements ruraux du Centre-Est de la Gaule, par taille (DAO P. Nouvel, extrait de Nouvel, 2017).

1.2 Les agglomérations secondaires

- 8 Dans le paysage rural des Gaules, les sites de type « aggloméré » sont beaucoup plus rares : toujours dans le Centre-Est de la Gaule, P. Nouvel (2016) estime à 250 le nombre de ceux dont on peut estimer la population entre 200 et 500 habitants (sites routiers inclus) ; à une quinzaine ceux dont la population atteint peut-être 5 000 habitants, sans qu'il s'agisse de capitales de cité. Les plus grandes agglomérations rurales « atteignent » une superficie de plusieurs dizaines d'hectares et livrent alors de manière récurrente les témoignages épigraphiques d'un investissement des élites civiques dans la vie religieuse et/ou la parure monumentale. Elles comprennent toujours, lorsque la documentation est suffisamment explicite, un sanctuaire parfois associé à un théâtre. C'est par exemple le cas d'*Alésia* / Alise-Sainte-Reine, d'*Argentomagus* / Argenton-sur-Creuse ou d'Eu parmi les sites les mieux connus (fig. 4).

Fig. 4. L'agglomération secondaire de rang supérieur d'Eu à la fin du Haut-Empire (Seine-Maritime) (DAO J. Pariétas, extrait de Mantel, Dubois, 2017).

- 9 Les agglomérations de plus petites dimensions ont, lorsqu'il est connu, un plan très linéaire et régulier qui évoque – en dépit de l'anachronisme – celui d'un village-rue, comme à Bliesbruck (fig. 5, au sud).

Fig. 5. L'agglomération de Bliesbruck (Moselle) au sud et la « villa » de Reinheim (Allemagne) au nord, état à la fin du Haut-Empire. Extrait de Sarateanu-Müller, 2011.

- 10 Elles se trouvent généralement le long des principales routes des provinces gauloises. D'une manière générale, la parure monumentale et les équipements collectifs, les sanctuaires notamment, y sont moins nombreux que dans les agglomérations de grandes dimensions.
- 11 Toutes ces agglomérations sont dites « secondaires » (sur les agglomérations secondaires du Haut Empire : Petit et Mangin, 1994a et b ; Cribellier, 2016) car, sur la base de la documentation épigraphique, elles ne bénéficient pas d'une véritable autonomie administrative, restant sous la dépendance des élites rurales et des magistrats des capitales de cité, siège du pouvoir politique détenu par les notables locaux. Il faut souligner qu'en Gaule septentrionale, les agglomérations secondaires ne sont pas un lieu de résidence de l'aristocratie, qui habite dans les capitales de cité et dans les *villae*, ces dernières pouvant être très proches des agglomérations (par ex. Béal *et al.* 2013). Sur la base d'associations topographiques, on suppose fréquemment un lien de subordination entre établissements ruraux aristocratiques et agglomérations secondaires, comme à Bliesbruck où l'on trouve une vaste villa à moins de 1 km de l'agglomération (Saratanu-Müller, 2011) (fig. 5). Pour notre propos, il est important de souligner que si les agglomérations secondaires peuvent évoquer, par leur morphologie, des villages médiévaux, elles ne semblent avoir qu'un rôle mineur voire marginal dans la production agricole, comme l'illustrent la rareté de l'outillage aratoire ou des structures de stockage présentes dans les établissements agricoles. Leur fonction semble essentiellement liée à des activités artisanales et de marché et, pour les plus grandes, de lieu de rassemblement des populations rurales environnantes dans le cadre du culte civique (Cribellier, 2016 ; Kasprzyk, 2019, p. 91-95).

1.3 Et le village ?

- 12 Contrairement aux établissements ruraux et aux agglomérations secondaires, le terme de village est employé avec réticence par les antiquisants travaillant sur les campagnes gauloises du Haut Empire (I^{er}-III^e siècles). La position, bien résumée dans un article de Martial Monteil, est qu'un village « est un habitat groupé dont l'essentiel de la population a pour activité principale l'agriculture et/ou l'élevage, ce qui n'exclut pas quelques autres occupations plus ponctuelles. Un parfait synonyme serait donc celui « d'agglomération rurale ». [...] Ce principe est opérant si, bien sûr, le village n'est pas seulement un réservoir de main-d'œuvre pour les domaines détenus par les élites » (Monteil, 2014, p. 40-41). Comme on le voit, le terme de village n'est pas employé par les antiquisants dans une acception morphologique (agglomération d'unités architecturales dans un contexte rural) mais plutôt fonctionnelle. C'est ce qui explique ainsi que les « agglomérations secondaires » évoquées plus haut ne sont presque jamais désignées sous le terme de village puisque la part de l'activité agricole y est négligeable.
- 13 En Gaule, le nombre d'établissements du Haut Empire pouvant répondre à cette stricte définition est faible en dépit de l'accroissement exponentiel de la documentation issue de l'archéologie préventive. Dans les zones de plaine, on peut évoquer le site de Longueil-Sainte-Marie dans l'Oise (mais qui n'est que très partiellement publié) (fig. 6) et quelques cas douteux comme le site de Vatry en Champagne qui juxtapose quelques unités domestiques sans organisation apparente (Lepetz, Maréchal, 1996 ; Malrain, Maréchal, 2017 ; Achard-Corompt, 2005). Ce type d'occupation n'est en réalité guère attesté en nombre que dans les massifs montagneux et leur périphérie immédiate (Vosges, Alpes), et surtout avec une réelle densité dans une zone limitée aux régions sablonneuses de l'estuaire du Rhin et de l'Escault, dans la province romaine de Germanie inférieure. Ici, on connaît nombre de véritables exemples de villages, constitués d'une juxtaposition de bâtiments résidentiels et agropastoraux dont le nombre peut dépasser la vingtaine comme à Hoogeloon ou Weert (NL), mais où les aménagements collectifs sont absents (Roymans, Derks, 2017) (fig. 7). Dans ces régions de culture locale germanique, ces établissements perpétuent un modèle remontant à la Protohistoire (Gerritsen, 2003), qui ne s'est pas diffusé dans les parties de la Gaule au substrat culturel celtique.

Fig. 6. Le « village » de Longueil-Sainte-Marie (Oise) et le parcellaire associé (DAO D. Maréchal, extrait de Malrain, Maréchal, 2017).

Fig. 7. L'établissement de Weert (NL), caractéristique des formes de villages du Haut-Empire de l'estuaire du Rhin et de la Flandre orientale (Extrait de Roymans, Derks, 2017).

- 14 On peut donc conclure que, dans l'espace qui nous concerne, le peuplement et la mise en valeur de l'espace rural au Haut Empire sont assurés par une myriade

d'établissements isolés, allant de la ferme familiale ou grand établissement de type « villa » et que le phénomène « villageois » est incontestablement marginal. Il s'agit ici d'une caractéristique commune aux provinces du nord-ouest de l'Empire romain, mais qui n'est pas générale puisque le modèle villageois est largement attesté voire dominant dans les provinces orientales du bassin méditerranéen comme l'Égypte ou la Syrie (Rowlandson, 1999 ; Tchalenko, 1953 ; Abdulkarim, 2012).

2. Formes de l'occupation « rurale » : les évolutions de l'Antiquité tardive

2.1 Le maintien de l'établissement de type familial ?

- 15 Depuis les recherches de P. Van Ossel (1992), il est désormais admis que dans la plupart des établissements du début de l'Antiquité tardive (fin du III^e et première moitié du IV^e siècle), l'occupation se maintient dans une partie des bâtiments remontant au Haut Empire, ce que ne semblent pas contredire les données récentes (Kasprzyk, 2018a et b). À cette époque, l'immense majorité des établissements correspond à des sites d'une superficie moyenne comprise entre 0,8 et 1 ha, soit dans la moyenne des dimensions des « fermes » des II^e-III^e siècles.
- 16 Entre les années 250 et 350, on observe encore la construction ou la réfection d'éléments de confort dans les bâtiments résidentiels, généralement des hypocaustes à canaux rayonnants. L'architecture des bâtiments sur poteaux plantés ne montre pas de rupture avec les modèles du Haut Empire. On observe néanmoins dans de nombreux cas une distinction moins évidente entre bâtiments résidentiels et à vocation économique, alors qu'elle est souvent nette dans ceux de la fin du Haut Empire. L'aménagement de structures artisanales dans ou contre des résidences remontant au Haut Empire reflète sans doute moins un déclin architectural qu'une confusion progressive des valeurs résidentielles et économiques des bâtiments (Kasprzyk, 2018a, p. 287).
- 17 L'architecture maçonnée disparaît progressivement des petits établissements ruraux après les années 350, mais on peut considérer que le modèle de la ferme familiale perdure au moins jusqu'au début du VI^e siècle (fig. 8).

Fig. 8. Exemples d'établissements de type « familial » du IV^e siècle (d'après Brüggler, 2009, Devevey, 2011, Dumas-Lattaque, Arnaud, 2015 et Koehler, 2004).

2.2 Le devenir des agglomérations secondaires durant l'Antiquité tardive : vers la ruralisation ou la poursuite d'un rôle spécifique ?

- 18 Tout comme les établissements agricoles, les agglomérations secondaires du nord de la Gaule connaissent une profonde transformation au cours de l'Antiquité tardive, dont les principales tendances ont récemment été exposées dans un dossier de la revue *Gallia* (Kasprzyk, Monteil dirs., 2017). Sans trop développer ici, on rappellera que l'on observe une rétraction systématique de la surface occupée, une disparition de l'équipement civique (temples, théâtres) et que les indices tangibles d'activités artisanales ou commerciales, susceptibles de confirmer la continuité de ce qui fut l'une des fonctions principales de ces agglomérations au Haut Empire, sont inexistants ou presque. On a ainsi, à juste titre, suspecté que les agglomérations secondaires se « ruralisaient » dans l'Antiquité tardive et que leurs populations auraient pu prendre part à l'exploitation agricole du territoire environnant. Les recherches récentes semblent exclure une telle hypothèse et les sources écrites suggèrent qu'elles conservent des fonctions similaires aux agglomérations du Haut-Empire. Les rares indices sont, pour la période allant de la fin du VI^e à la fin du VII^e siècle, des émissions de monnaies d'or portant le nom d'agglomérations d'origine romaine (ou non) associées au qualificatif de *vicus* ou *castrum*, ce qui suggère qu'elles gardent alors un rôle de pôle économique et commercial, sinon fiscal. Leur rôle dans l'encadrement religieux des populations rurales est en outre illustré aux V^e et VI^e siècles par le fait que les *vici* occupent une place prépondérante dans la mise en place des premières églises rurales (les *parrochiae*) (Delaplace, 2002 ; Schneider, 2014). La mutation des anciennes agglomérations vers le

statut de *villa*, tel qu'il apparaît dans les textes, semble tardive et guère antérieure au VIII^e siècle.

2.3 Apparition d'occupations de type proto-villageoises

- ¹⁹ L'apparition d'occupation proto-villageoises semble être une caractéristique des campagnes de l'Antiquité tardive, qui a d'abord été théorisée avant d'être observée sur le terrain. Depuis les années 1970, les études d'occupation du sol réalisées au moyen de prospections ou de séries de sites fouillés mettaient systématiquement en évidence une diminution – plus ou moins forte selon les régions – du nombre d'établissements ruraux au cours de l'Antiquité tardive (bilan dans Kasprzyk, 2018b, p. 611-622), et on a donc suspecté que si cette évolution ne reflétait pas une catastrophe démographique, elle devait être le reflet d'une concentration de la population sur des sites moins nombreux de type villageois (bilan historiographique dans Van Ossel, Ouzoulias, 2000, p. 133-134). Il faut bien admettre que les premières enquêtes documentaires réalisées par P. Van Ossel sur la Gaule du nord sont entrées en contradiction avec cette hypothèse puisqu'au terme d'un premier examen documentaire clos en 1986, il indiquait que « malgré la diminution notable partout, du nombre des points de peuplement rural et le déclin manifeste de très nombreux établissements, ces derniers n'attestent pas de tendance nette au regroupement, à la concentration autour de pôles attractifs quels qu'ils soient, sauf peut-être, mais pas toujours, près des cours d'eau » (Van Ossel, 1992, p. 171). En 2003, un bilan réalisé dans le cadre d'un colloque tenu à Louvain consacré aux *Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles)*, les conclusions de P. Van Ossel ne différaient guère puisqu'il défendait le « maintien du modèle gallo-romain d'occupation et d'exploitation du sol » et indiquait qu'« aucun des habitats [des V^e-VI^e siècles] n'évoque en quoi que ce soit un habitat groupé, un village rassemblant plusieurs unités d'exploitation individuelles et donc plusieurs familles. On est encore loin des grands habitats comme Tournedos (Haute-Normandie), Genlis (Côte-d'Or), Torcy-le-Petit (Aube) qui, en l'état des recherches, semblent surtout se développer à partir du VII^e siècle » (Van Ossel, 2010, p. 2 et 17). Seuls quelques rares établissements germaniques associant fermes-étables au plan allongé et « fond de cabanes », livrant du mobilier trouvant son origine dans la culture matérielle du nord-ouest du *Barbaricum*, pouvaient alors évoquer un type d'habitat villageois dans le nord de la Gaule au cours du Bas-Empire. Bien que l'on ait légitimement pu penser que ces établissements aient pu constituer un prototype des occupations proto-villageoises du haut Moyen Âge (Van Ossel, 1997, p. 89), l'accroissement de la documentation indique que ce type d'établissements demeure rare en Gaule en dehors des plaines sablonneuses des Flandres et de l'embouchure du Rhin (Heeren, 2015 ; Enckevort *et al.*, 2017 ; Kasprzyk, 2018b, p. 624-625). Dans ces régions, la morphologie des bâtiments et l'organisation en « villages » de « fermes-étables » sont dans la droite lignée des établissements du Haut Empire signalés *supra* et il faut ici sans doute nuancer l'idée de « germanisation » associée à ces occupations. En Gaule intérieure, les rares exemples recouvrent à l'évidence l'assiette territoriale des préfectures militaires de Lètes du *tractus Armoricanum per Lugdunensem senoniam*. La découverte sur le site de Saint-Ouen-du-Breuil (Seine-Maritime) (fig. 9) d'un important dépôt monétaire du milieu du IV^e siècle³, dont la composition évoque plus un *donatium* militaire que la circulation monétaire commune en milieu rural, montre qu'on ne saurait voir dans ces établissements de simples occupations agricoles (Gonzales *et al.*, 2001). Il faut en outre

souligner que ces occupations ne semblent pas avoir eu un impact significatif sur les formes architecturales locales des V^e et VI^e siècles, puisqu'en Gaule les villages de « fermes-étables » sont à nouveau confinés à l'embouchure du Rhin dès le milieu du V^e siècle. Le modèle est bien attesté durant une bonne partie du haut Moyen Âge dans le nord de l'Europe (Grande-Bretagne, nord de l'Allemagne, Danemark : Hamerow, 2002).

Fig. 9. L'établissement germanique de Saint-Ouen-du-Breuil (IV^e siècle) (Seine-Maritime) (d'après Van Ossel, 2006).

- 20 La multiplication des fouilles en aire ouverte dans le cadre des opérations d'archéologie préventive depuis les années 1990 contribue à sensiblement modifier les perspectives puisque nombre de sites suggère désormais que l'apparition d'occupations de type « hameau » / « village », regroupant plusieurs cellules familiales, doit être située durant l'Antiquité tardive et ce, dans un contexte culturel gallo-romain. À partir de la fin du III^e et surtout au IV^e siècle, beaucoup d'établissements de l'ouest de la Gaule Belgique et du centre de la Lyonnaise évoluent vers une organisation très différente de celle du Haut Empire. À Menneville « La Bourguignotte » (Aisne) et Salouël « rue François-Villon » (Somme), L. Duvette a exploré deux occupations datables entre la seconde moitié du III^e et le milieu du IV^e siècle, caractérisées par une juxtaposition d'une quinzaine de bâtiments disposés parallèlement ou dessinant des alignements (Duvette, Willems, 2016 ; Bernigaud, 2017, p. 277-278) (fig. 10). Dans ces deux cas, l'organisation de l'occupation paraît très éloignée du modèle dominant depuis la fin du I^{er} siècle av. J.-C. (une cour autour de laquelle se distribuent des bâtiments, un bâtiment résidentiel principal et des constructions au caractère économique plus affirmé, selon un plan cohérent) et il devient difficile d'isoler des constructions à vocation économique d'autres constructions à fonction plus résidentielle. La distinction symbolique entre une « maison de maître » et d'autres constructions ne semble plus opérante ici, une situation que l'on retrouve sur nombre d'établissements du IV^e siècle

du centre de la Lyonnaise ou de l'ouest de la Belgique II, comme à Longjumeau « Le Champrier des Cerisiers » (Essonne) (Mallet *et al.*, 2013), Marolles-sur-Seine « Le Chemin de Sens » (Seine-et-Marne) (Séguier *et al.*, 2011), Rouvillers « La Terre d'Élogette » (Oise) (Van Ossel, Ouzoulias, 2000), Planty « Vieux Puits » (Aube) (Koehler, 1991) (fig. 11 et 12). On observe d'ailleurs fréquemment la multiplication des constructions dans l'ancienne cour du Haut Empire, comme à Longjumeau, Basing « La Tête d'Or » (Moselle) (Reddé *dir.*, 2017, chap. 12, annexe XXII), Labergement-Foigney « Champ Cottin » (Côte-d'Or) (Kasprzyk *et al.*, 2015), Martaineville « Les Longs Journaux », Dury « Le Camp Rolland » (Somme) (Bayard, Lemaire, 2014, fig. 69 et 71) ou Guichainville « Le Long Buisson » (Carré *et al.*, 2011, fig. 27). Même sur les plus vastes établissements (les grandes « villae »), on observe une homogénéisation progressive de l'occupation avec l'abandon de l'ancienne résidence du Haut Empire vers le milieu du IV^e siècle alors que les données de prospection suggèrent une occupation plus tardive de l'ancienne cour agricole (Laffite, 2015). Sur tous ces établissements, la répétition de bâtiments standardisés suggère bien mieux qu'au Haut Empire la coexistence de cellules familiales dans ce qui s'apparente souvent à des hameaux. Les sites comprenant plus de dix bâtiments, comme Menneville, Salouël ou Guichainville, sont cependant rares et ne constituent pas la majorité des cas.

Fig. 10. Établissements de Menneville (Aisne) et Salouël (Somme) (fin du III^e et première moitié du IV^e siècle) (d'après Duvette, Willems 2016, et Bernigaud *et al.*, 2017).

Fig. 11. Établissements de Longjumeau (Essonne) et Guichainville (Eure) (IV^e et V^e siècle). D'après Mallet, 2007 et Carré et al., 2011.

Fig. 12. Comparaison des établissements de l'Antiquité tardive de Menneville (Aisne, fin du III^e siècle), de Prény (Moselle) et Genlis (Côte-d'Or), datés des VI^e-VII^e siècles. D'après Duvette, Willems 2016 ; Frauciel 2008 ; Catteddu 1992.

- 21 Ces transformations observées à partir de la fin du III^e siècle semblent alors s'amplifier à partir du milieu du IV^e siècle avec la raréfaction des indices d'occupation dans les bâtiments maçonnés remontant au Haut Empire. Au début du V^e siècle, les établissements sont pour l'essentiel constitués d'alignements ou de rangées de bâtiments sur poteaux, sans doute de constructions sur solins légers, selon un type d'organisation qui n'est pas sans évoquer les alignements de bâtiments des établissements connus sur les « villages » des VI^e et VII^e siècles comme Prény (Moselle), Genlis (Côte-d'Or) (Frauciel, 2008 ; Catteddu, 1992). Une simple comparaison des plans montre des similitudes manifestes entre ces établissements de l'Antiquité tardive et ceux des VI^e et VII^e siècles.

Conclusion

- 22 Marginal en Gaule au Haut Empire, le modèle du « village » ou plutôt du « hameau », constitué d'une juxtaposition d'unités architecturales de grandes dimensions et de même plan qui suggère celle d'unités familiales, semble bien se développer à partir du début de l'Antiquité tardive (fin du III^e siècle). Ce mode d'organisation des populations rurales demeure minoritaire, car il coexiste avec le modèle de la ferme familiale remontant au Haut Empire, mais dont l'aspect est profondément modifié. Parallèlement, on observe la disparition progressive des établissements aristocratiques ordonnés autour d'une cour et des résidences rurales de tradition gallo-romaine, et par là même d'une forme de discours social, caractérisé par une nette distinction topographique entre résidence et bâtiments économiques ou de résidence de la main-d'œuvre rurale, que l'on observe sur la plupart des grands établissements ruraux depuis la fin de l'âge du Fer.
- 23 L'existence d'établissements d'aspect proto-villageois doit donc être comprise comme une possibilité, à partir de la fin du III^e siècle, au même titre que d'autres formes d'occupations relevant de l'exploitation mono-familiale. Quant au caractère proto-villageois de certaines occupations, il réside plus dans la juxtaposition de probables unités familiales qu'à un caractère communautaire car on ne détecte pas d'équipements collectifs évidents, à l'instar de nombre des grands villages des VI^e-VII^e siècles connus dans la même aire géographique. Toutes ces évolutions s'inscrivent dans une mutation profonde du peuplement rural où l'on passe d'un habitat dispersé à une situation où se multiplient les établissements que l'on peut qualifier de communautés agricoles, qui semblent refléter une transformation profonde des liens sociaux entre acteurs de l'économie rurale et du système agraire, sans que l'on en saisisse pour l'instant toutes les causes et implications. Bien que la plupart des sites que nous avons présentés ne connaissent pas d'occupation continue jusqu'aux VI^e-VII^e siècles, il semble bien qu'en Gaule du nord, l'organisation proto-villageoise des campagnes mérovingiennes trouve sa genèse dans les celles des IV^e et V^e siècles.

BIBLIOGRAPHIE

ABDULKARIM, 2012 = ABDULKARIM M., « Parcellaires antiques et société rurale en Syrie du Nord : l'exemple de Ruweiha », *Syria. Archéologie, art et histoire*, 89, p. 195-211.

ACHARD-COROMPT, 2005 = ACHARD-COROMPT N., « Vatry à l'époque romaine », in LAGATIE C., VANMOERKERKE J., ACHARD-COROMPT N., dir., *Europont Vatry : les pistes de l'archéologie : quand la plaine n'était pas déserte*, Langres, D. Guéniot, p. 61-67.

AGACHE, 1978 = AGACHE R., *La Somme pré-romaine et romaine d'après les prospections à basse altitude*, Amiens (Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, 24), 515 p.

ANTONELLI, PETIT, 2017 = ANTONELLI S., PETIT J.-P., « L'agglomération de Bliesbruck (Moselle) durant l'Antiquité tardive : entre ruptures et continuités », in *Dossier : Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen Âge (III^e-VI^e siècles)*, 74, 1, p. 149-164.

BAYARD, LEMAIRE, 2014 = BAYARD D., LEMAIRE P., « Les vestiges de l'Antiquité sur les grands tracés linéaires en Picardie », in BAYARD D., BUCHEZ N., DEPAEPE P. dir., *Quinze ans d'archéologie préventive sur les grands tracés linéaires de Picardie. Seconde partie*, Amiens, Revue archéologique de Picardie (Revue archéologique de Picardie, 3-4), p. 7-232.

BÉAL, COQUIDÉ, ARGANT, dir. = 2013 : BÉAL J.-C., COQUIDÉ C., ARGANT T. dir., *Ludna et Asa Paulini: deux étapes antiques du Val de Saône sur la route de Lyon*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Documents d'archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne, 39), 439 p.

BRÜGGLER, 2009 = BRÜGGLER M., *Villa rustica, Glashütte und Gräberfeld: die kaiserzeitliche und spätantike Siedlungsstelle HA 132 im Hambacher Forst*, Mayence, Von Zabern (Rheinische Ausgrabungen, 63), 517 p.

CARRÉ, ZAOUR, ADRIAN, 2011 = CARRÉ F., ZAOUR N., ADRIAN Y.-M., « 5. Habitat », in *L'archéologie en Haute-Normandie, Bilan des connaissances : Le haut Moyen Âge*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre (Normandie), p. 29-87.

CATTEDDU, 1992 = CATTEDDU I., « L'habitat rural mérovingien de Genlis (Côte-d'Or) », *Revue Archéologique de l'Est*, 43, p. 39-98.

CRIBELLIER, 2016 = CRIBELLIER C., « Éléments de synthèse pour appréhender les agglomérations secondaires antiques en région Centre-Val de Loire : origine, évolution, caractéristiques et fonctions », in *Agglomérations secondaires antiques en région Centre-Val de Loire. 106 notices archéologiques et synthèse*, Tours, FERACF (Suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, 63), p. 23-71.

DELAPLACE, 2002 = DELAPLACE C., « Les origines des églises rurales (V^e - VI^e siècles). À propos d'une formule de Grégoire de Tours », *Histoire et Sociétés Rurales*, 18, p. 11-40.

DUMAS-LATTAQUE, ARNAUD, 2015 = DUMAS-LATTAQUE P., ARNAUD M., « Le site du « Champ Drillon », un établissement agricole antique à Bezannes (Marne) », *Revue archéologique de l'Est*, 64, p. 275-299.

DUVETTE, WILLEMS, 2016 = DUVETTE L., WILLEMS S., « L'habitat de Menneville (La Bourguignotte) (Aisne) », in ACHARD-COROMPT N., KASPRZYK M., dir., *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule, 2. Sépultures, nécropoles et pratiques funéraires en Gaule de l'Est - Actualité de la recherche*, Dijon, Société Archéologique de l'Est (Supplément à la Revue archéologique de l'Est, 41), p. 323-342.

ENCKEVORT, HENDRIKS, NICASIE, 2017 = ENCKEVORT H. VAN, HENDRIKS J., NICASIE M., *Nieuw licht op donkere eeuwen. De overgang van de laat-Romeinse tijd naar de vroege middeleeuwen in Zuid-Nederland*, Amersfoort, Rijksdienst voor het Cultureel Erfgoed (Nederlandse Archeologische Rapporten, 58), 285 p.

FERDIÈRE, GANDINI, NOUVEL, COLLART, 2010 = FERDIÈRE A., GANDINI C., NOUVEL P., COLLART J.-L., « Les grandes villae « à pavillons multiples alignés » dans les provinces des Gaules et des Germanies : répartition, origine et fonctions », *Revue archéologique de l'Est*, 59-2, p. 357-446.

FRAUCIEL, 2008 = FRAUCIEL M., « Prény Tautecourt (Meurthe-et-Moselle) : un habitat rural du haut Moyen Âge », in GUILLAUME J., PEYTREMANN É. dir., *L'Austrasie : sociétés, économies, territoires, christianisation, Actes des XXVI^{èmes} journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Nancy, 22-25 sept. 2005, Nancy, Presses universitaires de Nancy (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29), p. 25-36.

GERRITSEN, 2003 = GERRITSEN F., *Local Identities. Landscape and Community in the Late Prehistoric Meuse - Demer - Scheldt Region*, Amsterdam, Amsterdam University Press (Amsterdam archaeological studies, 9), 306 p.

GONZÁLEZ, OUZOULIAS, VAN OSSEL, 2001 = GONZÁLEZ V., OUZOULIAS P., VAN OSSEL P., « Saint-Ouen-du-Breuil (Haute-Normandie, Frankreich). Eine germanische Siedlung aus der Mitte des 4. Jahrhunderts in der "Lugdunensis Secunda" », *Germania*, 79, p. 43-61.

HAMEROW, 2002 = HAMEROW H., *Early medieval settlements. The archaeology of rural communities in North-West Europe, 400-900*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 225 p.

HEEREN, 2015 = HEEREN S., « The depopulation of the Lower Rhine region in the 3rd century. An archaeological perspective », in ROYMANS N., DERKS T., HIDDINK H., dir., *The roman villa of Hoogeloon and the archaeology of the periphery*, Amsterdam, Amsterdam University Press (Amsterdam archaeological studies, 22), p. 271-294.

KASPRZYK, 2016 = KASPRZYK M., « Établissements ruraux, occupation du sol et systèmes agraires de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule : quelques remarques », in REDDÉ M., dir., *Méthodes d'analyse des différents paysages ruraux dans le nord-est de la Gaule romaine. ERC RURLAND*, Paris, HAL SHS, publication en ligne, disponible sur HAL <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01253470>, p. 261-281.

KASPRZYK, 2018a = KASPRZYK M., « L'équipement et les formes des établissements ruraux du Bas-Empire (milieu du III^e - milieu du V^e siècles p.C.) dans l'est du diocèse des Gaules », in REDDÉ M., dir., *Gallia rustica 2. Les campagnes du nord-est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Éditions (Ausonius, Mémoires, 50), p. 235-305.

KASPRZYK, 2018b = KASPRZYK M., « Les mutations de l'Antiquité tardive dans l'est du diocèse des Gaules », in REDDÉ M., dir., *Gallia rustica 2. Les campagnes du nord-est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Éditions (Ausonius, Mémoires, 50), p. 611-637.

KASPRZYK, MONTEIL, dir., 2017 = KASPRZYK M., MONTEIL M., *Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen Âge*, Paris, CNRS Éditions (Gallia, 74), 308 p.

KOEHLER, 1991 = KOEHLER A., *Planty (Aube). Les Vieux Puits. 10290001AH Habitat gallo-romain, Pâlis (Aube) Le Buisson Gendre (secteur IV) 10277005AH. Nécropole gallo-romaine tardive. Rapport provisoire de sauvetage programmé et de sauvetage urgent*, Châlons-en-Champagne, SRA de Champagne-Ardenne / AFAN.

KOEHLER, HÉNON, MORIZE, AUXIETTE, KADDECHE, DERU, 2004 = KOEHLER A., HÉNON B., MORIZE D., AUXIETTE G., KADDECHE R., DERU X., *Cernay-les-Reims (51), « Les Petits Didris » 51105021. Villa gallo-romaine. Document final de synthèse*, Châlons-en-Champagne, SRA de Champagne-Ardenne / AFAN.

LAFFITE, 2015 = LAFFITE J.-D., « Recherche sur la pars rustica de la villa de Larry à Liéhon (France, Moselle) », <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01171535>, consulté le 02/09/2019

LAGATIE, VANMOERKERKE, ACHARD-COROMPT, dir., 2005 = LAGATIE C., VANMOERKERKE J., ACHARD-COROMPT N., dir., *Europort Vatry : les pistes de l'archéologie: quand la plaine n'était pas déserte*, Langres, D. Guéniot, 164 p.

LE GLAY, 1975 = LE GLAY M., « La Gaule romanisée », in DUBY G., WALLON A., dir., *Histoire de la France rurale*, 1, Paris, Seuil, p. 191-285.

LEPETZ, MARÉCHAL, 1996 = LEPETZ S., MARÉCHAL D., « Un village du Haut-Empire à Longueil-Sainte-Marie (Oise) et son parcellaire », in CHOUQUER G., dir., *Archéologie des parcellaires*, I, Niort, Errance (Archéologie aujourd'hui), p. 51-82.

MALLET, 2007 = MALLET F., *Longjumeau « Le Champtier-des-Cerisiers » (Essonne - Île-de-France). Rapport final d'opération*, Saint-Denis, SRA Île-de-France / Inrap.

MALRAIN, MARÉCHAL, DE MUYLDER, LEPETZ, MÉNIEL, ZECH-MATTERNE, 2017 = MALRAIN F., MARÉCHAL D., DE MUYLDER M., LEPETZ S., MÉNIEL P., ZECH-MATTERNE V., « La vallée de l'Oise », in REDDÉ M., dir., *Gallia Rustica*, 1. *Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Editions (Ausonius, Mémoires, 49), p. 303-352.

MANTEL, DUBOIS, 2017 = MANTEL E., DUBOIS S., « L'agglomération de Briga (Eu, Bois-l'Abbé, Seine-Maritime) : premières données sur l'occupation durant l'Antiquité tardive », *Dossier : Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen Âge (III^e-VI^e siècles)*, 74, 1, p. 181-193.

MONTEIL, 2014 = MONTEIL M., « La question des « villages » en Gaule romaine. Entre débat sur les mots et données archéologiques », *Archeopages*, 40, p. 50-55.

NOUVEL, 2016 = NOUVEL P., *Entre ville et campagne. Formes de l'occupation et élites gallo-romaines dans le Centre-est de la Gaule. Apport de 20 années de prospections et de fouilles archéologiques. Mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches*, Besançon, Université de Franche-Comté, 478 p.

NOUVEL, 2017 = NOUVEL P., « Le Centre-Est de la France », in REDDÉ M., dir., *Gallia Rustica*, 1. *Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Editions (Ausonius, Mémoires, 49), p. 683-732.

NÜSSLEIN, BERNIGAUD, BOULANGER, BRKOJEWITSCH, DAOULAS, GEORGES-LEROY, MEYER, RITZ, 2017 = NÜSSLEIN A., BERNIGAUD N., BOULANGER K., BRKOJEWITSCH G., DAOULAS G., GEORGES-LEROY M., MEYER N., RITZ S., « La Lorraine », in REDDÉ M., dir., *Gallia Rustica*, 1. *Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Editions (Ausonius, Mémoires, 49), p. 555-656.

OUZOULIAS, 2009 = OUZOULIAS P., « Place et rôle de la petite exploitation agricole dans la Gaule romaine : un débat en cours », *Revue Archéologique*, 2009, 1, p. 149-155.

OUZOULIAS, 2014 = OUZOULIAS P., « Nos natura non sustinet. À propos de l'intensification agricole dans quatre terroirs du Nord de la Gaule », *Gallia*, 71, 2, p. 307-328.

PETIT, MANGIN, dir., 1994 = PETIT J.-P., MANGIN M., *Atlas des agglomérations secondaires de la Gaule belge et des Germanies*, Paris, Editions Errance (Archéologie aujourd'hui), 292 p.

PETIT, MANGIN, BRUNELLA, dir., 1994 = PETIT J.-P., MANGIN M., BRUNELLA P., *Les agglomérations secondaires, la Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain : actes du colloque de Bliesbruck-Reinheim/Bitche (Moselle), 21, 22, 23 et 24 octobre 1992*, Paris, Editions Errance (Archéologie aujourd'hui), 293 p.

REDDÉ, 2017a = REDDÉ M., « Fermes et villae romaines en Gaule chevelue », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 7, 1, p. 45-74.

REDDE, dir., 2017b = REDDE M., dir., *Gallia rustica, 1. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Editions (Ausonius, Mémoires, 49), 868 p.

REDDE, dir., 2018 = REDDE M., dir., *Gallia rustica, 2. Les campagnes du nord-est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Éditions (Ausonius, Mémoires, 50), 580 p.

ROWLANDSON, 1999 = ROWLANDSON J., « Agricultural Tenancy and Village Society in Roman Egypt », in BOWMAN A., ROGAN E., dir., *Agriculture in Egypt, From Pharaonic to Modern Times*, Oxford, British Academy, p. 139-158.

ROYMANS, DERKS, 2017 = ROYMANS N., DERKS T., « Rural Habitation in the Area of the Texuandri (Southern Netherlands/Northern Belgium) », in REDDÉ M., dir., *Gallia rustica, 1. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius Editions (Ausonius, Mémoires, 49), p. 17-42.

SARATEANU-MÜLLER, 2011 = SARATEANU-MÜLLER F., « The Roman villa complex of Reinheim, Germany », in ROYMANS N., DERKS T., dir., *Villa Landscapes in the Roman North. Economy, culture and Lifestyles*, Amsterdam, Amsterdam University Press (Amsterdam archaeological studies, 17), p. 301-315.

SCHNEIDER, 2014 = SCHNEIDER L., « Les églises rurales de la Gaule (V^e-VIII^e siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie et d'espace », in Gaillard M., dir., *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^e au IX^e siècle*, Turnhout, Brepols, p. 419-468.

SÉGUIER, 2011 = SÉGUIER J.-M., « Les mobiliers de l'Antiquité tardive (III^e-V^e siècles) de l'établissement rural du Chemin de Sens à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne) dans leurs contextes », in VAN OSSEL P., BERTIN P., SÉGUIER J.-M., dir., *Les céramiques de l'Antiquité tardive en Île-de-France et dans le Bassin parisien. Volume II. Synthèses*, Nanterre, Association Diocesis Galliarum (Diocesis Galliarum, 9), p. 263-286.

TCHALENKO, 1953 = TCHALENKO G., *Villages antiques de la Syrie du nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine*, Paris, Geuthner (Institut français d'archéologie de Beyrouth, Bibliothèque archéologique et historique, L).

VAN OSSEL P., 1992 = VAN OSSEL P., *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris, Editions du CNRS (Suppléments à Gallia, 51), 488 p.

VAN OSSEL, 1995 = VAN OSSEL P., « L'Antiquité tardive en Île-de-France. Acquis et incertitudes », in LORREN C., PÉRIN P., dir., *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande Bretagne). Actes des XIV^e Journées internationales d'Archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993*, Rouen, Association française d'archéologie mérovingienne, Musée des antiquités de la Seine-Maritime (Mémoires, 6), p. 63-79.

VAN OSSEL, 1997 = VAN OSSEL P., « La part du Bas-Empire dans la formation de l'habitat rural du VI^e siècle », in GAUTHIER N., GALINIÉ H., dir., *Grégoire de Tours et l'espace gaulois. Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994)*, Suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, 13, p. 81-91.

VAN OSSEL, 2006 = VAN OSSEL P., « Rural Impoverishment in Northern Gaul at the End of Antiquity: the Contribution of Archaeology », in BOWDEN W., GUTTERIDGE A., MACHADO C., dir., *Social and Political Life in Late Antiquity*, Leyde, Brill (Late Antique Archaeology, 3.1), p. 533-565.

VAN OSSEL, 2010 = VAN OSSEL P., « De la villa au village : les prémices d'une mutation », in YANTE J.-M., BULTOT-VERLEYSEN A.-M., dir., *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles)*. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 16-17 mai 2003, Tournai, Brepols, p. 1-19.

VAN OSSEL, OUZOULIAS, 2000 = VAN OSSEL P., OUZOULIAS P., « Rural settlement economy in Northern Gaul in the Late Empire: an overview and assessment », *Journal of Roman archaeology*, 13, p. 133-160.

NOTES

1. Outre un intérêt manifeste pour les résidences plus richement décorées que les annexes agricoles, il s'agit sans doute d'une conséquence du coût financier des fouilles exhaustives de *villae*.
2. Voir *infra*.
3. Il comprend 16 *solidi* et vingt-trois multiples en argent.

AUTEUR

MICHEL KASPRZYK

Université Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap

Archéologie du village dans le Chalonnais : du triptyque cimetière/église/habitat au centre potier

Antoine Guicheteau

1. Cadre des recherches

- 1 Le Chalonnais est une microrégion de Bourgogne d'environ 600 km² constituée autour de l'agglomération la plus peuplée de Saône-et-Loire, Chalon-sur-Saône. Elle forme une plaine localisée au cœur du Val de Saône, qui prolonge le couloir rhodanien, axe reliant de tout temps le monde méditerranéen et le nord de l'Europe. Elle est limitée à l'est par la Saône, dont le cours nord-sud la sépare de la Bresse, et à l'ouest par le massif calcaire de la côte chalonnaise, qui culmine à 421 m d'altitude. La trouée de Chagny marque son extrémité nord tandis qu'au sud les premiers contreforts de la côte mâconnaise ferment cet espace. Le sous-sol du Chalonnais est essentiellement constitué par les marnes de Bresse et les sables et argiles de la forêt de la Ferté, intéressants pour la production potière. Les incidences sont fortes sur la géographie humaine, aussi l'habitat se concentre-t-il au pied de la côte chalonnaise, le long du lit majeur de la Saône, en marge des zones inondables, ainsi que le long des petits affluents de la Saône. Une part importante du sol est occupée par des zones boisées — forêts de Givry, de la Ferté et de Chagny — et l'agriculture se caractérise par la polyculture en plaine (élevage et céréales) et par l'exploitation sur la Côte d'un vignoble réputé.
- 2 L'activité archéologique, notamment préventive, est relativement intense dans le Chalonnais, du fait du dynamisme démographique de l'aire urbaine de Chalon-sur-Saône et de l'expansion des zones pavillonnaires. Aussi plus de 370 ha ont-ils été diagnostiqués et plusieurs dizaines d'hectares entièrement décapés lors de fouilles préventives depuis les années 1980 (fig. 1). Ces dernières années, la multiplication des opérations en centre-bourg a considérablement enrichi le corpus des vestiges d'habitats alto-médiévaux ainsi que renouvelé les problématiques concernant la formation des villages (fig. 2)¹. De fait, il est possible d'étudier les processus

d'agglomération de l'habitat au cours du haut Moyen Âge à l'échelle de ce territoire (Saint-Jean Vitus, 2012) afin de percevoir les trajectoires communes de quelques exemples bien documentés comme la diversité des cas, à l'instar d'une étude conduite en Alsace (Peytremann, 2013).

Fig. 1. Le Chalonnais, topographie et archéologie préventive ; localisation des communes mentionnées dans le texte (© A. Guicheteau).

Fig. 2. Les découvertes du haut Moyen Âge (V^e-XII^e siècles) dans le Chalonnais (© A. Guicheteau).

- Territoire peuplé dès le Paléolithique, l'occupation du sol apparaît particulièrement dense à partir de la Protohistoire puis durant tout le Haut Empire. Le peuplement est alors constitué par un réseau d'établissements dont les types varient de la vaste *villa* largement dotée en structures d'agrément (bains, jardins, etc.) et de productions (granges, stabulations, etc.) à l'exploitation familiale plus réduite en superficie comme en équipements (Kasprzyk, 2005). L'état des connaissances, principalement fondé sur des prospections pédestres, semble suggérer un recul du nombre d'établissements au Bas Empire, puis une reprise à compter du VI^e siècle. Toutefois, un faible nombre d'établissements a été fouillé par l'archéologie pour les VI^e-VII^e siècles, période pour laquelle les aspects funéraires sont en revanche mieux connus (Gaillard de Sémainville, 1980). Ces nécropoles se caractérisent notamment par l'absence d'armements au sein des dépôts funéraires. Il faut attendre le IX^e siècle pour voir se multiplier les découvertes d'habitat, phénomène peut-être accentué par les limites chronologiques de la céramologie. La présence d'établissements ruraux de type « ferme isolée » au haut Moyen Âge est bien attestée par l'archéologie préventive, même si leur interprétation définitive est souvent délicate du fait de surfaces d'étude limitées à l'assiette des projets d'aménagements. En dépit d'un nombre restreint d'établissements de ce type découvert (fouille « Déviation RN 6 » à Champforgeuil – Ducreux, 2003 – fig. 3, fouille « 32-36 rue de Rochefort » à Chalon-sur-Saône, site situé en périphérie proche de la ville alto-médiévale – Devevey, 2005 – diagnostic Epervans « En Peroué » – Viscusi, 2014), ces habitats à vocation agropastorale, d'une superficie limitée à quelques centaines de mètres carrés, sont généralement constitués autour d'un bâtiment principal sur poteaux porteurs, ceinturé de rares constructions annexes sur poteaux voire de fosses-silos, structures rarement rencontrées dans la région du fait d'un sous-sol humide comme probablement de l'existence d'autres formes de stockage, notamment aérien. On notera également l'absence jusqu'à maintenant de fonds de

cabane dans le répertoire des vestiges de l'habitat de la période — les rares exemples mentionnés dans la littérature demeurant douteux, bien souvent du fait d'une conservation médiocre — et l'existence de constructions sur solins de pierres ou sablières basses.

Fig. 3. L'image partiellement dégagée dans le cadre préventif d'un établissement rural des X^e-XI^e siècles, « Déviation RN 6 » à Champforgeuil (© A. Guicheteau d'après Ducreux 2003).

2. Archéologie en cœur de bourg : l'église, le cimetière et l'habitat

- 4 La multiplication, depuis 2010, d'opérations préventives sur de petites surfaces en cœur de bourg a permis d'augmenter le corpus de données disponibles concernant le haut Moyen Âge. Le centre de la commune de Granges a ainsi fait l'objet de plusieurs opérations archéologiques. Elles concernent une problématique spécifique liée à la présence, sous le village actuel, d'une vaste *villa* gallo-romaine dont le développement excède largement la surface du bourg (fig. 4). La recherche s'est concentrée essentiellement sur cet aspect, depuis les premiers sondages en 1965 et les clichés aériens réalisés par F. Cognot en 1976 (Rebourg, 1994, p. 233-236) jusqu'aux opérations de surveillance de travaux en cœur de bourg (Cognot, 1995, Gazenbeek, Venault, 2002) et aux diagnostics conduits en 2010 et 2018 (Tisserand, 2010, 2018). Une occupation laténienne a ainsi pu être mise en évidence, mais ce sont surtout les vestiges postérieurs à la *villa* qui retiennent ici l'attention. En l'état des données, l'église actuelle dédiée à Saint Martin et Saint Éloi semble s'implanter sur la partie résidentielle de la *villa*. Les opérations ont mis au jour un grand nombre de sépultures dans l'environnement de l'église, ainsi que des vestiges d'habitat postérieurs à l'Antiquité (segments de murs et structures en creux). La continuité de l'occupation est attestée

durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge par la découverte de quelques restes céramiques, notamment des fragments de céramique bistre décorée à la molette, mais sa nature demeure inconnue. Toutefois, l'église de Granges est mentionnée dans une charte de 924 du roi Raoul au bénéfice de l'abbaye Saint-Martin d'Autun (Bulliot, 1849, vol. 2 p. 25). L'exemple de Granges constitue un remarquable témoignage de la continuité de l'occupation humaine depuis l'époque laténienne jusqu'à nos jours même si, en l'absence de fouille, il demeure toutefois délicat de cerner l'évolution topographique et la nature de l'habitat au cours du haut Moyen Âge.

Fig. 4. Vestiges de la villa de Granges reportés sur le cadastre de 1829 (© A. Guicheteau d'après Gognot, 1995, Tisserand, 2018 et Archives départementales de Saône-et-Loire).

- 5 L'actuel hameau de Montbogre, sur la commune de Saint-Désert, se situe à une altitude d'environ 300 m sur les flancs sud du Mont Pouroux, qui culmine à 354 m, et est du Mont Avril, sommet le plus élevé de la côte chalonnaise avec une altitude de 421 m. Au lieu-dit Les Morts, à l'est du hameau actuel, de nombreuses découvertes anciennes signalaient des sépultures et des sarcophages en grès autour d'une chapelle Saint-Germain ruinée mais encore figurée sur le cadastre de 1829. En 1971, des fouilles de sauvetage conduites par G. Monthel ont permis de mettre au jour plusieurs sépultures (Gaillard de Sémainville, 1980, p. 58). La chronologie ne reposait alors que sur de rares éléments matériels, en l'occurrence une bague en bronze attribuée à la période mérovingienne et une monnaie du XIV^e siècle. Le diagnostic réalisé à proximité, en 2016, a permis de découvrir une nouvelle sépulture, datée par radiocarbone entre 675 et 870 ap. J.-C. (Latron, 2016), attestant de manière définitive la pratique de l'inhumation dès le haut Moyen Âge. En corrélation avec l'habitat tel qu'il figure sur le cadastre de 1829, il semble possible, en dépit des limites d'une telle méthode régressive, de proposer un développement linéaire de l'habitat, le lieu de culte et son cimetière se situant à l'est du bourg (fig. 5). Malgré l'absence de données concernant le Mont

Pouroux, la possibilité d'un lien avec une éventuelle occupation de hauteur est sans doute à envisager.

Fig. 5. Tableau d'assemblage du cadastre de 1829 de Saint-Désert (© Archives départementales de Saône-et-Loire).

- 6 L'exemple de la commune de Fontaines suggère également un lien entre une occupation de hauteur située sur la Montagne Saint-Hilaire, comme en témoigne peut-être la présence attenante d'une nécropole du haut Moyen Âge au lieu-dit « Les carrières blanches », à l'ouest du bourg actuel, et un habitat localisé en contrebas, autour de l'église Saint-Just (fig. 6). Le cadastre de 1827 montre un espace bâti d'une faible densité, organisé de manière linéaire selon un axe est-ouest. Le diagnostic réalisé en 2018 en amont de l'installation d'un réseau de drainage au pied de l'église Saint-Just a permis de revoir la chronologie de l'ancien cimetière paroissial (Guicheteau, 2018a). En effet, si dans son état actuel, l'édifice ne semble guère plus ancien que le XIII^e siècle, la découverte de matériel attribuable à la période gallo-romaine, et notamment de nombreux fragments de briques peignées, évoque l'existence *in situ* d'une construction maçonnée antique, phénomène largement reconnu en Gaule (Le Maho, 2006), peut-être un édifice thermal à l'instar du célèbre exemple d'Entrammes en Mayenne (Naveau, 1992). Toutefois, on ne peut écarter l'hypothèse d'un réemploi de ces matériaux dans une construction alto-médiévale, si ce n'est même une chronologie similaire pour leur élaboration. La découverte d'un sarcophage en grès, chronologiquement située avant 993-1154 ap. J.-C., d'après une datation radiocarbone effectuée sur un individu sus-jacent, semble permettre d'établir une pratique de l'inhumation dès le haut Moyen Âge, peut-être même dès la période mérovingienne (V^e-VIII^e siècles). La découverte d'un fragment de creuset de verrier en céramique sur un niveau de sol associé au sarcophage suggère l'existence d'un édifice équipé de fenêtre en verre dès cette phase (Lassaunière *et al.*, 2016). L'espace sépulcral tend alors à se densifier durant la période suivante, les IX^e-XII^e siècles. La chronologie est établie d'après la stratigraphie, une datation radiocarbone — cf. *supra* — et les restes céramiques récupérés dans les remblais, notamment plusieurs bords de pots à pâte grise produits à Sevrey de la fin du IX^e siècle au début du XII^e siècle (Delor-Ahü, Simonin, 2005). L'église et le cimetière deviennent au XIII^e siècle des possessions directes de l'évêque de Chalon-sur-Saône qui affranchira les habitants de Fontaines en 1299 (Frémy, 1891). C'est probablement durant cette

période qu'une fortification, constituée d'un rempart maçonné renforcé de tours et d'un imposant fossé, vient ceinturer l'église, le cimetière et la résidence épiscopale avec ses dépendances, comme le suggère l'important remblaiement constaté autour de l'église durant la période, phase durant laquelle le lieu de culte est par ailleurs largement reconstruit. L'enclos fortifié protège alors un espace oblong de près de 90 m de long sur 64 m de large, soit une surface d'un peu plus de 5 000 m². Il s'agit du témoignage d'un processus de fortification des églises au cours du XIII^e siècle, largement répandu alors dans le Chalonnais comme le démontrent les exemples proches de Fragnes et de Virey-le-Grand (fig. 7).

Fig. 6. Tableau d'assemblage du cadastre de 1829 de Fontaines (a), vue zénithale d'un sarcophage de grès découvert au pied de l'église Saint-Just (b) et bords de pots recueillis dans les remblais de l'aire cimétériale (c) (© Archives départementales de Saône-et-Loire et A. Guicheteau).

Fig. 7. Trois exemples de fortifications d'églises dans le Chalonnais, d'après le cadastre « napoléonien » (© A. Guicheteau, d'après Archives départementales de Saône-et-Loire).

- 7 Enfin, on mentionnera l'exemple du hameau de Touches à Mercurey, siège d'une paroisse indépendante jusqu'à son absorption par celle de Bourgneuf-Val-d'Or en 1897 puis Mercurey en 1971. Le hameau s'implante sur un flanc de coteau, à 500 m au nord de l'ancien château de Montaigu, dont la construction ne semble pas antérieure au X^e siècle, mais dont l'origine pourrait être plus ancienne. Il domine au nord-est l'importante voie Autun/Chalon-sur-Saône située à 500 m. Le cadastre de 1829 démontre un peuplement constitué d'une kyrielle de hameaux et bourgs. Parmi eux, celui de Touches présente un plan ramassé de l'habitat autour de l'église et de son cimetière (fig. 8). Un diagnostic réalisé au pied de l'église Saint-Symphorien, préalablement à la pose d'un système de drainage dans le cadre de la restauration de l'édifice, a permis de mettre en évidence l'ancienneté de l'occupation funéraire sur ce site, puisqu'une sépulture a pu être datée par radiocarbone de 895 à 1020 ap. J.-C. (Pertuisot, 2016). La découverte tend également à remonter la chronologie d'une partie de l'édifice, qui pourrait être bien plus ancien que la datation initiale située au XIII^e siècle, voire contemporain d'une phase d'inhumation carolingienne. Présentées, lors des XXXIX^e journées internationales de l'AFAM à Auxerre (Guicheteau *et al.*, 2018), ces données sont en cours de publication.

Fig. 8. Tableau d'assemblage du cadastre de 1829 de Mercurey (a), le hameau de Touches en 1829 (b) (© Archives départementales de Saône-et-Loire).

- 8 En dépit des apports indéniables de ces opérations concernant la chronologie des centres-bourgs, leur caractère limité ne permet pas, bien souvent, de dépasser, pour l'instant, le stade des hypothèses quant au regroupement des hommes autour des cimetières et des églises. En effet, la datation de l'occupation funéraire ne permet pas de déduire celle de l'habitat, que l'on pressent toutefois proche, en raison de la découverte de rejets divers (faune, céramique, etc.) et de rares structures en creux. En dépit d'une superficie explorée plus importante, le cas de Granges présente toutefois des limites inhérentes à la nature de l'opération, ainsi que du fait d'une large chronologie, étirée de la période laténienne à nos jours.

3. L'archéologie en aire ouverte, des habitats groupés abandonnés aux XI^e-XII^e siècles

- 9 Par ailleurs, l'archéologie extensive a permis de découvrir deux exemples remarquables et tout à fait comparables d'habitats groupés. Fouillé en 1995 sur près de 6 000 m² sous la conduite de G. Rollier (Rollier, 1995), l'établissement de « Le Maupas » à Châtenoy-le-Royal présente un certain nombre de caractéristiques propres à un habitat groupé, voire à un véritable village. L'occupation est implantée aux bords de la voie Autun/Chalon-sur-Saône, matérialisée par des fossés bordiers au sud de l'emprise, dont la prégnance semble induire le développement linéaire de l'occupation. Elle s'articule autour d'un pôle funéraire constitué d'une aire d'inhumation en usage des V^e-VI^e siècles jusqu'aux Temps modernes. Un premier édifice cultuel à abside en pierre s'implante au sein de la nécropole à la fin de période mérovingienne, au VII^e ou au VIII^e siècle. La question d'un édifice antérieur en bois est soulevée par la présence de

quelques trous de poteau, mais son existence ne peut être établie même si un tel processus est reconnu dans plusieurs cas du nord de la Gaule (Catteddu *et al.*, 2009). L'édifice est ensuite ceinturé d'un enclos subcirculaire aux cours des X^e-XI^e siècles. Cette période correspond également au développement d'un habitat, matérialisé essentiellement par des structures en creux. Il se compose, semble-t-il, d'au moins deux unités d'habitations marquées par une forte densité de creusements et séparées par un espace vide occupé par un four culinaire (fig. 9). Le nombre considérable de structures, comme la présence erratique dans la zone de tessons de poterie attribuables à la période mérovingienne (V^e-VIII^e siècles), pourraient suggérer une chronologie plus ancienne de l'habitat, d'autant plus que l'ultime phase d'occupation voile les éléments plus anciens. L'étendue réelle du site demeure inconnue, même si les décapages réalisés immédiatement à l'est lors de travaux d'aménagements ont permis de repérer des ensembles de trous de poteau, sans pour autant faire l'objet de recherche archéologique. De fait, le développement spatial du site excède sans doute largement la surface décapée, limitée, rappelons-le, à 6 000 m². L'absence de structures ou de déchets propres à des artisanats spécifiques est à noter, accréditant probablement la vocation agropastorale au moins partielle de l'habitat.

Fig. 9. Plan simplifié de la fouille de « Le Maupas » à Châtenoy-le-Royal (a) détail de la zone funéraire et culturelle (b) (© A. Couilloud et A. Guicheteau d'après Rollier, 1995).

- 10 Le creusement d'un enclos fossoyé ceinturant une aire d'inhumation et un édifice cultuel maçonné au statut indéterminé marque une limite forte entre l'espace funéraire et l'habitat. Le bâti semble se développer autour du pôle religieux, mais sa centralité topographique n'a pu être démontrée. La stratification constatée au niveau de la zone funéraire témoigne d'une densité comme d'une succession de sépultures importantes, marqueurs d'une utilisation intense de la zone, caractéristique des cimetières médiévaux (Galinié, Zadora-Rio, 2003). De même, la présence d'un espace vierge de construction et occupé par un four entre deux unités d'habitation pourrait suggérer un

usage collectif de la structure de combustion. Ainsi, en dépit de la superficie limitée de l'opération, et même s'il demeure finalement délicat de déterminer qui du cimetière ou de l'habitat a précédé l'autre, l'étude du site permet de réaliser quelques remarques conclusives. Le site s'implante en bordure d'une voie gallo-romaine importante et apparaît donc particulièrement bien inséré dans le réseau de peuplement du Chalonnais. Sa superficie est manifestement importante, sans doute de plusieurs hectares. L'aire funéraire importante, puis l'implantation d'un édifice cultuel témoignent probablement d'un minimum de vie communautaire *in situ*. Aucun élément n'atteste du déroulement d'autres activités que l'agriculture, et la localisation comme l'environnement du four en suggèrent une utilisation collective. L'habitat est abandonné au XI^e siècle, mais la pratique de l'inhumation se poursuit au niveau de la chapelle dont l'usage et la mémoire disparaîtront au cours des Temps modernes.

- 11 À Givry, en 2017, un diagnostic réalisé « rue du hameau de Varange », en amont d'un projet de lotissement, a permis de découvrir une occupation relativement comparable (Guicheteau, 2018b), déjà partiellement étudiée à l'occasion de la découverte, au XIX^e et au début du XX^e siècle, de sarcophages en grès et de mobilier du haut Moyen Âge (vase en verre pisciforme, boucle d'oreille en bronze, etc.). Le terrain concerné se situe au pied de la côte chalonnaise, dans un paysage bâti similaire, au XIX^e siècle, à celui de Mercurey (fig. 10), et à proximité d'une source, aujourd'hui captée, ainsi que d'un petit ru, à l'origine de phénomènes de colluvionnement favorables à la formation d'une remarquable stratification des vestiges (fig. 11 et 12). Si la présence d'établissements gallo-romains est indiquée dans les parcelles avoisinantes, l'origine de l'occupation ne semble pas remonter antérieurement à la période mérovingienne (V^e-VIII^e siècles). Les vestiges de cette phase consistent en un sarcophage trapézoïdal en grès, un trou de poteau et un fossé. Bien que limité, le répertoire témoigne de la précocité de la pratique de l'inhumation, de traces d'habitat et d'éléments structurants, sans qu'il soit possible toutefois de déterminer le statut de l'occupation, la nature de l'opération limitant considérablement les interprétations. La phase suivante (IX^e-XII^e siècles) voit s'implanter pratiquement au centre de la parcelle un bâtiment maçonné, ceinturé d'un grand nombre de sépultures tandis que de nombreux creusements s'implantent en périphérie. La surface de l'établissement excède alors manifestement l'emprise de l'opération, limitée à 6 441 m².

Fig. 10. Tableau d'assemblage du cadastre de 1829 de Givry (© Archives départementales de Saône-et-Loire).

Fig. 11. Les vestiges du haut Moyen Âge découverts à Givry « rue du hameau de Varange » (© A. Guicheteau).

Fig. 12. Mise en évidence de la stratification des vestiges à Givry « rue du hameau de Varange » : développement d'un fossé colmaté au cours des V^e-VIII^e siècles apparaissant sous un niveau de colluvionnement impacté par des creusements des IX^e-XII^e siècle (© A. Guicheteau).

- 12 Les modes d'inhumation des sépultures, généralement des coffrages de bois ou de pierre, comme leur position stratigraphique permettent leur attribution à la période ; attribution confirmée par deux datations radiocarbones effectuées sur des restes osseux de deux sépultures (773-968 ap. J.-C. et 993-1154 ap. J.-C.). De fait, les maçonneries détectées dans le secteur le plus dense de sépultures correspondent probablement à un édifice cultuel, peut-être la chapelle Saint-Germain mentionnée en 1279 (Lex, 1892, p. 61) et décrite comme ruinée au XVIII^e siècle.
- 13 La présence dans l'environnement proche du bâtiment maçonné, et donc au sein de l'aire sépulcrale, de trois structures de combustion — deux foyers à l'ouest et au nord-est ainsi qu'un véritable four au nord, la chambre de chauffe mesurant au moins 1 m de diamètre — évoque le déroulement d'activités spécifiques, pour partie peut-être liées à des chantiers de construction de l'édifice, mais sans doute également associées au traitement des denrées, séchage des céréales ou cuisson des aliments, à l'instar des structures et des vestiges repérés au cimetière de Portejoie pour les VIII^e-X^e siècles (Carré *et al.*, 2011). On peut rapprocher le four de Givry de celui de Châtenoy-le-Royal, illustrant peut-être là encore une gestion collective de l'infrastructure.
- 14 Les données disponibles indiquent un abandon de l'habitat à la fin du XI^e, voire au début du XII^e siècle. Le développement du bourg de Givry, situé à moins de 300 m plus à l'est, est peut-être à l'origine de l'abandon du site « rue du hameau de Varange », la concurrence d'un bourg doté d'une franchise et de remparts au début du XIII^e siècle — un texte mentionnant l'existence d'une poterne en 1213 (*posticium Gibriaci*, Archives départementales de Saône-et-Loire, H. 26, n° 49) — entraînant l'abandon de cette occupation dont l'attractivité est devenue toute relative.

- 15 Ces deux dossiers très similaires illustrent une nouvelle fois tout l'intérêt des diagnostics systématiques et des grands décapages pour la compréhension de l'habitat groupé du haut Moyen Âge, même si notre connaissance de ces sites demeure partielle.

4. Sevrey, morphogenèse d'un village de potiers

- 16 Le village de Sevrey bénéficie depuis près d'un demi-siècle de recherches archéologiques intenses du fait de la notoriété de ses ateliers de potiers médiévaux, depuis les premiers travaux de Serge Renimel au début des années 1970 (Renimel, 1974) jusqu'à la dernière synthèse publiée en 2015 (Mani *et al.*, 2015), correspondant à un état de la recherche en 2010. De fait, la superficie sondée du bourg et de ses proches environs dépasse 70 400 m², et près de 8 800 m² ont été intégralement décapés à l'occasion de 5 fouilles archéologiques (fig. 13). De nombreux ateliers de potiers sont désormais identifiés dans le bourg, depuis les productions du service bistre des V^e-VIII^e siècles – circulant dans un large Val de Saône, des plateaux suisses au delta du Rhône – jusqu'à des types à pâte grise produits à la fin du Moyen Âge. L'activité potière ne disparaissait qu'au cours du XIX^e siècle. Concernant l'organisation de l'habitat, il semble que ce soit à partir de la période mérovingienne (V^e-VIII^e siècles) que s'implante entre le cours de la Saône et la voie Agrippa à l'est, la forêt de Givry et ses gisements d'argile à l'ouest, un vaste complexe artisanal entièrement voué à la production potière. De fait, à l'exception de rares indices d'occupation du Haut Empire, toutes les opérations réalisées dans le bourg, d'une superficie totale d'environ 25 ha, ont livré des vestiges de cette période. L'organisation globale de l'occupation demeure délicate à appréhender, notamment du fait des multiples constructions et aménagements postérieurs. L'habitat est essentiellement matérialisé par des trous de poteau qui forment l'ossature de constructions en terre et bois organisées selon un schéma classique associant bâtiment principal et annexes. La présence récurrente de dépotoirs de rebuts de cuisson, et la découverte de plusieurs fours de potiers, témoignent de l'importance de la production potière parmi les activités exercées par les occupants de Sevrey à la période mérovingienne. Ce fait est d'autant plus remarquable que Sevrey n'est pas alors le seul centre potier, d'autres ateliers étant répertoriés sur les communes proches de Givry, La Charmée et Saint-Ambreuil.

Fig. 13. L'archéologie à Sevrej, état de la recherche en 2019, sur fond cadastral de 1830, feuille B1 du bourg (© Archives départementales de Saône-et-Loire et A. Guicheteau).

- 17 Tandis que ces derniers ateliers semblent disparaître à la période carolingienne (VIII^e-X^e siècles), les données disponibles suggèrent une concentration de la production potière à Sevrej (fig. 14 et 15). L'espace bâti, toujours matérialisé par des constructions sur poteaux, se rétracte et se densifie alors considérablement par rapport à la période précédente, comme l'illustre la fouille de « Les Tupiniers » (Delor-Ahü, Simonin, 2005), sans connaître toutefois de changements dans l'organisation globale du village, comme l'illustre le maintien des orientations parcellaires. La densité de vestiges le long des rues actuelles du village témoignent de leur existence, peut-être même dès la période précédente pour les axes principaux. Du fait de la densification et de la concentration de l'espace bâti, une part des terrains est ainsi libérée pour d'autres activités liées à la production potière (aire de séchage, etc.) ou vouées à d'autres fonctions, peut-être agricoles (jardins, vergers, vignes, pâtures). Les études micromorphologiques conduites dernièrement lors de la fouille du « 8 rue Georges Brusson » en 2018 ont permis de démontrer l'existence de phénomènes de sédimentation progressive du sous-sol par l'accumulation de cendres, disparues au fil du temps du fait de l'humidité et de l'acidité des sols, et de nodules de charbon de bois vitrifiés, toujours conservés. De fait, les vestiges sont stratifiés, parfois sur une épaisseur de 20 à 30 cm (Guicheteau, 2020). Ces processus pourraient directement provenir de l'intense activité potière, ou plus simplement être induits par la présence humaine.

Fig. 14. Plan phasé de la fouille de « Les Tupiniers » (© A. Guicheteau d'après Delor-Ahü, Simonin, 2005).

Fig. 15. Plan phasé de la fouille « rue Georges Brusson » (a) et plan phasé de la fouille du « 8 rue Georges Brusson » (b) (© A. Guicheteau d'après Mani *et al.*, 2015 (a) et A. Guicheteau (b)).

- 18 Sevrey constitue donc un remarquable exemple d'habitat groupé marqué par une activité humaine pratiquement préindustrielle, point d'ancrage d'un véritable district

potier dès les V^e-VIII^e siècles puis durant les IX^e-XI^e siècles, à l'instar de l'appellation de district minier attribuée à Melle pour la période carolingienne — VIII^e-X^e siècles (Téreygeol, 2001). L'impact sur l'environnement est manifestement considérable, la stratification des vestiges dans le bourg en constituant l'ultime témoignage. La question de l'origine de l'habitat est également soulevée. L'hypothèse d'un regroupement de la production pour mieux la contrôler par des groupes élitaires est peut-être à envisager. Mais cet exemple, pour richement documenté qu'il soit, n'en constitue pas moins une exception. La nature de ses activités, orientées vers un artisanat spécifique nettement prépondérant, tend à l'assimiler dans ses formes et ses fonctions aux agglomérations secondaires du Haut Empire (Ferdière, 2006-2007, Nouvel *et al.*, 2016) bien que ne soient pas pour autant totalement exclus des travaux agro-pastoraux complémentaires, mais manifestement marginaux dans l'économie de Sevrey.

5. Synthèse : critères d'identification, réseaux, hypothèses et interprétations

- 19 Les exemples présentés ici, bénéficiant tous de recherches récentes, permettent de proposer quelques remarques synthétiques concernant le phénomène de regroupement des hommes au cours du Moyen Âge dans le Chalonnois.
- 20 La période du Haut Empire ne semble pas avoir d'incidence décisive sur l'implantation des habitats à partir du haut Moyen Âge, en dépit de brillantes exceptions comme c'est sans doute le cas pour le village de Granges. En effet, l'habitat du haut Moyen Âge s'intègre certes dans une trame largement héritée du Haut Empire, si ce n'est même de la période laténienne, omniprésente dans le paysage – réseau viaire, parcellaire etc. – sans pour autant se calquer sur le réseau de peuplement de cette période.
- 21 À la fin de l'Antiquité, le secteur connaît un net recul du nombre d'établissements (Kasprzyk, 2005), à l'exception une nouvelle fois de l'exemple de Granges, qui ne semble guère avoir influencé la trame de l'habitat à venir, même si la question du perchement de l'habitat est sans doute centrale pour la compréhension du peuplement sur la longue durée, comme l'illustrent les études conduites en Auvergne (Chabert, Martinez, 2017). En effet, la présence avérée ou supposée d'occupations de hauteur, adossées à la côte chalonnoise, à proximité des hameaux actuels — comme Montbogre à Saint-Désert, Fontaines, voire même celui de Touches à Mercurey — semble être un phénomène récurrent, même si le manque de données ne permet guère de dépasser le stade des hypothèses.
- 22 À partir de la période mérovingienne, probablement dès le VI^e siècle, la multiplication des occurrences témoigne sans doute d'un dynamisme du peuplement. Mais peu de sites de la période ont été fouillés et les données concernent essentiellement les aspects funéraires, l'habitat n'étant finalement bien documenté que dans l'exemple remarquable mais faiblement représentatif de Sevrey. Cependant, dans la quasi-totalité des cas présentés, le pôle funéraire et cultuel médiéval s'inscrit dans la continuité d'une nécropole mérovingienne préexistante, à laquelle un lieu de culte est d'ailleurs peut-être déjà associé. Il peut s'agir d'un monument maçonné ou en bois (envisagé à Châtenoy-le-Royal « Le Maupas ») ou de la réutilisation d'un édifice antique (peut-être le cas de l'église Saint-Just de Fontaines).

- 23 C'est à partir des VIII^e-IX^e siècles que l'archéologie atteste dans le Chalonnais de l'existence d'habitats groupés, structurés autour d'un pôle ecclésial et funéraire antérieur mais amené à se développer. En effet, l'étude des sites de Givry « rue du hameau de Varange » et Châtenoy-le-Royal « Le Maupas » démontre une densification nette de l'aire sépulcrale, dès lors stratifiée, peut-être due à une hausse nette du nombre des inhumations. Ce regroupement des morts s'effectue en même temps que celui des vivants, puisque c'est au début de la période carolingienne que de nombreuses nécropoles antérieures sont délaissées, probablement au profit de ces sites. Les observations réalisées au pied des églises actuelles démontrent également ce phénomène, ainsi au hameau de Touches à Mercurey ou à Fontaines. L'habitat, lorsque la fenêtre ouverte est suffisamment large, apparaît constitué de plusieurs unités d'exploitation organisées autour d'éléments structurants, et l'existence d'espaces probablement collectifs à vocation spécifique est à envisager, comme tend à le démontrer le cas des fours culinaires. En dépit d'un corpus limité, un des traits de l'habitat dans le Chalonnais semble résider dans l'absence de sites « intermédiaires », hameaux ne regroupant que deux ou trois unités d'exploitation, entre la simple ferme et un habitat groupé largement étoffé en équipements collectifs (lieu de culte, cimetière, four, etc.), *a contrario* de nombreuses régions de Gaule (la Normandie par exemple, Carpentier, 2014 p. 195, voire l'ensemble du nord de la France, Peytremann, 2003). La gestion spécifique d'un terroir déjà largement tourné vers la viticulture, attestée au début du VII^e siècle à Mellecey (*Gesta pontificium autissiodorensium*, 2002), comme le maintien d'une grande aristocratie laïque et ecclésiastique, sont peut-être des facteurs expliquant ce constat. Ce type d'habitat se rencontre plus fréquemment dans le Midi méditerranéen (Schneider, 2010, Maufras *et al.*, 2014) que dans le nord de la Gaule, en dépit d'exemples remarquables explorés sur de vastes superficies comme en Île-de-France (Gentili, 2010). C'est peut-être durant cette période, à la charnière des VIII^e et IX^e siècles, que se situe un « moment villageois » dans l'histoire de l'habitat rural du Chalonnais, marqué par la création de sites et par de nouvelles formes d'organisation d'établissements préexistants. Ce mouvement semble d'ailleurs contemporain de l'abandon de vastes habitats régulièrement détectés dans le Val de Saône à l'époque mérovingienne, comme Genlis en Côte-d'Or (Catteddu, 1992), et qualifiés de « proto-villageois ».
- 24 L'abandon de l'habitat au cours des XI^e et XII^e siècles à « Le Maupas » et « Rue du hameau de Varange », après une période d'existence finalement relativement courte, conduit à s'interroger sur le statut de ces sites, en particulier celui des édifices religieux (Schneider 2014), et à leur place dans les réseaux de peuplement (Catafau, Passarrius, 2007). La mise en place d'un réseau paroissial aux XI^e-XII^e siècles est peut-être un facteur entraînant le déclassement de certains établissements, comme le constate E. Zadora-Rio pour la Touraine (Zadora-Rio, 2008, P. 65). La paroisse, réorganisée comme entité territoriale, a probablement eu un impact sur les finages exploités et peut être à l'origine de l'abandon d'occupations (Lauwers, 2010). Ce phénomène semble accentué par la mise en défense de certains sites à partir du XII^e siècle, comme l'illustrent l'exemple des églises fortifiées, ou la construction de rempart à Givry, manifestement au détriment d'autres occupations.
- 25 Ces observations demeurent limitées, du fait entre autres du nombre finalement réduit d'exemples récents disponibles. L'absence de données ne nous permet pas en effet de reprendre ici l'analyse de la totalité des villages du secteur en dépit de la valeur

historique et du potentiel archéologique de quelques cas, comme Mellecey, susceptibles de constituer de brillants dossiers. Cependant, les interventions dans des contextes stratifiés, notamment au pied des églises actuelles, corrélées aux explorations sur de vastes surfaces et au suivi attentif de certains bourgs, comme Sevrey, permettent néanmoins d'appréhender dans les grandes lignes le regroupement des hommes et la formation des villages au cours du haut Moyen Âge. On soulignera par ailleurs l'importance du diagnostic dans l'acquisition des données qui, loin d'être une étape dans la chaîne opératoire de l'archéologie préventive, constitue bel et bien un acte scientifique à part entière. La multiplication des données, le développement des études paléo-environnementales dans la zone d'étude, limitée pour l'instant au cas de Sevrey, et les progrès accomplis en termes de datations, par la céramologie comme par la systématisation des dates radiocarbone, augurent de riches perspectives.

BIBLIOGRAPHIE

BULLIOT, 1849 = BULLIOT J.-G., *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, Autun, société éduenne, 2 vol., 574 et 449 p.

CARRE, RUAS, YVINEC, MARCOUX, 2011 = CARRE F., RUAS M.-P., YVINEC J.-H., MARCOUX N., « Le site rural de Porte-joie (Tournedos-sur-Seine/Val-de-Reuil, Eure, France), des espaces particuliers au sein de l'habitat du haut Moyen Âge ? », in DE VINGO P., CATTEDDU I., NISSEN-JAUBERT A., dir., *Archaeology and rural landscape : rural settlements in their natural, economical and social environment*, 4th International Congress of Medieval and Modern Archaeology, Paris, 2007, *On the Road Again. L'Europe en Mouvement*, De Ferrari, Gênes, p. 3-23.

CARPENTIER, 2014 = CARPENTIER V., « Dans quel contexte les Scandinaves se sont-ils implantés en Normandie ? Ce que nous dit l'archéologie de l'habitat rural en Neustrie, du VIII^e au X^e siècle », in Bauduin P., Musin A.-E., dir., *Vers l'Orient et vers l'Occident...*, Caen, Publications du CRAHAM, p. 189-198.

CATAFAU, PASSARIUS, 2007 = CATAFAU A., PASSARIUS O., « La restructuration du peuplement aux X^e-XI^e siècles en Roussillon. L'apport de l'étude des habitats ruraux abandonnés à la chronologie de la formation du village », *Domitia*, n° 8-9, p. 89-120.

CATTEDDU, CARRE, GENTILI, DELAHAYE, LANGLOIS, COUANON, 2009 = CATTEDDU I., CARRE F., GENTILI F., DELAHAYE F., LANGLOIS J.-Y., COUANON J.-P., « Fouilles d'églises rurales du haut Moyen Âge dans le nord de la France, des questions récurrentes », in PARIS-POULAIN D., ISTRIA D., NARDI COMBESCURE S., dir., *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle, Hagiographie, épigraphie et archéologie*, actes du colloque d'Amiens, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 205-228 (Archéologie et culture).

CATTEDDU, 1992 = CATTEDDU I., « L'habitat rural mérovingien de Genlis (Côte-d'Or) », *Revue Archéologique de l'Est*, 43, p. 39-98.

CHABERT, MARTINEZ, 2017 = CHABERT S., MARTINEZ D., 2017, « Les établissements perchés de l'Auvergne (IV^e-VII^e siècles apr. J.-C.) : de nouvelles formes d'habitat groupé », *Gallia*, 74-1, 2017, p. 289-306.

- COGNOT, 1995 = COGNOT F., *Granges (Saône-et-Loire) Surveillance des travaux du SYDEL 71*, document final de synthèse, Dijon, SRA Bourgogne, 9 p.
- DELOR-AHÜ, SIMONIN, LEGROS, 2005 = DELOR-AHÜ A., SIMONIN O., LEGROS A., « Sevrey Les Tupiniers, données nouvelles sur les ateliers de potiers médiévaux », *Revue Archéologique de l'Est*, 54, p. 249-298.
- DEVEVEY, 2005 = DEVEVEY F., *Chalon-sur-Saône (71), 32-36 rue de Rochefort*, rapport de fouille, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 393 p.
- DUCREUX, 2003 = DUCREUX F., *Champforgeuil (Saône-et-Loire), Déviation RN 6. Chronologie d'une vallée en Bourgogne orientale*, rapport final d'opération, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 100 p.
- FERDIERE, 2006-2007 = FERDIERE A., « La place de l'artisanat en Gaule romaine du Centre, Nord-Ouest et Centre-Ouest (province de Lyonnaise et cités d'Aquitaine septentrionale) », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], 45-46.
- FRÉMY C., 1891 (2010) = *Histoire de Fontaines*, Paris, le livre d'histoire, 184 p.
- GAILLARD DE SEMAINVILLE, 1980 = GAILLARD DE SEMAINVILLE H., *Les cimetières mérovingiens de la Côte chalonnaise et de la Côte mâconnaise*, Dijon, 1980, 250 p., 63 pl. ht (3^{ème} suppl. à la Revue Archéologique de l'Est).
- GALINIE, ZADORA-RIO, 2001 = GALINIE H., ZADORA-RIO E., « La fouille du site de Rigny, VII^e-XIX^e siècles (commune de Rigny-Ussé, Indre-et-Loire) : l'habitat, les églises, le cimetière. Troisième et dernier rapport préliminaire (1995-1999) », *Revue Archéologique du Centre de la France*, 40, p. 167-242.
- GAZENBEEK, VENAULT, 2002 = GAZENBEEK M., VENAULT S., *Granges (71) « Réseaux des eaux usées*, rapport de surveillance archéologique, Dijon, SRA Bourgogne, 30 p.
- GENTILI, 2010 = GENTILI F., « L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge : l'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens : Serris « Les Ruelles » (Seine-et-Marne) et Villiers-le-Sec (Val-d'Oise) », in CHAPELOT J., dir., *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir, Actes du IX^e congrès international de la Société d'archéologie médiévale (Vincennes, du 16 au 18 juin 2006)*, Caen, Publications du CRAHM, p. 119-131.
- GUICHETEAU, 2018a = GUICHETEAU A., *Bourgogne-Franche-Comté, Saône-et-Loire, Fontaines, Place de l'Eglise, Aux origines de l'église Saint-Just*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Bourgogne-Franche-Comté, 117 p.
- GUICHETEAU, 2018b = GUICHETEAU A., *Bourgogne-Franche-Comté, Saône-et-Loire (71), Givry, « rue du hameau de Varange »*. Église, cimetière, habitat : (re) découverte d'un village du premier Moyen Âge au pied de la Côte chalonnaise, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Bourgogne-Franche-Comté, 124 p.
- GUICHETEAU, 2020 = GUICHETEAU A., *Bourgogne-Franche-Comté, Saône-et-Loire, Sevrey, 8 rue Georges Brusson, Des ateliers de potiers du haut Moyen Âge au cœur de Sevrey*, rapport de fouilles, Dijon, Inrap Bourgogne-Franche-Comté, 2 vol., 228 et 303 p.
- GUICHETEAU, LAGORSSE, PERTUISOT, 2018 = GUICHETEAU A., LAGORSSE K., PERTUISOT G., « Fenêtres ouvertes sur les vestiges du haut Moyen Âge autour des églises rurales : quelques exemples récents dans la Nièvre et la Saône-et-Loire », in XXXIX^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, bulletin de liaison de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne, n° 42, Auxerre – 4 au 6 octobre 2018, Saint-Germain-en-Laye, A.F.A.M., p. 78 -80.
- KASPRZYK, 2005 = KASPRZYK M., *Les cités des Eduens et de Chalon durant l'Antiquité tardive (v. 260-530 env.). Contribution à l'étude de l'Antiquité tardive en Gaule centrale*, Thèse de doctorat, Université de Bourgogne, 2 vol. (486 p. et 478 p. de pl.).

- LASSAUNIERE, PACTAT, GRATUZE, LOUIS, 2016 = LASSAUNIERE G., PACTAT I., GRATUZE B., LOUIS E., « L'artisanat du verre au haut Moyen Âge dans le nord de la France (Nord et Pas-de-Calais) », *Bulletin de l'AFAV, Berck-sur-Mer, 30^e rencontre (2015)*, p. 76-82.
- LATRON, 2016 = LATRON A., *Saint-Désert, Saône-et-Loire, Bourgogne-Franche-Comté. Le Clos des pierres, Rue du Mont-Avril, Montbogre*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 52 p.
- LAUWERS, 2010 = LAUWERS M., « Circuit, cimetière, paroisse. Réflexions sur l'ancrage ecclésial des sites d'habitat (VII^e-XII^e siècles) », in BULTOT-VERLEYSEN A.-M., YANTE J.-M., dir., *Autour du "village", établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles)*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, p. 301-324.
- LE MAHO, 2006 = LE MAHO J., « Aux origines du paysage ecclésial de la Haute-Normandie : la réutilisation funéraire des édifices antiques à l'époque mérovingienne », in DELESTRE X., KAZANSKI M., PERRIN P., *De l'âge du fer au haut Moyen Âge, Archéologie funéraire, princes et élites guerrières, actes des tables rondes de Longroy I (1998) et Longroy II (1999)*, Mémoires de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne, XV, Saint-Germain-en-Laye, AFAM, p. 148-157.
- Les Gestes des évêques d'Auxerre*. t. 1, avec la contribution de Monique Goullet, texte établi par Guy Lobrichon, Paris, Les Belles-Lettres, 2002 (Classiques de l'histoire au Moyen Âge, 42).
- LEX, 1892 = LEX L., *Notice historique de la ville de Givry et ses hameaux d'après les archives antérieures à 1790*, Chalon-sur-Saône, L. Adam, libraire éditeur, 88 p.
- MANI, SIMONIN, PETER, 2015 = MANI C., SIMONIN O., PETER C., « Le centre potier de Sevrey en Bourgogne : état de la recherche et apports des fouilles récentes à la connaissance des structures du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central », in THUILLIER F., LOUIS E., dir., *Tourner autour du pot... Les ateliers de potiers médiévaux du V^e au XII^e siècle dans l'espace européen*, Caen, Publication du CRAHM, p. 265-282.
- MAUFRAS, OTT, RAYNAUD, ROCHETTE, TARROU, BERGERET, BOVAGNE, PELLE, 2014 = MAUFRAS O., OTT M., RAYNAUD C., ROCHETTE M., TARROU L., BERGERET A., BOVAGNE M., PELLE R., « Villæ – Villages du haut Moyen Âge en plaine du Languedoc oriental. Maillage, morphologie et économie », *Archéopages*, 40, p. 92-103.
- NAVEAU, 1992 = NAVEAU J., « Les thermes d'Entrammes », *Revue Archéologique de l'Ouest*, IX, p. 129-159.
- NOUVEL, GAETAN, JOLY, VENAULT, 2016 = NOUVEL P., GAETAN L., JOLY M., VENAULT S. avec la collaboration de VINOT-BATTISONI B., « Le centre-est de la Gaule : stations routières et groupements de bord de voie », *Gallia*, 73-1, p. 275-295.
- PERTUISOT, 2016 = PERTUISOT G., *Mercurey, Saône-et-Loire, Bourgogne-Franche-Comté, Église Saint – Symphorien de Touches, Sondages autour de l'église Saint-Symphorien*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 98 p.
- PEYTREMANN, 2003 = PEYTREMANN E., *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, Mémoires de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne, XIII, 2 vol. 453 et 442 p.
- PEYTREMANN, 2013 = PEYTREMANN E., « Un prétexte pour s'interroger sur la formation des villages : l'exemple de sites alsaciens du haut Moyen Âge », in MAHE-HOURLIER N., POIGNANT S., dir., *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles), actes de la table-ronde, du 22 au 24 novembre 2007*, M.A.N., Saint-Germain-en-Laye, Saint-Germain-en-Laye, Mémoires de l'AFAM, XXIX, p. 221-235.

- REBOURG, 1994 = REBOURG A., *Carte Archéologique de la Gaule : Saône-et-Loire 71/3*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 276 p., 127 fig.
- RENIMEL, 1974 = RENIMEL S., *L'atelier céramique de Sevrey, IX^e-XIX^e siècles : un millénaire de tradition céramique en Chalonais*, Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône, 68 p., 42 p. de pl.
- ROLLIER, 1995 = ROLLIER G., *Châtenoy-le-Royal, Le Maupas*, DFS de sauvetage urgent, Dijon, AFAN/SRA Bourgogne, 526 p.
- SAINT-JEAN VITUS, 2012 = SAINT-JEAN VITUS B., « Habitat et processus d'agglomération en Bourgogne au cours du Moyen Âge (V^e-XVI^e siècles) : l'apport des travaux archéologiques des années 1995-2005, contribution au Bilan scientifique régional », *Revue archéologique de l'Est*, 61, p. 259-301.
- SCHNEIDER, 2010 = SCHNEIDER L., « De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux. L'étude des systèmes d'habitat du haut Moyen Âge en France méridionale (V^e-X^e siècle) : nouveaux matériaux, nouvelles interrogations », », in CHAPELOT J., dir., *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir, Actes du IX^e congrès international de la Société d'archéologie médiévale (Vincennes, du 16 au 18 juin 2006)*, Caen, Publications du CRAHM, p. 133-161.
- SCHNEIDER, 2014 = SCHNEIDER L., « Les églises rurales de la Gaule (V^e-VIII^e siècles). Les monuments, le lieu et l'habitat : des questions de topographie et d'espace », in GAILLARD M., dir., *L'empreinte chrétienne en Gaule du IV^e au IX^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 419-468.
- TEREYGEOL, 2001 = TEREYGEOL F., *Les mines d'argent carolingiennes de Melle*, Thèse de 3^e cycle de l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 3 vol., 608 p.
- TISSERAND, 2010 = TISSERAND N., *Granges, Saône-et-Loire, rue Saint-Martin — rue de la Cure : nouvelles données sur la villa de Granges. Une occupation pérenne de la Tène finale à nos jours*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 204 p.
- TISSERAND, 2018 = TISSERAND N., *Granges, Saône-et-Loire, rue de la Cure, Suite de l'occupation de Granges*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Bourgogne-Franche-Comté, 40 p.
- VISCUSI, 201 = VISCUSI V., *Bourgogne, Saône-et-Loire, Épervans, En Pérœu, Un habitat des IX^e-XI^e siècles aux abords d'un site antique*, rapport de diagnostic, Dijon, Inrap Grand Est Sud, 81 p.
- ZADORA-RIO, dir., 2008 = ZADORA-RIO E., *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire : la formation des territoires*, 34^e suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, Tours, FERACF, 304 p.

NOTES

1. Je tiens à remercier Astrid Couilloud, Franck Ducreux, Annamaria Latron, Gilles Rollier et Nicolas Tisserand pour leur aide dans la réalisation de cet article.

AUTEUR

ANTOINE GUICHETEAU

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap

« Les Crassées », « Le Seugnon », « Mare Voisin » : étude d'un pôle d'occupation rural, depuis l'Antiquité jusqu'à la fondation de la ville médiévale de Saint-Dizier (Haute-Marne)

Stéphanie Desbrosse-Degobertière et Raphaël Durost

1. Introduction

- 1 La rive gauche de l'agglomération de Saint-Dizier bénéficie d'une trentaine d'hectares explorée d'un seul tenant en archéologie préventive (lieux-dits cadastraux « Le Seugnon » et « Mare Voisin » ¹) (fig. 1). Les vestiges qui y accompagnent ceux d'un habitat groupé médiéval illustrent les étapes qui précèdent son existence jusqu'à sa désertion au cours du XII^e siècle. Cette désertion coïncide avec la période à laquelle les sources historiques relatent le développement de la ville autour du château des seigneurs de Dampierre, sur le bord de l'autre rive de la Marne (Fourrot, 1892 ; Bur, 2005). À l'emplacement de l'ancien habitat, aucun aménagement majeur ne voit le jour à partir de cette date, ce qui permet de disposer de la plupart des substructions médiévales dans les diagnostics d'archéologie préventive de 1992, sans destructions ni obstacles majeurs, à l'exception du réseau routier (Béague-Tahon, Bourdin, 1992, Béague-Tahon, 1993a, Béague-Tahon 1993b, Béague-Tahon, Bourdin, 1993, Béague-Tahon, 1995, Rolin, 1996, Chopelain, 2000, Quenton, Béague-Tahon, 1997, Postel-Vinay, 2000, Gourgousse, Sindonino, 2001, Durost, 2004, Morize, 2006, Truc, 2009, Truc, 2019, Thévenard, 2014).

Fig. 1. Plan des observations archéologiques dans le secteur de « Mare Voisin », « Le Seugnon » et « Les Crassées » (© N. Béague-Tahon, D. Bourdin, M.-C. Truc, R. Durost, S. Desbrosse-Degobertière).

- 2 L'exploration des vestiges se poursuit encore au moyen d'une campagne de fouille programmée depuis 2011, dans une parcelle d'un hectare acquise en ce sens par la Ville de Saint-Dizier, lieu-dit « Les Crassées »² (Desbrosse-Degobertière, Durost, 2015, Desbrosse-Degobertière, Durost, 2016, Desbrosse-Degobertière, Durost, 2019) (fig. 1). Le lieu de culte et le cimetière de l'habitat groupé s'y trouvent, ainsi que l'essentiel des traces antérieures. C'est donc à cet endroit que l'héritage des occupations précédentes peut être le mieux jaugé.

2. Le village médiéval

2.1. L'habitat

- 3 L'habitat proprement dit occupe la moyenne terrasse de la Marne, sur sa rive gauche. Il n'est connu qu'à travers des fouilles préventives dans lesquelles il se manifeste en grande majorité par des excavations (cabanes, silos, fours, puits et fondations de bâtiments en matériaux périssables), agglomérées en trois points (fig. 1). Les deux les plus à l'ouest (fig. 2, « Mare Voisin » et « Le Seugnon » 1) correspondent probablement aux maisons d'habitation car, contrairement au troisième qui ne contient que des cabanes (fig. 1, « Le Seugnon » 2), ils possèdent moins de cabanes que de bâtiments de plain-pied, plus vastes, a priori aptes à abriter les activités domestiques d'une cellule familiale. Ils respectent une orientation commune. Deux quartiers se distinguent, séparés par un espace vide étiré dans le sens nord-sud, dont la largeur totale est inconnue mais d'au moins 25 m. La datation de l'occupation proposée dans le rapport de 1993 court du VIII^e au XII^e siècle (Béague-Tahon, 1993a³). Elle est peut-être à revoir car liée exclusivement aux formes des céramiques, dont la typochronologie s'est affinée

en trente ans. Par ailleurs, le mobilier mérovingien et tardo-antique décrit, considéré comme résiduel, est trop récurrent pour ne pas appartenir à une occupation en tant que telle, qui reste à définir (Béague-Tahon, 1993a, p. 19 et 22). À cet égard, une fouille préventive plus récente, située à « Mare Voisin », contient deux cabanes isolées et deux fours, dont le mobilier le plus tardif appartient au VII^e siècle (fig. 2) (Truc, 2009, p. 150-179).

Fig. 2. Secteur domestique et funéraire du village médiéval (© N. Béague-Tahon, D. Bourdin, M.-C. Truc, R. Durost, S. Desbrosse-Degobertière).

- 4 Aux VIII^e et IX^e siècles, le site d'habitation central serait le seul à exister (« Le Seugnon » 1). Son occupation, qui se poursuit jusqu'au XII^e siècle, est divisée en cinq phases stratigraphiques (Béague-Tahon, 1993a, p. 16, 19, 22, 24 et 54) : une première du VIII^e au X^e siècle (période 1), une deuxième du IX^e au X^e siècle (période 3), une troisième du X^e au XI^e siècle (période 2), une quatrième non datée (période 4) et une cinquième, qui regroupe la majorité des vestiges, du XI^e au XII^e siècle (période 5). Le secteur artisanal situé 300 mètres plus à l'est (fig. 1, « Le Seugnon » 2) prendrait naissance au IX^e siècle et serait abandonné au XI^e siècle (Béague-Tahon, 1993, p. 70), soit un siècle avant la désertion complète de l'habitat groupé. Quant au deuxième pôle domestique à « Mare Voisin », il ne serait créé qu'au XI^e siècle (Béague-Tahon, Bourdin, 1993, p. 30). En moins de cent ans, ce point de peuplement serait devenu une aire d'habitation plus importante, mais sans sa zone artisanale antérieure. L'imprécision des fourchettes de datation peut expliquer ce paradoxe, à moins qu'il ne s'agisse d'un véritable changement d'organisation des lieux de vie avec des structures artisanales installées autour des habitations et non à l'écart, provoquant un étalement de l'espace domestique. À cet égard, retenons que les structures de combustion artisanales sont plus nombreuses dans les zones d'habitation que dans la zone artisanale : dix bas-fourneaux de réduction du minerai de fer contre cinq, cinq fours autres contre deux (Leroy, Merluzzo, 1998, fig. 3 et 4).

- 5 La production de fer réduit semble être une des ressources économiques des habitants du Moyen Âge central. La profusion de minerai dans la région, et aussi probablement de bois pour le charbon, permet le développement de cet artisanat (Leroy, Merluzzo, 1998, p. 45-56). Des scories en culot et des battitures sont également présentes, suggérant que des produits finis ou prêts à être modelés ont pu être commercialisés.

2.2. Le cimetière

- 6 La parcelle fouillée en opération programmée (fig. 1 et 2, « Les Crassées ») correspond à la partie funéraire de l'habitat. Elle contient un édifice de culte et les inhumations des habitants. Plus de 800 squelettes humains ont été étudiés à ce jour, et il en reste au moins autant à exhumer (fig. 3). Leur étude biologique révèle une population naturelle où les 45 % d'immatures, essentiellement de très jeunes enfants, correspondent aux modèles théoriques de mortalité pré-jennérienne (Miclon, Bougault, Chapelain de Seréville-Niel, 2020). Les périodes carolingienne et centro-médiévale, auxquelles appartiennent les vestiges de l'habitat, semblent fournir l'essentiel des défunts (Desbrosse-Degobertière, Durost, 2020). En l'absence de mobilier funéraire dans les sépultures de ces époques, ce sont les datations radiocarbone et les déductions stratigraphiques qui en découlent qui fournissent les éléments chronologiques⁴. Or, sur les 47 datations réalisées, toutes intègrent la fourchette d'occupation de l'habitat. La majorité appartient toutefois au Moyen Âge central puisque dix datations seulement incluent la période carolingienne (fig. 3). Les données chronologiques de l'habitat et du cimetière concordent donc particulièrement bien : la démographie semble augmenter fortement à partir du IX^e ou X^e siècle, puis s'interrompt brutalement au XII^e siècle⁵.

Fig. 3. Plan du secteur du cimetière au terme de la campagne de 2018 (© R. Durost, S. Desbrosse-Degobertière).

- 7 Bien que les datations absolues, toutes obtenues de fourchettes de probabilité d'analyses radiocarbone, ne permettent de garantir la présence d'un édifice de culte au sein du cimetière qu'à partir du XII^e siècle, les démonstrations stratigraphiques sont

suffisantes pour reculer jusqu'au X^e siècle (pas au-delà de son dernier quart : Desbrosse-Degobertière, Durost, 2016, p. 73-74). Durant cette période, deux phases architecturales de l'édifice se succèdent (fig. 3). Le plan des fondations de la plus récente est facilement reconnaissable grâce aux contreforts et au chevet à pans coupés de sa partie orientale. Il ne subsiste quasiment aucunes maçonneries, toutes récupérées au cours des XIII^e et XIV^e siècles. L'édifice se prolonge à l'ouest sous la forme d'une nef rectangulaire dont l'extrémité n'est pas localisée faute de traces de fondations préservées. La phase plus ancienne de l'édifice n'est conservée que par trois courts tronçons de fondations, qui permettent toutefois de restituer un bâtiment rectangulaire (fig. 3) sur le côté nord duquel s'appuie une petite pièce servant peut-être de tour-clocher. La nef de la phase suivante correspond approximativement à cet espace antérieur, en lui étant légèrement désaxé.

- 8 Du X^e au XII^e siècle, le site présente donc les caractéristiques d'un village. Le terme apparaît dans les données historiques à cette date, et correspond bien aux vestiges identifiés : l'habitat est groupé et divisé en deux pôles dont l'espace vide qui les sépare peut correspondre à une voie. Les installations artisanales sont agglomérées à celles de la vie domestique. Bien que le travail des habitants soit particulièrement développé dans le domaine métallurgique, la présence de silos et de greniers assez nombreux suggère qu'il s'agisse aussi (et peut-être avant tout ?) d'une population paysanne exploitant les terres qui entourent leur foyer. Les défunts sont inhumés contre l'habitat, dans un espace manifestement contraint puisque les sépultures s'y accumulent en bouleversant les plus anciennes. Au cœur de cet espace, un édifice de culte est bâti à deux reprises, au même endroit. Il s'agit donc non seulement d'un véritable village, mais aussi peut-être d'une paroisse.

3. L'occupation carolingienne

- 9 Pour la période carolingienne, la zone funéraire existe déjà puisque le ¹⁴C d'une dizaine de défunts (sur les 47 mesurés, soit 21 % des datations effectuées) intègre en majorité la fourchette du milieu du VIII^e siècle au X^e siècle. Si leur orientation est la même que celle des sépultures postérieures, leur répartition révèle en revanche qu'ils ne se situent pas dans la zone la plus dense du cimetière du Moyen Âge central, contre la limite de fouille sud, ni dans le tiers occidental, mais forment une sorte d'auréole au centre, là où les fondations du dernier état de l'église changent de largeur et de profondeur (fig. 3). Néanmoins, pour le moment, l'existence d'un édifice de culte carolingien n'est pas prouvée. L'habitat contemporain correspond quant à lui aux structures de la période 1, la plus ancienne individualisée dans le rapport de fouilles préventives du « Seugnon » 1 (Béague-Tahon, 1993a, p. 13). Les vestiges se composent d'une centaine de trous de poteaux, d'une vingtaine de fosses et d'une dizaine de cabanes semi-excavées. La concentration de vestiges contre la berme nord révèle que le cœur de l'occupation pourrait être en grande partie en dehors de l'espace fouillé. La zone artisanale située 300 m à l'est (« Le Seugnon » 2) existe également à cette période, à partir du IX^e siècle.
- 10 Un autre secteur est potentiellement occupé à cette époque à des fins artisanales ou domestiques, ou les deux. Il s'agit de « La Pièce des Fournées », terrain situé 1 250 m plus à l'ouest. Une fouille préventive de 30 000 m² réalisée en 1996 révèle à cet endroit des vestiges datés du Haut Moyen Âge par leur mobilier céramique et par le morceau de

cuvelage d'un puits (Chopelain, 1996, Chopelain, 2000⁶). Les vestiges se composent de huit structures de combustion dont un bas-fourneau, quatre ferriers, trois cabanes semi-excavées, un puits, une inhumation et huit fosses. L'absence de fondations de poteau est à noter.

- 11 C'est donc à la période carolingienne que le point de peuplement serait créé contre la zone d'inhumation mais il ne serait pas le seul dans les environs, à l'image de celui de « La Pièce des Fournées ». Si ce site ne contient pas de traces d'habitations proprement dites, il semble déraisonnable de situer l'habitat de ses utilisateurs près de la zone funéraire tant la distance est inutilement grande. De notre point de vue, il est probable que les maisons soient plus proches. En d'autres termes, à cette période, les lieux de vie de ce secteur pourraient être plus dispersés, impliquant une dispersion égale des zones de travail artisanal. En revanche, dans le domaine funéraire, le site des « Crassées » est actuellement le seul connu. Les cinq sépultures aménagées parmi les constructions artisanales de « La Pièce des Fournées » et du « Seugnon » 2 semblent volontairement isolées. Au cours du VIII^e et du IX^e siècles, les habitations et les activités artisanales se concentreraient petit à petit contre le cimetière du futur habitat groupé.

4. L'occupation mérovingienne

- 12 Les aménagements domestiques mérovingiens sont inexistants. Cependant, comme cela a été évoqué plus haut, la grande proportion de fosses non datées dans les habitats postérieurs laisse la possibilité qu'une part d'entre elles appartienne à l'occupation qui a généré le mobilier céramique mérovingien collecté à ces endroits. Les seuls aménagements non funéraires avérés pour cette période sont installés sur le lieu-dit « Mare Voisin », à une centaine de mètres au sud des habitats. Il s'agit de deux cabanes semi-excavées, et de deux fours (fig. 2). Leur datation tient à des analyses ¹⁴C sur charbon de bois des fours, et au mobilier céramique du comblement des cabanes (Truc, 2009, p.150-179). Mais là encore, il ne s'agit pas des structures domestiques proprement dites mais d'annexes de production.
- 13 Des vestiges funéraires mérovingiens sont, en revanche, bien identifiés, et en premier lieu quatre sépultures aristocratiques du VI^e siècle. Elles sont installées à deux endroits différents. Les trois plus anciennes datent de la première moitié du siècle. Elles sont regroupées au lieu-dit « Mare Voisin », à 250 m au sud du futur cimetière (fig. 2). Il s'agit d'un homme âgé, d'une jeune femme et d'un jeune homme, étudiés lors d'une fouille préventive durant l'hiver 2001-2002 (Truc, 2019). Les défunts sont inhumés en cercueil de bois, dans des chambres funéraires coffrées, et probablement recouvertes d'un même tertre. Le mobilier est particulièrement abondant : bijoux, aumônières, vaisselle en métal et en verre, et fourniment pour les deux hommes. Un cheval de la même période est également inhumé à proximité. L'ensemble désigne les deux hommes comme des élites guerrières franques appartenant au sommet de la société rurale. Il en est de même pour la quatrième tombe aristocratique, quant à elle installée dans ce qui deviendra plus tard le cimetière (fig. 3). Elle en est à l'heure actuelle la sépulture la plus ancienne, datée par son mobilier du deuxième quart du VI^e siècle au tout début du siècle suivant (Desbrosse-Degobertière, Durost, 2020). Il s'agit à nouveau d'une chambre funéraire, dont le contenu est hélas perturbé par l'installation d'une inhumation en sarcophage au siècle suivant, elle-même perturbée. Le squelette de l'aristocrate est

absent, mais le mobilier préservé (un angor, une lance et un chaudron en bronze à décor perlé) suffit à lui attribuer le même statut qu'aux hommes précédents.

- 14 D'autres inhumations mérovingiennes sont présentes à cet endroit et d'autres, manifestement plus nombreuses encore, sont détruites par les sépultures postérieures, à l'image de celle dont il ne reste que le pied du défunt, daté grâce à la garniture métallique de chaussure (un ferret et une boucle) restée en position fonctionnelle (Desbrosse-Degobertière, 2014, fig. 39). De manière récurrente, la terre de comblement des inhumations carolingiennes et centro-médiévales livre des fragments de mobilier funéraire mérovingien, telles que des perles ou des garnitures ferreuses damasquinées. De même, bien que dix inhumations en sarcophage, pourtant caractéristiques du VII^e siècle (Henrion, 2015), soient comptabilisées à ce jour, les datations radiocarbone tentées sur six d'entre elles situent la mort des occupants au plus tôt à la fin du X^e siècle pour l'un, aux XI^e et XII^e siècles pour les autres. Il ne s'agit donc pas des occupants originels. À ce jour, en excluant la sépulture aristocratique, quatre inhumations préservées appartiennent avec certitude à la période mérovingienne grâce au type de leur mobilier (céramique, scramasaxes et garnitures de ceinture du VII^e siècle), auxquelles il faut ajouter trois autres dont la datation radiocarbone des os situe la mort au plus tôt à cette période. Leur répartition est remarquable (fig. 3) : l'une des datations radiocarbone correspond à la réduction conservée dans la chambre funéraire. Issue d'un individu mort au plus tôt dans le deuxième quart du VII^e siècle, elle correspond peut-être au propriétaire du sarcophage, trouvé disloqué et vide. Les trois défunts à scramasaxe sont agglomérés, à moins de 10 m au nord-ouest de la tombe aristocratique. Une autre datation appartient à une réduction aménagée dans une sépulture distante de 4,50 m à l'est de la chambre aristocratique. Les deux dernières, celle à garniture de chaussure et la dernière datation radiocarbone, sont, elles aussi, agglomérées mais plus à l'écart, 13 m à l'est, là où l'avant-dernier état de l'église fait passer son mur oriental. Il s'agit donc bien d'une nécropole.
- 15 La sépulture aristocratique et les trois tombes à scramasaxe sont séparées par un espace rectangulaire d'environ 20 m² dont le contenu, bien que totalement bouleversé, pourrait correspondre à une construction antérieure à l'église des X^e-XII^e siècles. Encore en cours de fouille (fig. 3), cet espace est à l'origine une pièce gallo-romaine, qui appartient à un bâtiment résidentiel rural, bâti au I^{er} siècle dans la partie supérieure du versant de la vallée⁷. L'aménagement de la pente en terrasses successives provoque des différences brutales de niveau du sol entre certaines pièces, dont la plus importante concerne la pièce en question, enfoncée de plus d'1,50 m dans le gravier naturel. L'hypothèse d'une construction mérovingienne à cet endroit tient à deux tronçons de mur perpendiculaires qui réinvestissent la pièce, mais sans utiliser de mortier de chaux, contrairement aux murs antiques qui en sont abondamment pourvus. Ils ne peuvent non plus être trop tardifs puisque des réductions, pratique typiquement alto-médiévale, et des inhumations les recouvrent. Le contenu de cet espace souterrain est hélas totalement bouleversé par un creusement postérieur à l'occupation, respectant soigneusement les contours de la pièce... Cette exploration est postérieure à l'occupation funéraire car aucune inhumation n'est aménagée ensuite. Son comblement donne une idée du contenu d'origine : fragments de plaque-boucles, perles en verre, peigne en os, pointe de flèche en fer. La sépulture en chambre préservée sur le bord de cet espace pourrait donc n'être qu'un élément d'un secteur funéraire aristocratique

mérovingien plus fourni, doté d'un édifice. Il s'agit pour l'heure d'une hypothèse, qui demande encore une exploration exhaustive de ce secteur.

- 16 Si aucune habitation mérovingienne n'est identifiée avec certitude au sein des habitats postérieurs, le pôle funéraire, quant à lui, existe bien. Sa naissance est pour l'heure à situer au VI^e siècle, à partir du second quart du siècle. Ce n'est pas la tombe aristocratique, et celles qui l'accompagnent probablement dans l'édifice initial, qui marque la naissance de la nécropole en tant que telle mais l'agglomération progressive de sépultures plus modestes des générations suivantes. En effet, à 250 m de là, trois autres aristocrates sont inhumés (fig. 2), plus anciennement encore, mais ils ne donnent pas naissance à un pôle funéraire pour autant. Les raisons nous sont inconnues pour l'heure mais la différence de destinée entre les deux pôles est saisissante.

5. L'occupation gallo-romaine

- 17 L'occupation de la période gallo-romaine ne sera pas abordée en tant que telle ici (Desbrosse-Degobertière, Durost, 2015). Aucune sépulture de cette période n'est actuellement identifiée, que ce soit dans le pôle funéraire médiéval ou ailleurs à Saint-Dizier. L'habitat se manifeste pour l'heure par le luxueux bâtiment résidentiel d'un domaine rural. Deux états architecturaux sont individualisés (fig. 2). Les pièces recouvertes par la nécropole et le cimetière appartiennent à une partie du plus ancien, dont le prolongement au nord n'est pas exploré (fig. 3). Le second est connu par des salles balnéaires bâties 20 m plus au nord, au pied du versant de la vallée (fig. 2). Sa construction intervient au plus tôt à la fin du II^e siècle, elle est suivie d'une phase de travaux importants au plus tôt dans le dernier tiers du III^e siècle. Le chauffage des bains fonctionne au moins jusqu'à la fin du IV^e siècle. Le bâtiment semble faire l'objet de récupération de matériaux dès le V^e siècle, avant même qu'il ne s'effondre, à l'image de la galerie de façade où les dalles du sol sont retirées avant l'effondrement de la toiture.
- 18 De manière surprenante, les générations du VI^e siècle réinvestissent donc le bâtiment le plus ancien pour leurs morts, et non le bâtiment le plus récent, a priori moins détérioré. En dehors de cette résidence élitaires, il n'existe pas de traces d'habitation gallo-romaine. Il est toutefois admis que les grands domaines agro-pastoraux de ce type génèrent des besoins importants en main d'œuvre, permanente et saisonnière (Ferdrière *et al.*, 2010, p. 401-405). L'habitation de ces ouvriers agricoles est probablement à chercher dans les parages. À cet égard, le mur rectiligne qui traverse la fouille de l'habitat médiéval du « Seugnon » 1 sur 125 m (fig. 2), sans que des angles ou ses extrémités soient localisés, matérialise peut-être une des limites de la cour du domaine, très vaste dans ce cas, où certaines habitations sont peut-être à rechercher. La datation gallo-romaine de la structure tient au fait qu'elle soit systématiquement sectionnée par les aménagements excavés médiévaux d'une part, et qu'elle soit la seule construction en dur de la fouille d'autre part (Béague-Tahon, 1993b⁸). Son absence du pôle d'habitation de « Mare Voisin », à l'ouest, implique qu'il s'interrompe ou, plus probablement, qu'il tourne vers le nord pour encadrer les bâtiments du domaine. Ce mur se trouve à 65 m au sud du bâtiment résidentiel le plus proche et lui est parallèle. S'il s'agit bien de la limite de la cour, l'espace semble suffisant pour accueillir d'éventuelles cellules familiales. Un autre fait troublant réside dans la différence de densité des aménagements médiévaux d'un côté ou de l'autre du mur : ils sont bien plus nombreux du côté nord, le tracé du mur semblant faire paroi. C'est aussi de ce côté que

les vestiges médiévaux datés des périodes 1 à 4 sont localisés, y compris deux fossés reprenant un peu plus au nord le tracé du mur. Les constructions médiévales ne dépasseraient massivement la limite qu'à la période 5, c'est-à-dire à partir du XI^e siècle. Comme cela a été rappelé au tout début, cette évolution demande bien entendu à être révisée par une mise à jour typochronologique du mobilier mais, en attendant, cette corrélation troublante mérite d'être soulignée.

6. Conclusion

- 19 Dans ce secteur bien documenté du sud de Saint-Dizier, durant les douze premiers siècles historiques, le terrain funéraire s'avère plus statique que les habitations. À partir du VI^e siècle, la nécropole mérovingienne va se développer autour d'un groupe de sépultures aristocratiques, puis se transformer au même endroit en cimetière à l'espace contraint, doté d'une église. En parallèle, les habitations qui semblent d'abord dispersées, se regroupent progressivement au plus près des morts, pour donner à partir du X^e ou du XI^e siècle un véritable habitat groupé paysan où aménagements domestiques et artisanaux sont mêlés, accolés à son édifice de culte et son cimetière. Les raisons de la fixation de l'habitat à cet endroit seraient donc a priori plutôt à chercher dans la partie funéraire. Quels peuvent être les critères qui ont suscité une telle stabilité à cet endroit, alors que beaucoup de nécropoles périssent au cours du VII^e ou du VIII^e siècle, même si elles sont installées comme ici dans les murs d'une grande résidence antique ? La principale spécificité détectée à ce jour réside dans l'existence au VI^e siècle d'une élite, peut-être héritière du domaine foncier gallo-romain, dont certaines sépultures particulièrement riches bénéficient d'un édifice et font l'objet d'une attraction spirituelle prolongée. Le culte semble suffisamment entretenu pour que les sépultures soient localisables et exhumées après que les habitants ont déserté le village pour se rapprocher de la ville nouvellement créée.

BIBLIOGRAPHIE

BEAGUE-TAHON, 1993a = BEAGUE-TAHON N., *Rapport de fouilles archéologiques réalisées au centre d'activités commerciales et tertiaires du Chêne Saint-Amand, lieu-dit « Le Seugnon-Toupot-Millot » à Saint-Dizier (Haute-Marne)*, rapport de fouilles archéologiques, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

BEAGUE-TAHON, 1993b = BEAGUE-TAHON N., « Saint-Dizier Le Seugnon », *Bilan Scientifique de la région Champagne-Ardenne 1992*, Châlons-sur-Marne, p. 91-92.

BÉAGUE-TAHON, 1995 = BÉAGUE-TAHON N., « Saint-Dizier « La Tuilerie » », *Bilan Scientifique de la région Champagne-Ardenne 1993*, Châlons-sur-Marne, p. 64-65.

BEAGUE-TAHON, BOURDIN, 1992 = BEAGUE-TAHON N., BOURDIN D., *Zone d'activités commerciales et tertiaires du Chêne Saint-Amand, lieu-dit « Le Seugnon » à Saint-Dizier*, rapport de diagnostic archéologique, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

BEAGUE-TAHON, BOURDIN, 1993 = BEAGUE-TAHON N., BOURDIN D., *Rapport de fouilles archéologiques réalisées au carrefour giratoire de La Marina, RN 67, entrée sud-est de Saint-Dizier (Haute-Marne), rapport de fouilles archéologiques, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.*

BUR, 2005 = BUR M., « De la villa d'Olonne à la ville de Saint-Dizier. Recherches sur le processus d'urbanisation en Champagne du VIII^e au XIII^e siècle », in BUR M., *La Champagne médiévale, recueil d'articles*, Langres, p. 525-538.

CHOPELAIN, 1996 = CHOPELAIN P., Saint-Dizier « *Champ Bailly — Pièces des Fournées* », Haute-Marne, *Fouilles archéologiques de sauvetage d'un site de l'Âge du Bronze et du Haut Moyen Âge à l'emplacement de la déviation Sud de Saint-Dizier*, rapport de fouilles archéologiques, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

CHOPELAIN, 2000 = CHOPELAIN P., « Saint-Dizier «Pièce de la Fournée» — «Champs Bailly» », *Bilan Scientifique de la région Champagne-Ardenne 1996*, Châlons-en-Champagne, p. 95.

DESBROSSE-DEGOBERTIERE, 2014 = DESBROSSE-DEGOBERTIERE S., Saint-Dizier « *Les Crassées* » (Haute-Marne), *Campagne du 10 juin au 11 juillet 2014*, rapport de fouilles programmées, Châlons-en-Champagne déposé à la D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

DESBROSSE-DEGOBERTIERE, DUROST, 2015 = DESBROSSE-DEGOBERTIERE S., DUROST R., « Le site des Crassées : une exploration du passé antique et médiéval de la rive gauche de Saint-Dizier », *Les Cahiers haut-marnais*, 278, 2015/3, p. 71-87.

DESBROSSE-DEGOBERTIERE, DUROST, 2016 = DESBROSSE-DEGOBERTIERE S., DUROST R., Saint-Dizier « *Les Crassées* » (Haute-Marne), *Campagne non funéraire du 8 juin au 10 juillet 2015, Bilan de fin du premier cycle triennal*, rapport de fouilles programmées, Châlons-en-Champagne, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

DESBROSSE-DEGOBERTIERE, DUROST, 2020 = DESBROSSE-DEGOBERTIERE S., DUROST R., « De la villa gallo-romaine au hameau carolingien : les enseignements de l'archéologie de Saint-Dizier « Les Crassées » (Haute-Marne) », in *Cherchez la petite bête : l'animal au haut Moyen Âge, Actes des XXXVII^e Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne, Saint-Dizier, 2016*, Saint-Germain-en-Laye, Mémoires de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne, 34, p. 403-414.

DUROST, 2004 = DUROST R., Saint-Dizier (Haute-Marne), *Route de Joinville, « Les Crassées », parcelle DL153*, rapport de diagnostic archéologique, Châlons-en-Champagne, Inrap, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

FERDIERE, GANDINI, NOUVEL, COLLART, 2010 = FERDIERE A., GANDINI C., NOUVEL P., COLLART J.-L., « Les grandes villae « à pavillons multiples alignés » dans les provinces des Gaules et des Germanies : répartition, origine et fonctions », *Revue Archéologique de l'Est*, 59-2, Dijon, p. 357-446.

FOUROT, 1892 = FOUROT A., « Les Origines de Saint-Dizier », *Mémoires de la Société des Lettres, des Sciences, des Arts, de l'Agriculture et de l'Industrie de Saint-Dizier*, 6, p. 1-62.

GOURGOUSSE, SINDONINO, 2001 = GOURGOUSSE Y., SINDONINO S., *Déviation de la RN4, Aire de service de la « ferme de la Tuilerie » à Saint-Dizier, Haute-Marne, Evaluation archéologique*, rapport de diagnostic, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

HENRION, 2015 = HENRION F., « Etude des sarcophages et méthodologie : l'indispensable croisement des données technologiques, morphologiques et pétrographiques », in CARTON I., HENRION F., SCUILLIER C., *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion, Actes des XXX^e Journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne, de Bordeaux, 2009*, Bordeaux, Aquitania, Supplément 34, p. 47-77.

LEROY, MERLUZZO, 2014 = LEROY M., MERLUZZO P., « Les ateliers sidérurgiques médiévaux de Saint-Dizier (Haute-Marne) », *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, 91, 2014/4, p. 1-126.

MORIZE, 2006 = MORIZE D., *Saint-Dizier, « La Tuilerie »*, rapport de diagnostic, Châlons-en-Champagne, Service Régional de l'Archéologie, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

POSTEL-VINAY, 2000 = POSTEL-VINAY B., d'après QUENTON P., « Saint-Dizier « Contournement Routier », *Bilan Scientifique de la région Champagne-Ardenne 1997*, Châlons-en-Champagne, p. 100.

QUENTON, BEAGUE-TAHON, 1997 = QUENTON P., BEAGUE-TAHON N., *Déviations sud de Saint-Dizier (Haute-Marne)*, rapport de diagnostic archéologique, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

ROLIN, 1996 = ROLIN D., *Contournement sud de Saint-Dizier, rapport de diagnostic approfondi et proposition de fouille, des occupations du Bronze final et site métallurgique médiéval*, rapport de diagnostic archéologique, Châlons-en-Champagne, Afan, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

THEVENARD, 2014 = THEVENARD J.-J., *Saint-Dizier (Haute-Marne), ZAC du Chêne Saint-Amand, rue de la Tuilerie*, rapport de diagnostic archéologique, Châlons-en-Champagne, Inrap, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

TRUC, 2009 = TRUC M.-C., *Saint-Dizier « La Tuilerie », RN4 — aire de service (Haute-Marne), Sépultures aristocratiques et habitat du haut Moyen Age*, rapport de fouilles archéologiques, 4 vol., Châlons-en-Champagne, D.R.A.C. de Champagne-Ardenne.

TRUC, 2019 = TRUC M.-C., *Saint-Dizier « La Tuilerie » (Haute-Marne), Trois sépultures d'élite du VI^e siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 297 p.

NOTES

1. Une certaine confusion règne dans la dénomination toponymique des sites car les appellations choisies par les archéologues sont celles des projets d'aménagement ou celles du cadastre antérieur aux aménagements. Voici une liste des concordances :

- Les sites diagnostiqués en 1992 (Béague-Tahon, Bourdin 1992) et fouillés en 1993 dans la future zone commerciale du Chêne Saint-Amand (Béague-Tahon, 1993a, Béague-Tahon 1993b) sont exclusivement dans des parcelles du lieu-dit cadastral « Le Seugnon », et non « Le Seugnon » et « Toupot-Millot ».
- Le site fouillé en 1993 à l'emplacement du futur Giratoire de La Marina se trouve dans des parcelles du lieu-dit cadastral « Mare Voisin » (Béague-Tahon, Bourdin, 1993 et Béague-Tahon, 1995).
- Le site diagnostiqué en 2001 (Gourgousse, Sindonino, 2001) et fouillé durant l'hiver 2001-2002 à l'emplacement de la future Aire de service de La Tuilerie (qui n'existe toujours pas en 2019) se trouve dans des parcelles du lieu-dit cadastral « Mare Voisin » (Truc, 2009, Truc, 2019).
- Les parcelles du lieu-dit cadastral « Le Chêne Saint-Amand » ne contiennent aucun des sites fouillés. Elles se situent à l'est des parcelles du lieu-dit « Le Seugnon ».
- Les parcelles du lieu-dit cadastral « La Tuilerie » ne contiennent aucun des sites fouillés. Elles correspondent à une ferme située au nord du lieu-dit « Mare Voisin ».
- Les parcelles du lieu-dit cadastral « Toupot-Millot » ne contiennent aucun des sites mentionnés ici. Elles se situent au sud des parcelles du lieu-dit « Le Seugnon ».

Pour plus de clarté, cet article n'utilise que les toponymes cadastraux.

2. Le lieu-dit « Les Crassées » disparaît des cadastres au cours du XX^e siècle mais la parcelle reste la même. Sa désignation se fait ensuite comme une parcelle urbaine ordinaire, par son adresse : route de Joinville.

3. Dans un article de 1998 consacré à la métallurgie du site, les auteurs en étendent l'occupation jusqu'au « XIII^e-XIV^e s. » (Leroy, Merluzzo, 1998, p. 7) en se référant au rapport de fouilles, où pourtant aucune datation ne dépasse le XII^e s.

4. Le mobilier funéraire présent dans de rares sépultures renvoie à la période antérieure, mérovingienne, dont il sera question plus bas.

5. La cause de l'abandon au cours du XII^e siècle ou au début du XIII^e siècle est attribuée à ce jour à la mise en place de l'agglomération seigneuriale sur l'autre rive, au XII^e siècle, acte de naissance de la ville actuelle de Saint-Dizier (Bur, 2005).

6. L'analyse ¹⁴C du morceau de bois situe la mort de ses cellules entre 673 et 944, avec une probabilité de 94,3 % (Chopelain, 1996, p. 68).

7. Notons que les trois inhumations mérovingiennes en arme connues sont elles aussi installées dans l'emprise du bâtiment gallo-romain.

8. Le rapport souligne les difficultés de calage stratigraphique rencontrées au sujet de ce mur. Il serait construit sur la couche 999 dans laquelle les structures de la période 2 sont creusées (Béague-Tahon, 1993a, p. 17 et 20), ce qui en ferait une construction médiévale. Il recouperait les fonds de cabane de la période 1 (*Idem*, p. 13) mais aucune structure de cette période ne croise le mur. Dans un texte postérieur, il est décrit comme « peut-être le mur d'enceinte de la villa gallo-romaine des Crassées » (Béague-Tahon, 1993b, p. 91). Un retour à la documentation de fouille semble donc nécessaire.

AUTEURS

STÉPHANIE DESBROSSE-DEGOBERTIÈRE

UMR 6273 CRAHAM (Centre Michel de Boüard) ; Inrap

RAPHAËL DUROST

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap

Les récents apports de l'archéologie préventive à la connaissance de la formation du village de Fleurey-sur-Ouche au cours du premier Moyen Âge

Gaëlle Pertuisot

1. Introduction

- ¹ La commune de Fleurey-sur-Ouche est située dans la vallée de l'Ouche, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Dijon, entre les derniers contreforts du Bassin Parisien et la plaine de la Saône. Le village est installé dans un élargissement de la vallée, de part et d'autre de la rivière (Fig. 1).

Fig. 1. Vue aérienne vers l'est, avec les fouilles au premier plan (© Com'air).

- 2 Fleurey-sur-Ouche et son secteur n'ont été, jusqu'en 2015, que très peu explorés par l'archéologie en général, préventive en particulier, malgré un riche potentiel. L'intérêt patrimonial et historique du bourg est important. Des opérations de médiation culturelle et de recherches historiques sont par ailleurs menées par une association locale dynamique : l'HIPAF (Histoire et Patrimoine de Fleurey-sur-Ouche), qui a publié un ouvrage sur l'histoire du village (HIPAF, 2007).
- 3 Outre la richesse du patrimoine bâti visible (l'église paroissiale, l'ancien prieuré, les hôtels particuliers, des éléments du rempart du XVI^e siècle, entre autres), le village recèle un réseau de cavités souterraines dont le tracé peut parfois être hérité d'un imaginaire collectif, mais dont l'existence s'avère bien réelle. C'est en 1988, à l'occasion de la réfection de réseaux de drainage dans la rue de l'Aule, que des habitants ont découvert des galeries creusées dans le calcaire ; ceux-ci ont pu s'y aventurer avant que l'accès ne soit condamné à la fin des travaux. Cinq kilos de céramique évoquant une production du XII^e siècle ont pu en être extraits (Mouillebouché, 1988). Des photographies ont été prises et un plan assez précis a également été établi par M. Serbource et Doussot (Fig. 2).

Fig. 2. Les cavités souterraines observées en 1988 (© J. Serbource).

- 4 L'inscription du village dans le zonage de présomption de prescription archéologique a permis d'instruire divers dossiers d'aménagements individuels ou collectifs (situés dans la rue de l'Aule, à proximité de l'ancien prieuré et des cavités souterraines) dès 2015, donnant lieu à quatre diagnostics suivis de trois fouilles. La préservation de larges zones non urbanisées à l'intérieur même du village ancien (plus de 3 ha investigués) a été une opportunité rare pour l'archéologie alors que, bien souvent, les opérations menées au sein même des villages ne concernent que de petites surfaces, logistiquement compliquées à monter, et dont les résultats sont difficiles à interpréter.

Qui plus est, la pérennité de l'équipe archéologique, intervenue sur toutes ces opérations, a permis une formidable collecte de données et la mise en place d'un système d'information géographique à l'échelle du village.

- 5 Ces nouvelles données sont venues compléter les informations recueillies à l'occasion de découvertes fortuites en 1912-1913 et au début des années 1950, et de sondages dans l'église Saint-Jean-Baptiste en 1954 puis 1993 et 1996 (Bioul-Pelletier, Bioul, 1993 ; Bryant, Staniaszek, 1997).

2. L'héritage antique

- 6 Quelques indices permettent de prêter une origine antique au village de Fleurey. Une probable villa gallo-romaine serait à l'origine de *Floriacus* ; son emplacement n'est pas défini à ce jour. Dans une tranchée au sud de l'église a été découverte, en 1954, une sculpture représentant une possible danseuse dionysiaque, laissant à penser que des vestiges antiques pourraient se situer sous l'église Saint-Jean-Baptiste. Cette présence est à nouveau supposée lors de l'ouverture de tranchées dans l'église, en 1996, et par l'observation de matériaux de remploi dans les niveaux mérovingiens.

3. Le village à l'époque mérovingienne

Fig. 3. Le village de Fleurey-sur-Ouche, sa morphologie ainsi que la localisation des découvertes anciennes et des opérations d'archéologie préventive récentes.

- 7 Le village est mentionné dans les textes dès le haut Moyen Âge : Grégoire de Tours évoque, au milieu du VI^e siècle, Fleurey dans l'*Histoire des Francs* sous le nom de

Floriacum (Latouche, 1963). Le bourg aurait été ainsi le lieu de la bataille dite « de Fleurey-sur-Ouche » opposant Clovis à Gondebaud, roi de Bourgogne, vers l'an 500.

- 8 Des découvertes fortuites, suivies de fouilles, confirment le passé mérovingien du village : une nécropole a été mise au jour au nord-ouest du village (lieu-dit « Au-dessus des Barges »), avec une première découverte en 1912-1913 de vingt tombes orientées est-ouest, sans doute datées vers 600. Au début des années 1950, trois autres inhumations ont été fouillées. Le mobilier associé (dont une plaque-boucle en alliage cuivreux ornée d'une croix encadrée par deux griffons), étudié par H. Gaillard de Sémainville, rattache ces sépultures à la même période, vers 600 (Gaillard de Sémainville, 2010).

4. L'église Saint-Jean-Baptiste

- 9 Les fouilles de l'église Saint-Jean-Baptiste, menées en 1996 par Simon Bryant (AFAN), ont permis de mettre au jour des sarcophages mérovingiens associés à des fondations de murs, appartenant très probablement à un édifice de culte antérieur à l'église actuelle :

« La première phase comprend l'implantation d'un édifice funéraire ou religieux vers le milieu du VII^e siècle avec une nécropole où cinq sarcophages de type bourguignon-champenois ont été observés. La présence d'une structure antérieure est attestée par une tranchée de construction orientée est-ouest mais sans aucun matériel datable. L'édifice mérovingien est représenté par son mur nord, composé d'un petit appareil à assises réglées, large de 0,90 m. Une rupture dans la maçonnerie des fondations suggère le départ d'une abside [...]. Un des sarcophages a été placé à l'intérieur de cette église primitive. La deuxième phase comprend la condamnation des sarcophages et la reconstruction de l'église, vraisemblablement vers le IX^e siècle » (Bryant, Staniaszek, 1997).

5. Le prieuré Saint-Marcel

- 10 Le prieuré Saint-Marcel, situé sur l'autre rive de l'Ouche, au sud, s'est établi sur des terres qui auraient été octroyées en 586 par Gontran, roi de Bourgogne, à l'abbaye de Saint-Marcel-lès-Chalon, établissement qui fut rattaché entre 979 et 988 à l'abbaye de Cluny.
- 11 Les archives conservées sont peu fiables concernant l'origine de la fondation du prieuré Saint-Marcel ; l'installation des moines aurait eu lieu vers la fin du X^e siècle. Aux XII^e et XIII^e siècles, le patrimoine du prieuré s'accroît grâce aux dons des ducs de Bourgogne, avant de décliner à partir du XIV^e siècle, période à laquelle ses biens sont amodiés à des laïcs. Au XVII^e siècle, les bâtiments sont en ruine.
- 12 Lors de la Révolution, tous les biens du prieuré sont vendus comme biens nationaux ; l'église du prieuré fut alors scindée en appartements.
- 13 C'est dans l'environnement de ce prieuré qu'ont eu lieu les récentes investigations, de part et d'autre de la rue de l'Aule.

6. Une occupation dès la fin du premier Moyen Âge

Fig. 4. Les vestiges du premier Moyen Âge (© J. Berthet, D. Lamotte, P. Noguès et G. Pertuisot).

- 14 Les trois fouilles, menées de 2017 à début 2019, ont permis de découvrir un site dense, stratifié, couvrant une large période comprise entre la fin du haut Moyen Âge et l'époque moderne. Cette longue fréquentation, quasi-ininterrompue, explique en partie les difficultés d'interprétation pour les périodes les plus anciennes, mises à mal par les occupations successives.
- 15 Les trois fouilles (ainsi que le diagnostic mené par D. Lamotte en 2015, non suivi d'une fouille) ont confirmé l'hypothèse selon laquelle le secteur de la rue de l'Aule, et donc du prieuré, aurait été investi dès la fin du haut Moyen Âge. De nombreuses empreintes de poteaux témoignent, en effet, de l'installation de bâtiments en matériaux périssables sur le site. Ceux découverts sur le secteur le plus proche du prieuré, au cours du diagnostic de D. Lamotte, sont datés de la fin Xe ou du début XIe siècle grâce aux tessons de céramique retrouvés dans leur comblement (Ravoire *in* Lamotte, 2015).
- 16 Parmi les structures les plus précoces se trouvent également des silos, dont un, partiellement remblayé, abrite deux sépultures d'enfants protégées chacune par une couverture de dalles calcaires. Une des deux sépultures a pu être datée par ^{14}C de 993-1155 (Fig. 5). Cette datation est corroborée par la découverte d'un denier carolingien de Charles le Chauve (900-1032) dans le comblement supérieur du silo. La structure, dont l'environnement sud et est n'est pas connu puisqu'elle se situe dans un angle de la zone prescrite, sert donc en deuxième intention de tombe. Cette pratique de réutilisation des fosses abandonnées apparaît comme récurrente dans le nord de la France entre la fin du VIIIe siècle et le milieu du XIIe siècle, de même que celle des sépultures dispersées (Peytremann, 2003). Les sépultures en silo au haut Moyen âge sont encore mal connues mais attestées, associées parfois à des restes carpologiques

(Peytremann, Poignant, 2017). Dans le cas de Fleurey-sur-Ouche, il s'agit de deux tombes installées dans le remblai du silo, alors vidé de ses graines ; elles illustrent une pratique d'inhumation alternative aux nécropoles en plein champ de la période mérovingienne, mais aussi à celle des cimetières paroissiaux des périodes ultérieures.

Fig. 5. Les deux sépultures d'enfant et le résultat de la datation par ^{14}C (© S. Baudin et C. Capdeville).

- 17 Le comblement d'un autre silo du site « Lotissement des Charmilles » permet de rattacher son abandon à cette période de la fin du IX^e à la fin du XI^e siècle. La découverte d'un tesson de céramique grise coquillée, décorée de croix estampées (Fig. 6), est à rapprocher de celle de Goa (Val-Suzon, Côte-d'Or), seul site fouillé récemment ayant livré un élément de comparaison (Landois *et al.*, 2019). Ce type de production, mal connu jusqu'à présent, semble se limiter à la région dijonnaise ; il fait actuellement l'objet de recherches dans le cadre du Projet Collectif de Recherche « *La céramique médiévale en Bourgogne (XII^e-XVII^e siècle) : production, consommation, diffusion* » (Lacroix, 2019).

Fig. 6. La céramique avec décor de croix estampées retrouvée dans le comblement d'un silo (© G. Pertuisot).

- 18 Le cas particulier des cavités souterraines n'est pas sans poser questions. En effet, les découvertes effectuées au cours des trois opérations de fouille n'ont pas révélé de salles communiquant entre elles comme celles observées en 1988 par les habitants du village. Toutefois, suite à la détection géophysique et à l'observation sur le terrain, de larges creusements, aujourd'hui remblayés, ont été mis au jour sur les chantiers « Derrière la Velle » et « Maison de Santé ». Le plus conséquent mesure 20 m de long sur 9 m de large et plus de 4 m de profondeur. Il s'agit de carrières d'extraction de calcaire à ciel ouvert avec des lobes creusés en sape sur leur pourtour ; leur fonctionnement s'est mis en place entre 1025 et 1165 (un fragment d'os brûlé sur un foyer retrouvé en fond de cavité a été daté par ^{14}C), et un abandon au XIII^e ou XIV^e siècle est probable d'après la céramique retrouvée dans le comblement final (Fig. 7).

Fig. 7. Apparition d'une carrière sous le site (© G. Pertuisot).

- 19 Cette activité d'extraction de calcaire coïncide avec l'installation primitive de l'habitat maçonné au XI^e siècle sur le site « Lotissement des Charmilles » comme en témoignent les datations ¹⁴C réalisées sur des charbons de bois pris dans le liant des murs (fourchettes de datation : 1020-1155 et 1117-1225).

7. Les prémices d'une organisation spatiale

- 20 La répartition des vestiges du premier Moyen Âge laisse entrevoir, malgré les dommages liés aux occupations successives, une organisation fonctionnelle (Fig. 8) : au nord, à proximité du prieuré, se profile l'habitat, sur poteaux plantés ou maçonnés, associé aux structures de stockage ; plus au sud, un quartier à vocation sans doute artisanale avec de grandes fosses de travail (Fig. 9) et les carrières d'extraction de calcaire. Seul un bâtiment sur huit poteaux est excentré, au sud de la fouille « Derrière la Velle », ce qui laisse supposer son caractère agricole.
- 21 La proximité géographique et la contemporanéité de l'occupation mise au jour avec l'église priorale ne permettent cependant pas de définir le lien qui les unit. Il est seulement possible d'affirmer qu'à la fin du haut Moyen Âge, une installation s'est développée à proximité du prieuré.

Fig. 8. Proposition de restitution d'organisation spatiale pour l'occupation du premier Moyen Âge.

Fig. 9. Fosse liée à l'activité artisanale présente au nord de la fouille « Derrière la Velle » (© J. Lecomu).

- 22 Les éléments les plus anciens, dans le secteur récemment investigué par l'archéologie préventive, datent tous du X^e siècle, alors que de l'autre côté de l'Ouche, aux alentours de l'église Saint-Jean-Baptiste, l'installation est plus précoce avec l'édification de

l'église au VII^e siècle et la présence de sarcophages mérovingiens. Le noyau primitif est donc situé dans cette partie du village, avec un développement plus tardif au sud, concomitant sans doute à l'installation des moines dans le prieuré.

- 23 Cette bipolarité ne trouve son origine qu'à la fin du haut Moyen Âge, mais perdure. Le village de Fleurey-sur-Ouche n'a cessé de se développer grâce à son positionnement géographique propice au passage et aux échanges. Des occupations successives et denses ont été appréhendées au cours des trois fouilles, différenciant très clairement le village de Fleurey des hameaux abandonnés observés à proximité dans les forêts de Saint-Seine et de Val-Suzon (Beck *et al.*, 2018 ; Landois *et al.*, 2019), et le plaçant dans une dynamique de constante évolution avec un attrait permanent jusqu'à nos jours.

BIBLIOGRAPHIE

BECK, FAUCHER, MAIGROT, 2018 = BECK P., FAUCHER F., MAIGROT J.-L., *Élevage et forêt sur la montagne dijonnaise à la fin du Moyen Âge. Deux établissements forestiers d'éleveurs en Terre de Saint-Seine (Saint-Martin-du-Mont, Côte d'Or)*, Editions Mergoïl, EM-11, 264 p.

BIOUL-PELLETIER, BIOUL, 1993 = BIOUL-PELLETIER C., BIOUL C., *Bourgogne Côte-d'Or, Fleurey-sur-Ouche l'église, site archéologique 21 273 016*, notice de surveillance, AFAN.

BRYANT, STANIASZEK, 1997 = BRYANT S., STANIASZEK L., *Fleurey-sur-Ouche « l'Eglise — Saint Jean », fouilles de sauvetage à l'intérieur de l'église*, DFS de sauvetage urgent, AFAN.

CANAT DE CHIZY, 1894 = CANAT DE CHIZY M., *Cartulaire du prieuré de Saint-Marcel-lès-Chalon publié d'après les manuscrits de Marcel Canat de Chizy*, Chalon-sur-Saône.

GAILLARD DE SEMAINVILLE, 2010 = GAILLARD DE SEMAINVILLE H., « Les plaques-boucles mérovingiennes ornées d'une croix encadrée par deux griffons : à propos d'une découverte faite à Fleurey-sur-Ouche (Côte-d'Or) ». *Revue archéologique de l'Est*, 59-2, 2010, [En ligne], mis en ligne le 10 octobre 2011. Consulté le 17 octobre 2016.

HIPAF, 2007 = HIPAF, *Fleurey-sur-Ouche, histoire et patrimoine*, Fleurey-sur-Ouche.

LACROIX *et al.*, 2019 = LACROIX M.-C. *et al.*, *La céramique médiévale et moderne (XIIe-XVIIe siècle) en Bourgogne : production, consommation, diffusion. Bilan 2018 - Programmation 2019*, rapport de recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Bourgogne SRA, UMR 6298 ARTEHIS, Université de Bourgogne, Inrap.

LAMOTTE, 2015 = LAMOTTE D., *Bourgogne, Côte d'Or (21), Fleurey-sur-Ouche, rue de l'Aule, un habitat des X^e-XI^e siècles à proximité du prieuré Saint-Marcel*, rapport de diagnostic archéologique, Dijon, Inrap Grand-Est Sud.

LANDOIS, GARCIA, QUIQUEREZ, 2019 = LANDOIS R., GARCIA J. P., QUIQUEREZ A., « Un habitat groupé antérieur au XII^e siècle préservé sous forêt : le site de Goa (Val-Suzon, Côte-d'Or) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 23.1 | mis en ligne le 1^{er} septembre 2019, consulté le 9 octobre 2019

LATOUCHE, 1963 = LATOUCHE R., Grégoire de Tours, *Histoire des Francs* (édition et traduction), Les Belles lettres, coll. « Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge », t. I, Livres I-V, Paris.

MAHE-HOURLIER, POIGNANT, 2013 = MAHE-HOURLIER N., POIGNANT S., *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles)*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29), 250 p.

MOUILLEBOUCHE, 1988 = MOUILLEBOUCHE H., « Fleurey-sur-Ouche, site de la rue de l'Aule », *Cahiers du Mesmontois*, n° 43, p. 13-14.

PERTUISOT, 2016a = PERTUISOT G., *Fleurey-sur-Ouche, 32 rue de l'Aule, Clos des Charmilles : découverte de traces d'occupation des XII^e-XIV^e siècles au Clos des Charmilles*, rapport de diagnostic archéologique, Dijon, Inrap Grand-Est Sud.

PERTUISOT, 2016b = PERTUISOT G., *Fleurey-sur-Ouche, rue de l'Aule, Derrière la Velle. Sept siècles d'occupation rue de l'Aule, redécouverte d'un quartier oublié*, rapport de diagnostic archéologique, Dijon, Inrap Grand-Est Sud.

PERTUISOT, 2016c = PERTUISOT G., *Fleurey-sur-Ouche, Lotissement des Charmilles, 32 rue de l'Aule, lot H. Une occupation du X^e au XVI^e siècle dans l'environnement du prieuré Saint-Marcel*, rapport de diagnostic archéologique, Dijon, Inrap Grand-Est Sud.

PERTUISOT, 2016d = PERTUISOT G., *Addendum. Exploration des cavités souterraines, test géoradar et synthèse générale : sept siècles d'occupation rue de l'Aule : redécouverte d'un quartier oublié*, rapport de diagnostic archéologique, Dijon, Inrap Grand-Est Sud.

PEYTREMANN, 2003 = PEYTREMANN E., *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne (Mémoires de l'AFAM », 23), 2 vol., 452 et 432 p.

PEYTREMANN et POIGNANT, 2017 = PEYTREMANN E. et POIGNANT S., « Des morts et des récoltes. Premières approches des inhumations en silo au premier Moyen Âge (VI^e-XII^e s.) » in LEROY I., VERSLYPE L., dir., *Communauté des vivants, compagnie des morts, Actes des XXXV^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM*, t. XXXIII, Saint-Germain-en-Laye, p. 61-72.

SERBOURCE, 1988 = SERBOURCE J., *Plan des cavités*, disponible au Service régional d'Archéologie de Bourgogne-Franche-Comté.

AUTEUR

GAËLLE PERTUISOT

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap

Les prémices d'un village médiéval préservés par la forêt : le site de Goa (Val-Suzon, Côte-d'Or)

Rémi Landois, Jean-Pierre Garcia et Amélie Quiquerez

- 1 Depuis 2015, la Réserve Naturelle Régionale du Val Suzon, située à quelques kilomètres au nord-ouest de Dijon, fait l'objet d'un travail de recherche visant à reconstituer son histoire¹, notamment à travers l'étude des sites archéologiques qui ont été préservés par le couvert forestier. Parmi les traces d'occupations passées qui ont pu être recensées grâce aux données LiDAR, acquises en 2013 pour l'Office National des Forêts, figurent celles du site de Goa, se trouvant à la limite des communes de Val-Suzon et de Curtil-Saint-Seine. Si la présence de vestiges dans les bois avait déjà été mentionnée auparavant, le site n'a été véritablement identifié qu'en juin 2014 par Yves Pautrat (SRA). L'étude de plusieurs documents d'archives est venue compléter la cartographie et l'interprétation des structures détectées par le LiDAR, apportant de précieuses informations sur la nature et la chronologie du site (Landois *et al.*, 2019). En parallèle, un examen des structures, et des prospections archéologiques ciblées ont été menés, tirant profit de la préservation de nombreux vestiges sur un large plateau boisé. En 2018, les résultats de prospections géophysiques organisées dans un champ en lisière de forêt ont ouvert de nouvelles perspectives quant à l'origine de l'occupation médiévale du plateau de Goa. L'ensemble de ces découvertes contribue à mieux appréhender l'évolution de l'occupation du Val Suzon et la manière dont s'est construit ce territoire devenu forestier.

1. Les chartes médiévales

- 2 L'identification du site de Goa s'est en grande partie appuyée sur l'étude d'archives textuelles, et plus précisément de chartes des XI^e et XII^e siècles retranscrites dans le Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue (Desjardins, 1879). Ces textes, qui concernent des donations faites à l'abbaye de Sainte-Foy, contiennent en effet plusieurs mentions des lieux-dits de « Chevigny » et de « Goix ». Ceux-ci ont pu être localisés

grâce à l'analyse des toponymes et des éléments du paysage médiéval présents dans les chartes (Landois *et al.*, 2019, p. 5). On dispose, par exemple, d'une description des limites du territoire de « Cavanico et Gois » vers 1100, à travers l'énumération de ses confins. Ils dessinent ensemble un parcours autour d'un plateau surplombant la vallée du Suzon, et cerné à l'ouest par la Combe Goa, au nord et à l'est par la Combe au Fou (fig. 1). En outre, le toponyme médiéval de « Goix », parfois orthographié « Goes » ou « Goyes », a perduré jusqu'à aujourd'hui et se retrouve dans le nom d'un champ en lisière de forêt, dit « Champ Goa » ou encore « Pré Goa ». Quant au nom de « Chevigny », il désignait vraisemblablement l'emplacement de l'actuel hameau de Sainte-Foy, qui a pris depuis le nom de la chapelle qui y fut fondée (Roserot, 1924, p. 342). On trouve également dans ces textes des informations relatives au statut du territoire de Goa (Landois *et al.*, 2019, p. 6). D'après les termes et les formules employés lors des différentes donations, il apparaît clairement que cet espace est exploité et occupé dès le XI^e siècle. Il est par exemple fait mention d'un manse qui appartenait à Odon de Vantoux et qui est situé à côté de l'*atrium* de Goa (Desjardins, 1879, p. 355). Cet *atrium* ou « aître » est d'ailleurs cité dans une autre charte qui signale également l'existence d'une vieille église à Goa vers 1110 : « *æcclesiam antiquam modo desertam de Goes cum toto atrio qui est in circuitu* » (Desjardins, 1879, p. 355). On sait ainsi qu'au XI^e siècle, le territoire de Goa bénéficiait du statut de paroisse et d'une église, relativement ancienne, abandonnée ou en cours d'abandon, entourée d'un espace où étaient enterrés les défunts (Lauwers, 1999, p. 1061). Ces données historiques ont finalement pu être confrontées aux découvertes archéologiques réalisées dans la forêt du Val Suzon.

Fig. 1. Localisation du site de Goa dans la moitié est de la commune de Val-Suzon (Côte-d'Or).

2. Les données LiDAR

2.1. Le secteur I

- 3 L'analyse des données LiDAR a permis de repérer de nombreuses structures d'origine anthropique réparties sur l'ensemble du plateau de Goa tel que décrit précédemment (fig. 2). Un premier ensemble de vestiges (secteur I), situé en lisière de forêt à l'est du « Pré Goa », a notamment fait l'objet d'une prospection méthodique. À proximité directe du champ, se trouvent deux enclos elliptiques (n° 1 et n° 2) présentant une orientation et des dimensions proches. Le premier, aux contours assez perturbés, mesure environ 18 m de long et 8 m de large. Le second possède une longueur de 20 m et une largeur de 12 m, ainsi qu'une forme en abside aisément identifiable sur l'image LiDAR. Ces structures se caractérisent également par une légère dépression centrale et matérialisaient vraisemblablement l'emplacement de bâtiments. Par ailleurs, les deux enclos sont installés sur des replats délimités par des amas de pierres, dessinant des enceintes polygonales dont la superficie ne dépasse pas les 1 000 m². L'intérieur de ces enceintes semble avoir été épierré et présente aujourd'hui un sol noir contenant de nombreux fragments de terre cuite millimétriques et émoussés.

Fig. 2. Extraits des données LiDAR du Val Suzon et relevé des structures d'origine anthropique.

- 4 Au nord-est, se trouvent les vestiges d'un autre bâtiment d'au moins 30 m de long et qui semble être subdivisé en deux parties. Cet édifice pourrait correspondre à l'église mentionnée dans les chartes médiévales, et ce d'après différents indices. Outre les dimensions et l'orientation de la structure, les amas de pierres sont particulièrement imposants et leur hauteur dépasse généralement les 50 cm, ce qui s'accorde avec l'hypothèse d'un grand édifice construit en pierre. De plus, parmi ces tas ont été retrouvés des blocs de calcaire façonnés et décorés de sillons parallèles. Il s'agit plus

précisément de blocs d'oolithe blanche, qui ne proviennent pas du substrat local (calcaires de la Pierre de Dijon-Corton, anciennement dénommés Dalle Nacrée), et qui ont donc été rapportés sur le site spécifiquement pour l'aménagement de ce bâtiment. Les prospections menées sur cette zone ont également permis de récolter de nombreux tessons de céramiques (fig. 3). Ceux-ci correspondent quasi-exclusivement à une céramique grise non tournée à inclusions coquillères². Ce type de production est notamment attesté dans le Dijonnais et est daté entre le XI^e et le XII^e siècle. Par ailleurs, parmi les nombreux tessons retrouvés sur place, l'un d'eux correspond à un bord de pot à lèvre évasé et présente trois marques estampées en forme de croix (fig. 4). On rencontre des exemples de motifs similaires dans le Dauphiné et l'Isère, et plus récemment en Côte-d'Or à Fleurey-sur-Ouche³. Il est à noter que des tessons de céramique grise étaient aussi présents près des enclos n° 1 et n° 2 mais en moindre quantité. D'autre part, à une dizaine de mètres au sud de ce grand bâtiment, un chablis a mis au jour plusieurs tessons de céramique grise ainsi que des ossements humains. Ceux-ci ne présentent aucun doublon illogique et pourraient donc avoir appartenu à un seul et même individu. Une datation radiocarbone réalisée sur l'un des os a donné un âge entre la fin du IX^e siècle et le début du XI^e siècle (1075 ± 30 BP ; Poz-97551 ; âge calibré à 2 sigmas : 894-1020 AD). On peut supposer que ces ossements proviennent d'une sépulture qui était située dans l'*atrium* évoqué dans les chartes du XII^e siècle mais dont l'origine est plus ancienne, à l'instar de l'église.

Fig. 3. Carte de localisation du mobilier archéologique retrouvé lors des prospections sur le secteur I du site de Goa.

Fig. 4. Photographie des motifs en forme de croix sur un tesson de céramique découvert sur le site de Goa.

2.2 Le secteur II

- 5 À environ 300 m à l'est de ce premier groupe de structures, se trouvent d'autres vestiges de ce qui semble être des bâtiments (Secteur II). On distingue sur une surface d'un peu plus d'un quart d'hectare plusieurs structures rectangulaires accolées (n° 4) et disposées en ligne le long d'une grande murée courbe. Les traces de ces bâtiments s'apparentent, sur le terrain, à une vaste zone couverte de pierres dont la lecture est moins évidente que sur les données LiDAR. Par ailleurs, de nombreuses structures parcellaires sont présentes en périphérie de ces vestiges : murées, talus empierrés, terrasses, rideaux de culture, etc. (Landois *et al.*, 2019, p. 2). Ce parcellaire s'étend sur l'intégralité du plateau de Goa, de manière quasi continue et fait la jonction entre les différents vestiges présentés ici. Il apparaît finalement que l'ensemble de ces structures est vraisemblablement contemporain et constitue un même schéma d'occupation, analogue au territoire de Goa tel que décrit dans les archives des XI^e et XII^e siècles.

3. Abandon du site

- 6 Bien que l'étude combinée des différentes sources concernant le site de Goa ait permis d'avancer plusieurs hypothèses à son sujet, on ne dispose que d'une vision de surface du site. En effet, les données LiDAR permettent uniquement de repérer des reliefs qui ont pu être préservés jusqu'à aujourd'hui, comme des talus ou des amoncellements de pierre qui n'ont pas été totalement arasés. Il n'est donc pas possible de localiser certaines structures archéologiques, comme les trous de poteaux ou les fonds de cabane, à travers l'analyse de ces données topographiques⁴. Aucun fossé n'a été

identifié parmi les structures parcellaires présentes sur le plateau, ce qui contraint nécessairement les interprétations possibles sur l'organisation de ce territoire. De la même manière, il existe quelques chemins creux qui sont représentés sur des plans du XVII^e siècle mais dont on ignore s'ils étaient déjà empruntés au Moyen Âge. Hormis le cas particulier du chablis, les prospections menées sur le secteur I sont également limitées au mobilier archéologique retrouvé à la surface du sol ou mélangé à l'humus. L'absence de labours propre au contexte forestier ne permet pas d'accéder aux strates plus profondes et, potentiellement, au matériel plus ancien.

- 7 De ce fait, les informations rassemblées jusqu'à maintenant à propos du site de Goa reflétaient surtout l'état final de l'occupation médiévale, en quelque sorte, tel qu'il a été figé sous la forêt après son abandon. On sait, en effet, que la dernière mention de Goa ou « Goes » dans les archives de l'abbaye de Conques date du XII^e siècle. Les documents postérieurs ne concernent plus que le lieu de Chevigny, qui deviendra par la suite le hameau de Sainte-Foy. Le nom de Goa ne réapparaît dans les textes qu'au XV^e siècle et désigne alors un canton de bois. Les différents plans anciens du Val Suzon qui se succèdent à partir du XVI^e siècle, témoignent ensuite du caractère forestier continu de ce plateau jusqu'à nos jours. Enfin, aucun mobilier postérieur au XIII^e siècle n'a été retrouvé sur le site. D'après l'ensemble de ces éléments, le plateau de Goa a probablement été déserté entre la fin du XII^e siècle et le XIV^e siècle, puis a entièrement été reconquis par la forêt. Il n'est cependant pas possible de déterminer si la désertion du plateau a eu lieu de manière soudaine ou bien progressive, sous la forme par exemple d'un rétrécissement de l'aire cultivée en lien avec la diminution du nombre d'occupants à Goa.
- 8 Même si l'on ne connaît pas précisément les raisons de l'abandon du site de Goa, il est possible de proposer plusieurs pistes d'explication (Landois *et al.*, 2019, p. 13). Suite aux donations du XI^e siècle, les nouveaux seigneurs ont peut-être délaissé le plateau au profit de la vallée du Suzon où était installé Chevigny. Ce hameau est en effet situé près d'une voie de circulation naturelle entre la plaine de Saône et Dijon au sud-est, et le bassin parisien et la Champagne au nord-ouest. Un prieuré dédié à Sainte-Foy y sera d'ailleurs fondé avant la seconde moitié du XIV^e siècle ; le hameau, désormais appelé « Chevigny-Sainte-Foy », deviendra alors chef-lieu de paroisse jusqu'au XVI^e siècle (Denizot, 1732, fol. 218). De même, la ruine de l'église de Goa, telle que relatée dans sa charte de donation au XII^e siècle, a probablement joué un rôle dans la réorganisation du territoire paroissial. On sait par ailleurs qu'une église existait déjà dans le village voisin de Curtil entre 1131 et 1135 (Roserot, 1924, p. 135). À l'instar de la création de la ville de Talant par le Duc de Bourgogne, par charte de franchise de 1216, qui a capté, grâce au droit d'attrait, de nombreux paysans des villages situés dans un large périmètre autour de la ville pour peupler celle-ci (Garnier, 1847-1852, p. 223), l'abandon de Goa a pu bénéficier à Chevigny et à Curtil, qui constituaient alors de nouveaux pôles d'attraction et de structuration de la trame de peuplement médiévale du Val Suzon (Landois *et al.*, 2019, p. 14).

4. Préservation du site

- 9 Outre l'apport notable des archives dans la découverte et la compréhension du site de Goa, il est important de rappeler le rôle essentiel de la forêt dans la préservation des vestiges matériels. Lorsque ces terres ont cessé d'être cultivées ou occupées,

vraisemblablement au cours du XIII^e siècle, la végétation s'est naturellement développée sur ces espaces libérés. La déprise agricole a conduit à une fermeture progressive du milieu : les champs et les prairies ont été remplacés par les broussailles et les friches, qui ont elles-mêmes évolué vers un état boisé⁵. Cette dynamique naturelle peut prendre plusieurs dizaines d'années, suivant différents facteurs, comme la nature des sols ou encore le maintien du pâturage. Ce changement d'occupation du sol a été définitif, le couvert forestier assurant dès lors des conditions favorables à la préservation des vestiges. Ceux-ci ont ainsi échappé à l'arasement ou à la destruction par les labours en milieu agricole. Du fait de sa désertion, le site n'a pas non plus été perturbé par des réoccupations postérieures, comme c'est le cas en contexte urbain. De manière générale, les activités humaines qui prennent place en forêt représentent un risque assez faible de destruction des vestiges archéologiques. Les travaux sylvicoles modernes (plantations de résineux, engins forestiers, chemins de débardages, etc.) sont évidemment susceptibles d'altérer ces structures mais le plateau de Goa a globalement été épargné par ces pratiques et le statut actuel de Réserve Naturelle Régionale du Val Suzon œuvre dans ce sens.

- 10 Le bon état de préservation du site de Goa transparaît à travers l'identification sur le LiDAR de structures parcellaires et de traces d'origine anthropique caractérisées par un très faible relief, de l'ordre de la dizaine de centimètres. Il se vérifie également par l'abondance de mobilier archéologique retrouvé à la surface du sol et à proximité des vestiges de bâtiments. C'est le cas à l'intérieur des enclos polygonaux du secteur I et dans un rayon de 20 m autour de l'église. D'autre part, à cause de l'environnement forestier et du contexte géomorphologique des plateaux calcaires, les sols sont a priori peu épais. La mise au jour par un chablis d'ossements provenant d'une sépulture va d'ailleurs dans ce sens. Les racines de l'arbre ne s'étant pas enfoncées profondément dans le sol, l'arbre a surtout retourné les horizons superficiels lors de sa chute. Néanmoins, si les limites du territoire de Goa s'appuient en grande partie sur des reliefs naturels (fonds de combe, vallée du Suzon, etc.), leur localisation à l'ouest est moins évidente. Les toponymes relevés dans les chartes des XI^e et XII^e siècles évoquent le sommet des plateaux calcaires mais la limite entre les finages de Goa et de Curtil n'est pas donnée précisément. Or le parcellaire préservé sous forêt semble se prolonger sur l'actuelle commune de Curtil-Saint-Seine mais disparaît dans les champs. Ce constat est d'autant plus visible au niveau du Pré Goa où les structures archéologiques jouxtent directement la lisière de la forêt. On observe d'ailleurs une très nette différence d'altitude entre le niveau du sol en forêt et celui du champ, notamment dans sa partie amont et près des enclos polygonaux du secteur I, où le dénivelé est d'en moyenne 75 cm. À l'inverse, au pied du champ, le niveau de la forêt se trouve 1 m plus bas, ce qui illustre parfaitement les processus d'érosion liés au travail du sol et à l'absence de couvert végétal permanent. Le mur en pierre sèche qui enserre l'ensemble du Pré Goa contribue également à cette modification de la topographie : il retient les sols forestiers en amont et fait office de barrage pour les sédiments emportés en aval du champ.
- 11 Par ailleurs, on sait que le Pré Goa existe depuis au moins 1673 puisqu'il figure sur un plan des bois de la seigneurie de Val-Suzon (ADCO G 1511). On reconnaît également sa forme caractéristique sur d'autres plans anciens tout au long du XVIII^e siècle, généralement accompagné de l'inscription « terre et pré ». Ses limites ont quelque peu changé au cours des siècles, puisqu'il était initialement relié aux terres de Curtil-Saint-Seine par un étroit corridor qui se prolongeait vers le nord-est. Des mesures

d'arpentage rapportées sur un document préparatoire de 1729 (ADCO G 1511) ont permis de reconstituer l'extension maximale de la zone déboisée au XVIII^e siècle (fig. 5). Celles-ci venaient longer les vestiges de l'église supposée au nord et à l'ouest, ce qui pourrait notamment expliquer l'absence de murées ou de tas de pierres bien conservés à cet endroit. Cette implantation du champ pourrait également traduire une volonté d'éviter les zones trop pierreuses.

Fig. 5. Carte de l'extension maximale de la zone déboisée du Pré Goa au XVIII^e siècle d'après un plan de 1730 (ADCO G 1511).

5. Prospections magnétiques

- 12 Ainsi, il est évident que l'intégralité des structures associées au site de Goa n'a pas été préservée, les labours ayant manifestement effacé une partie des vestiges. L'analyse des données LiDAR, s'appuyant sur la détection de reliefs, n'est d'aucune aide lorsque les structures sont totalement arasées. Une campagne de prospection géophysique a donc été menée sur le quart nord-est du Pré Goa, afin de vérifier l'étendue de l'occupation médiévale au voisinage de l'église (fig. 6). La prospection a été réalisée sur une surface de 7 150 m² à l'aide d'un magnétomètre à vapeur de Césium G858 en pseudo-gradient vertical.

Fig. 6. Carte de l'emprise des prospections géophysiques réalisées dans le Pré Goa.

- 13 La prospection magnétique a mis en évidence un premier ensemble de structures d'origine naturelle. C'est le cas des anomalies linéaires positives présentes dans la moitié sud (fig. 7 : n° 1), qui possèdent toutes la même orientation ($\sim 140^\circ$ Est) et qui correspondent à des diaclases. D'autres structures géologiques apparaissent sous la forme de longues anomalies bipolaires au tracé plus curviligne (n° 2) : il s'agit de bancs calcaires au sein de la formation de la Pierre de Dijon-Corton (Rémond *et al.*, 1992). Un deuxième ensemble d'anomalies magnétiques pourrait correspondre à des structures médiévales. On trouve par exemple plusieurs anomalies positives situées au nord des enclos polygonaux, dans le prolongement direct des terrasses et des talus empierrés préservés sous la forêt (n° 3). Même s'il convient de rester prudent quant à l'interprétation de ces structures, cette zone près de la lisière se caractérise tout de même par de fortes perturbations magnétiques. Plus au nord, se dessinent deux grandes structures correspondant à des anomalies bipolaires d'assez faible intensité et aux contours relativement diffus (n° 4). Elles sont espacées l'une de l'autre d'environ 7 m et sont perpendiculaires au sens de la pente. D'après leurs caractéristiques, il pourrait s'agir d'anciennes terrasses, semblables à celles observées par ailleurs sur le plateau de Goa, qui dateraient potentiellement de la période médiévale. Cette hypothèse s'appuie d'autre part sur la présence de vestiges plus anciens, visibles sur la carte des anomalies magnétiques (n° 5), mais qui paraissent avoir été en partie recoupés par ces terrasses. Ces vestiges sont vraisemblablement les fondations d'un bâtiment construit en pierre, et se présentent sous la forme de plusieurs anomalies négatives au tracé régulier et géométrique. Ces concentrations de pierre dans le sol, révélées par la géophysique, permettent de retracer le plan d'un bâtiment sur une surface de près de 500 m². On observe à l'ouest un premier bloc rectangulaire de 28 m de long pour environ 4,5 m de largeur en moyenne, comprenant de nombreuses subdivisions plus ou moins discernables. Plusieurs murs se prolongent ensuite vers

l'est : certains disparaissent au niveau des terrasses évoquées ci-dessus alors que d'autres rejoignent une pièce rectangulaire dans le coin sud-est. À l'inverse, au nord-est, on peut distinguer seulement deux anomalies linéaires qui forment un angle droit et qui sont peut-être les vestiges d'une autre pièce rectangulaire, partiellement effacés ou obstrués par les terrasses médiévales. En résumé, il s'agirait donc des fondations en pierre, voire maçonnées, d'un bâtiment au plan ordonné et possédant peut-être même des pièces symétriques. Outre les résultats des prospections géophysiques, de nombreux fragments de terres cuites architecturales ont été retrouvés dans le champ et plus particulièrement des fragments de *tegulae*⁶. D'après ces éléments, ces vestiges sont certainement ceux d'un établissement rural gallo-romain. Cette interprétation s'accorde par ailleurs avec l'hypothèse de datation relative concernant la mise en place plus récente de terrasses.

Fig. 7. Cartes des résultats des prospections géophysiques (pseudo-gradient vertical), des principales anomalies magnétiques et des propositions d'interprétation.

6. Discussion

6.1 Un village médiéval

- 14 Avant d'aborder la problématique de la genèse du village, il convient de vérifier au préalable si le site de Goa constitue un objet d'étude pertinent et susceptible d'apporter de nouveaux éléments au débat scientifique. Depuis quelques dizaines d'années maintenant, les historiens et les archéologues ont alimenté ce débat en proposant notamment plusieurs définitions du village (Peytremann, 2014). En 1995, Elisabeth Zadora-Rio aborde ces divergences dans un article très justement intitulé « Le village des historiens et le village des archéologues » (Zadora-Rio, 1995). Elle y explique que ces désaccords sur le concept même de village tiennent en partie à la disparité des sources

des deux disciplines. Elle propose par ailleurs une liste d'éléments caractéristiques de l'habitat rural pour le haut Moyen Âge, à partir notamment des découvertes archéologiques de l'époque (Van Ossel, 2006, p. 11). En 2014, Edith Peytremann établit à son tour une liste de critères permettant de définir le village à partir des différents arguments avancés par les historiens et les archéologues (Peytremann, 2014). Le premier critère, qui peut paraître le plus évident, est celui du regroupement des habitats, mais Edith Peytremann ne manque pas de relever sa subjectivité⁷. Ainsi, pour le site de Goa, on ne connaît pas le nombre exact de structures d'habitation⁸. Hormis les vestiges à l'intérieur des enclos polygonaux du secteur I, il est difficile d'observer une véritable concentration de bâtiments. Idem si l'on considère les structures du secteur II situées à une distance d'au moins 250 m de l'église. De manière générale, cette incertitude s'explique par les zones d'ombre laissées par le LiDAR (fonds de cabane, trou de poteaux, évoqués précédemment) et le Pré Goa. La fonction agricole du village constitue le deuxième critère le plus couramment avancé. En l'occurrence, le parcellaire de Goa correspond bien à la matérialisation d'activités agro-pastorales : enclos, terrasses, rideaux de culture, murées d'épierrement, etc. On trouve également évoqués des activités artisanales qui prennent place au sein du village dans des zones spécifiques. Les recherches menées sur le site de Goa n'ont pas permis de découvrir d'éléments allant dans ce sens, si ce n'est une grande quantité de scories retrouvées autour de l'église et dans le Pré Goa. Ces scories pourraient témoigner de l'exploitation de gisements de fer dans le Val Suzon, dont on sait par ailleurs que du minerai a été extrait depuis la fin du Moyen Âge.

- 15 Les deux critères suivants revêtent une dimension particulière puisqu'ils sont au cœur du concept d'*inecclesiamento* défendu par Michel Lauwers (Lauwers, 2005) : il s'agit des fonctions funéraire et religieuse du village. Celles-ci ne font aucun doute pour le site de Goa, l'église et son atrium ayant été localisés. Il conviendrait maintenant de vérifier le rôle que ces lieux ont pu jouer dans la formation du village de Goa, en précisant notamment leur datation grâce à des fouilles archéologiques. L'hypothèse d'un phénomène de polarisation autour de l'église, comme le propose Michel Lauwers, pourrait s'appliquer a priori au secteur I de Goa (Landois *et al.*, 2019, p. 12). Les bâtiments repérés dans le secteur II se trouvent quant à eux à l'écart de ce regroupement : est-ce le fait d'une dynamique d'implantation différente ? Ils sont notamment situés au centre du plateau de Goa et au milieu du parcellaire qui s'y dessine. Par ailleurs, le territoire de Goa bénéficie du statut de paroisse au XI^e siècle, ce qui constitue un argument supplémentaire pour affirmer qu'il s'agit bien là d'un village (Lauwers, 2010). D'autre part, le cimetière ou encore le parcellaire est considéré par Edith Peytremann comme des « traces matérielles d'une vie communautaire » (Peytremann, 2014). Or cet aspect communautaire figurait déjà parmi les caractéristiques du village tel que défini par Robert Fossier dans les années 1980 (Peytremann, 2014), et a été repris par la suite par d'autres historiens. De la même manière, si l'on s'attarde sur la question de la mise en place d'un parcellaire, la présence de structures d'épierrements ou de rideaux de culture — dont l'édification implique des processus sur des durées assez longues — laisse présumer d'une certaine stabilité de l'organisation et de l'exploitation du territoire. En réalité, déterminer si le site de Goa tel qu'il transparaît notamment dans les textes aux XI^e et XII^e siècles, correspond effectivement à un village selon les historiens ou les archéologues ne relève pas d'un enjeu très important. Il semble acquis que le débat autour de la « naissance du village » concerne surtout des sites du haut Moyen Âge, alors que les vestiges de Goa

seraient interprétés comme l'aboutissement de ces processus d'encellulement et de polarisation du territoire. Ainsi, d'après les travaux d'Édith Peytremann (Peytremann, 2003), repris par Magali Watteaux (Watteaux, 2003), la dernière phase d'évolution de l'habitat groupé correspond à la période s'étendant du IX^e au XII^e siècle et se caractérise par une forme de « continuités », ponctuées de « transformations mineures ». Vérifier cette condition est cependant la première étape nécessaire d'une étude régressive, et permet en l'occurrence d'identifier certaines pistes de réflexion ou de comparaison avec d'autres sites.

6.2. Des origines antiques ?

- 16 Pour la partie du site de Goa située sous la forêt, les informations disponibles — qu'elles proviennent des sources textuelles, du LiDAR ou des prospections archéologiques — ne permettent pas d'étudier la genèse du village, si ce n'est en émettant des hypothèses sur les événements et les dynamiques qui ont structuré l'occupation du plateau de Goa. On est ici limité à une vision « superficielle » du site, où toutes les structures se retrouvent au même niveau de lecture, sans véritable profondeur historique. Cependant, la découverte des fondations d'un bâtiment gallo-romain dans le Pré Goa, grâce aux prospections géophysiques, permet de proposer de nouveaux scénarios quant à l'origine du village de Goa.
- 17 Premièrement, la superposition de structures d'âges différents amène à s'interroger sur la nature de la relation topographique entre ces deux traces d'occupation du plateau de Goa. S'agit-il d'une simple coïncidence où l'installation du village médiéval serait entièrement déconnectée de l'existence d'une occupation antérieure ? Ou, à l'inverse, cet établissement gallo-romain serait-il un élément d'explication de l'émergence d'un habitat groupé qui aurait perduré jusqu'au XIII^e siècle ? Cette question du « legs de l'Antiquité » (Saint-Jean Vitus, 2012, p. 290) n'est évidemment pas nouvelle, différents archéologues s'étant déjà intéressés à l'évolution de l'habitat qui a pu s'opérer depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge, à l'image par exemple de Paul Van Ossel. En 2006, ce dernier concluait d'ailleurs que « l'évolution de l'habitat rural de l'Antiquité tardive a préparé la genèse de l'habitat du haut Moyen Âge » dans le diocèse des Gaules (Van Ossel, 2006, p. 18). Il décrivait ainsi plusieurs mutations ayant pris place entre les III^e et VII^e siècle, période marquée par des phénomènes de ruptures et de continuités selon Edith Peytremann (Watteaux, 2003). On peut également citer deux autres exemples présentés dans ce volume, pour les communes de Granges et de Saint-Dizier⁹, qui abordent la question du lien entre villa antique et village. Pour identifier la nature de ce lien, il est cependant nécessaire de procéder à une fouille archéologique de ces sites. C'est ce que préconise également Laurent Schneider face à la « grande diversité des situations rencontrées [...] à l'échelle d'un terroir communal » (Schneider, 1992, p. 10). On peut néanmoins évoquer certaines pistes de réflexion concernant le site de Goa. Tout d'abord, on connaît plusieurs exemples de continuité de l'occupation entre la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge où les habitations investissent directement des bâtiments préexistants ou s'y adossent (Schneider, 2010 p. 141 ; Van Ossel, 2006, p. 17). Dans d'autres cas, l'occupation se développe autour de la villa qui constitue alors un point d'ancrage matériel (Schneider, 2010, p. 135) ; Laurent Schneider parle même d'un « repère monumental dans le terroir » (Schneider, 1992, p. 11). Quelles que soient les modalités exactes de ce phénomène, il est possible d'imaginer un scénario similaire pour l'établissement gallo-romain de Goa. On peut noter par ailleurs que les vestiges de

de Goa. Tout d'abord, des fragments de *tegulae* ont été retrouvés à l'emplacement de deux grands enclos quadrangulaires qui s'intègrent dans la trame parcellaire, et qui ont été interprétés comme étant des « fermes » gallo-romaines. On trouve également le site du *fanum* de Val-Suzon, fouillé par Emmanuel Guyot entre les années 1950 et 1980 (Seguin, 2016). Si la fonction des structures mises au jour est aujourd'hui remise en question, le site a néanmoins livré du mobilier archéologique et notamment un lot de monnaies gauloises et romaines (Seguin, 2016). De la même manière, à l'extrémité sud du plateau de Jossam, se trouve le Châtelet de la Fontaine au Chat, un éperon barré occupé dès le Néolithique moyen et jusqu'au premier Âge du Fer (Nicolardot, 2003). Des fouilles réalisées en 1976 et 1977 par Jean-Pierre Nicolardot ont révélé une dernière phase d'occupation jusqu'au Bas-Empire. Cette interprétation s'appuie sur la découverte de tessons de céramique fine gallo-romaine du type Jaulges-Villiers-Vineux, produite entre la fin du I^{er} et du V^e siècles de notre ère (Nicolardot, 2003, p. 78). Même si l'on ignore encore pour l'instant, à quelle époque le parcellaire de Jossam a véritablement commencé à se mettre en place, celui-ci était fonctionnel durant la période gallo-romaine. Se pose alors la question de la relation chronologique entre l'établissement découvert sous le Pré Goa et l'occupation du plateau de Jossam, et plus spécifiquement celle de la continuité spatiale du parcellaire. Malheureusement, il n'est pas possible d'apporter une réponse catégorique à ces interrogations, faute de pouvoir établir un prolongement des structures parcellaires entre les plateaux de Jossam et de Goa. La zone boisée située à la jonction des deux plateaux a fait l'objet d'importants travaux forestiers au début des années 1980, impliquant notamment le griffage du sol à l'aide d'un bulldozer¹⁰. Cette pratique a largement arasé les vestiges archéologiques susceptibles d'avoir été préservés jusqu'alors par la forêt. Les données LiDAR permettent tout de même d'identifier des reliefs sur ces parcelles mais il est difficile de trancher entre formations géologiques ou structures d'origine anthropique (fig. 10).

Fig. 9. Extrait des données LiDAR au sud du plateau de Jossam : en rouge, les reliefs « positifs » (talus, murées, tertres, falaises, etc.) et en bleu, les reliefs « négatifs » (chemins, carrières, combes, etc.).

Fig. 10. Extrait des données LiDAR entre les plateaux de Jossam à l'Ouest et de Goa à l'Est.

- 19 Néanmoins, on peut supposer que l'établissement rural de Goa était lui-même environné de terres exploitées et éventuellement d'un parcellaire. Outre le lien

topographique entre l'habitat gallo-romain et le village médiéval, la problématique du « legs de l'Antiquité » peut s'étendre à l'environnement du site et à l'évolution du « terroir ». Si les modalités de l'installation de l'habitat sur les plateaux ont pu varier au cours des siècles, l'exploitation du territoire a pu connaître une évolution différente. Ainsi, Laurent Schneider note, concernant la villa de Coudeyssas dans le Biterrois, que « l'abandon de l'établissement n'impliquant pas obligatoirement la désertion du terroir » avançant l'hypothèse de « la permanence et la cohérence de ce terroir antique » (Schneider, 1992, p. 9). Dans un autre registre, on pensera également à la notion de « permanence des formes » des archéo-géographes et aux travaux de François Favory et Gérard Chouquer sur les parcellaires protohistoriques et antiques (Robert, 2003, p. 117). Autrement dit, quand bien même on écarterait définitivement toute relation entre l'habitat antique et le village médiéval, il conviendrait encore de s'attarder sur l'origine du parcellaire du plateau de Goa. D'autant plus que les arguments avancés quant à l'âge des parcellaires retrouvés dans le Val Suzon reposent toujours sur la connexion des structures avec des sites datés et l'hypothèse de la contemporanéité¹¹. En l'occurrence, sur le plateau de Goa, il n'existe pas de cas de recoupement ou de superposition évident entre deux générations de parcellaires, ni même de structures agraires spécifiques au Moyen Âge, à l'image des vestiges retrouvés en forêt de Haye par exemple (Georges-Leroy *et al.*, 2009). Ce constat permet d'envisager un scénario où les formes parcellaires gallo-romaines n'ont pas été totalement effacées mais se sont maintenues ou ont fait l'objet d'une réoccupation au cours de la période médiévale. Finalement, le parcellaire de Goa, dont on observe aujourd'hui l'état final post-abandon, résulterait d'une mutation sur le temps long. Certaines observations faites sur la superficie de plusieurs parcelles à Goa vont d'ailleurs dans le sens d'une évolution ou d'une réorganisation du parcellaire (Landois *et al.*, 2019, p. 12). Cependant, seule une datation des structures parcellaires permettrait d'attester ou non l'occupation du plateau de Goa à l'époque gallo-romaine.

7. Conclusion

- 20 En définitive, l'étude du site de Goa développée ici s'attelle à aborder différents aspects de la problématique du village médiéval, que ce soit à propos de son organisation, de ses origines ou encore de son abandon au XIII^e siècle. Ces thèmes peuvent évidemment être abordés à l'échelle du site, qui mériterait certainement des investigations plus en profondeur que les premières approches superficielles menées jusqu'ici. Mais il apparaît également pertinent d'étendre les réflexions sur le village de Goa à des échelles temporelles et spatiales plus grandes. C'est le cas par exemple si l'on s'interroge sur le rôle de l'occupation gallo-romaine dans la genèse et le regroupement de l'habitat au Moyen Âge. C'est également le cas lorsqu'on étudie plus généralement les dynamiques d'occupation du Val Suzon, dans lesquelles s'inscrit le site de Goa, et la manière dont elles conduisent à un changement d'occupation du sol et à l'installation d'une forêt. En 2012, Benjamin Saint-Jean Vitus constatait à propos des travaux archéologiques menés en Bourgogne, entre les années 1995 et 2005, sur l'habitat médiéval, que peu d'entre eux dépassaient du cadre du site fouillé pour s'inscrire dans un territoire plus large (Saint-Jean Vitus, 2012, p. 276). L'auteur en arrivait à la conclusion que « la relation d'un habitat avec le territoire environnant reste largement à étudier », évoquant d'ailleurs l'intérêt des études transversales et de l'emboîtement

des échelles territoriales (Saint-Jean Vitus, 2012, p. 290). Dans cette optique, le contexte forestier actuel du site de Goa présente plusieurs avantages d'un point de vue archéologique. On peut rappeler en premier lieu la préservation remarquable du site après son abandon par l'installation d'une forêt et l'absence d'occupation postérieure. Ce potentiel archéologique forestier, aujourd'hui révélé par le LiDAR, peut être comparé à celui des sites étudiés en contexte urbain ou agricole. De plus, cette spécificité taphonomique concerne généralement de vastes superficies, propres aux massifs forestiers. Les centaines d'hectares de forêt du Val Suzon ont ainsi protégé les vestiges du village de Goa avec son parcellaire, qui s'étend sur la totalité du plateau éponyme. Contrairement à l'archéologie en contexte villageois, les forêts permettent bien souvent d'échapper à certaines contraintes administratives ou techniques (carré *et al.*, 2009). On n'omettra d'ailleurs pas de préciser à ce sujet que la RNR-FE du Val Suzon constitue un cadre favorable aux recherches scientifiques, comme en témoignent les nombreuses collaborations établies avec les chercheurs de différentes disciplines (ONF, 2016, p. 33). La genèse du village est l'une des facettes de la construction du paysage et intéresse par conséquent l'histoire des forêts du Val Suzon.

BIBLIOGRAPHIE

CARRE, HINCKER, MAHE, PEYTREMANN, POIGNANT, ZADORA-RIO, 2009 = CARRE F., HINCKER V., MAHE N., PEYTREMANN E., POIGNANT S., ZADORA-RIO E., « Histoire(s) de(s) village(s) », *Les nouvelles de l'archéologie*, 116, p. 51-59.

COURTEPEE, 1777 = COURTEPEE C., *Description générale et particulière du duché de Bourgogne, précédé de l'abrégé historique de cette province*, Dijon, Chez Causse, Imprimeur du Parlement, 2, 634 p.

DESJARDINS, 1879 = DESJARDINS G., *Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue*, Paris, Alphonse Picard, Librairie de la Société de l'École des Chartes, 651 p.

GARNIER, 1847-1852 = GARNIER J., « Le château de Talant, monographie », *Mémoires de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*, 3, p. 213-311.

GEORGES-LEROY, BOCK, DAMBRINE, DUPOUEY, 2009 = GEORGES-LEROY M., BOCK J., DAMBRINE E., DUPOUEY J.-L., 2009, « Le massif forestier, objet pertinent pour la recherche archéologique. L'exemple du massif forestier de Haye (Meurthe-et-Moselle) », *Revue Géographique de l'Est* [en ligne], 49 (2-3), <http://journals.openedition.org/rge/1931> (consulté le 27 novembre 2019).

LANDOIS, GARCIA, QUIQUEREZ, 2019 = LANDOIS R., GARCIA J.-P., QUIQUEREZ A., 2019, « Un habitat groupé antérieur au XII^e siècle préservé sous forêt : le site de Goa (Val-Suzon, Côte-d'Or) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [en ligne], t. 23 (1), <https://journals.openedition.org/cem/16385> (consulté le 27 novembre 2019)

LAUWERS, 1999 = LAUWERS M., « Le cimetière dans le Moyen Âge latin. Lieu sacré, saint et religieux », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5, 1061 p.

LAUWERS, 2005 = LAUWERS M., *Naissance du cimetière : lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier (Collection historique), 394 p.

LAUWERS, 2010 = LAUWERS M., « Circuit, cimetière, paroisse. Réflexions sur l'ancrage ecclésial des sites d'habitat (VII^e-XIII^e s.) », in YANTE J.-M., BULTOT-VERLEYSEN A.-M., éd., *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e s.)*. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 16 au 17 mai 2003, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, p. 301-324.

NICOLARDOT, 2003 = NICOLARDOT J.-P., 2003, *L'habitat fortifié pré- et protohistorique en Côte-d'Or : les camps de Myard à Vitteaux et du Châtelet d'Etaules dans le contexte archéologique régional (du V^e millénaire au IV^e siècle avant J.-C.)*, Dijon, RAE, 374 p.

OFFICE NATIONAL DES FORÊTS, 2016 = OFFICE NATIONAL DES FORÊTS, *Le Val Suzon : dossier de candidature au label Forêt d'Exception*, [en ligne] <http://www1.onf.fr/foret-exception/sommaire/foretreseau/le-val-suzon/dates/@@index.html> (consulté le 27 novembre 2019).

PEYTREMANN, 2003 = PEYTREMANN E., *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'Archéologie mérovingienne, 2 vol. 452 p. et 432 p.

PEYTREMANN, 2014 = PEYTREMANN E., « La notion de village en France au premier Moyen Âge. Retour sur un débat », *Archéopages*, 40, p. 84-91.

REMOND, BONIJOLY, BUGNON, CHRETIEN, GELARD, KIEFFER, SALOMON, THEVENOT, THIERRY, 1992 = REMOND C., BONIJOLY D., BUGNON F., CHRETIEN J., GELARD J.-P., KIEFFER J.-P., SALOMON J., THEVENOT J.-P., THIERRY J., *Notice explicative de la feuille Saint-Seine-l'Abbaye à 1/50 000*, Orléans, BRGM, 97 p.

ROBERT, 2003 = ROBERT S., « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales*, 167-168, p. 115-131.

ROSEROT, 1924 = ROSEROT A., *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or : comprenant les noms de lieux anciens et modernes*, Paris, Imprimerie Nationale, 342 p.

SAINT-JEAN VITUS, 2012 = SAINT-JEAN VITUS B., « Habitat et processus d'agglomération en Bourgogne au cours du Moyen Âge (V^e-XVI^e s.) : l'apport des travaux archéologiques des années 1995-2005, contribution au Bilan scientifique régional », *Revue archéologique de l'Est*, 61, p. 259-301.

SCHNEIDER, 1992, = SCHNEIDER L., « Habitat et genèse villageoise du haut Moyen Âge. Exemple d'un terroir du biterrois nord-oriental », *Archéologie du Midi Médiéval*, 10, p. 3-37.

SCHNEIDER, 2010 = SCHNEIDER L., « De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux. L'étude des systèmes d'habitat du haut Moyen Âge en France méridionale (V^e-X^e s.) : nouveaux matériaux, nouvelles interrogations », in CHAPELOT J., dir., *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir, IX^e congrès de la Société d'archéologie médiévale, Vincennes, 16 au 18 juin 2006*, Caen, CRAHM, p. 133-161.

SEGUIN, 2016 = SEGUIN J., *Le fanum de la forêt domaniale de Val Suzon (Côte-d'Or) : présentation du site et catalogues des monnaies, des objets métalliques et du mobilier faunique*, Mémoire de Maîtrise HAMA (dir. Popovitch L.), Dijon, Université de Bourgogne, 178 p.

VAN OSSEL, 2010 = VAN OSSEL P., « De la « villa » au village : les prémices d'une mutation », in YANTE J.-M., BULTOT-VERLEYSEN A.-M., éd., *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e s.)*. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 16 au 17 mai 2003, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, p. 219-236.

WATTEAUX, 2003 = WATTEAUX M., « À propos de la « naissance du village au Moyen Âge » : la fin d'un paradigme ? », *Études rurales*, 167-168, p. 306-318.

NOTES

1. Dans le cadre d'une thèse intitulée « Eco-dynamiques d'un espace forestier et des activités humaines : la forêt du Val Suzon sur le temps long. », réalisée par Rémi Landois, sous la direction de Jean-Pierre Garcia (Université de Bourgogne Franche-Comté), de Corinne Beck (Université de Valenciennes) et d'Amélie Quiquerez (Université de Bourgogne Franche-Comté).
2. Corpus étudié par Anne-Lise Bugnon (Inrap Bourgogne-Franche-Comté), que nous remercions.
3. « Réflexions sur la formation du village de Fleurey-sur-Ouche (Côte-d'Or). », Gaëlle Pertuisot, dans ce volume.
4. Si l'on prend comme exemple les données recensées par Benjamin Saint-Jean Vitus pour la Bourgogne, il apparaît qu'une grande partie des sites d'habitats ruraux antérieurs au XII^e siècle se caractérise « par des ensembles de négatifs trahissant des constructions sur poteaux de fond et par des structures fossoyées, silos ou fonds de cabane essentiellement » (Saint-Jean Vitus, 2012, p. 268).
5. Il convient néanmoins de rester prudent quant aux mentions de bois au XIV^e siècle et aux paysages auxquels renvoient ce terme. Les descriptions des forêts du Val Suzon à la période moderne évoquent par exemple de nombreux arbustes et pelouses sur les plateaux. L'appréciation des auteurs médiévaux diffère peut-être des considérations actuelles sur l'occupation du sol : les bois pourraient alors désigner un espace dédié à certaines pratiques ou soumis à des règles particulières, avant de caractériser un type de végétation présent à cet endroit.
6. Identifiés par Florent Delencre (UMR 6298 ARTEHIS), que nous remercions.
7. Par exemple, comment différencier le village du hameau ? Existe-t-il une valeur seuil du nombre d'habitats nécessaire pour former un village ? Etc. (Peytremann, 2014)
8. On peut tout de même proposer une estimation du nombre d'unités d'habitation : au moins deux plausibles dans les enclos près de l'église et peut-être deux ou trois supplémentaires dans le secteur II.
9. « Archéologie du village dans le Chalonnais : du triptyque cimetière/église/habitat au centre potier », Antoine Guicheteau ; « « Les Crassées », « Le Seugnon », « Mare Voisin » : étude d'un pôle d'occupation rural, depuis l'Antiquité jusqu'à la fondation de la ville médiévale de Saint-Dizier (Haute-Marne », Raphaël Durost et Stéphanie Desbrosse-Degobertière, dans ce volume.
10. Informations transmises par François Renard, ancien maire de Curtil-Saint-Seine, que nous remercions.
11. Cf. les travaux du projet « RurLand » sur la datation des réseaux parcellaires laténiens et gallo-romains : <https://rurland.hypotheses.org/368> (consulté le 27 novembre 2019).

AUTEURS

RÉMI LANDOIS

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS

JEAN-PIERRE GARCIA

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS

AMÉLIE QUIQUEREZ

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS

Formes et évolutions de l'habitat rural médiéval dans les massifs de moyenne montagne du Jura et du Morvan

Valentin Chevassu

1. Introduction

- 1 L'accumulation récente de données de prospections archéologiques et d'analyses paléoenvironnementales dans les massifs du Jura et du Morvan permet de restituer l'évolution des peuplements anciens pour ces deux secteurs de moyenne montagne¹. Ce corpus de données permet en particulier d'interroger l'origine des spécificités qui caractérisent actuellement l'habitat et les paysages de ces régions dont l'anthropisation a été longtemps vue comme tardive et structurée par les entités politiques médiévales. Le croisement des données de prospections, des sources écrites et des analyses paléoenvironnementales permet d'appréhender sur une plus longue durée l'évolution des structures de peuplement. L'approche spatiale de ces structures fait apparaître la forte variabilité des processus d'évolution et de regroupement de l'habitat au sein de territoires montagneux marqués par des contextes environnementaux et socio-historiques très divers. Nous présenterons ainsi un état de la documentation ainsi que quelques premières conclusions et pistes de réflexion concernant l'évolution de l'habitat rural en sud Morvan et dans le Jura central entre le V^e et le XII^e siècle.

2. Historiographie, contexte scientifique et données disponibles

2.1 Cadre géographique

- 2 Le massif jurassien forme un arc séparant les plaines de Saône du bassin suisse, caractérisé par une succession de plateaux appuyés sur une haute-chaîne plissée. Nous nous concentrerons ici sur une portion du Jura central français qui forme la partie montagneuse du département du Doubs, autour de la ville de Pontarlier (fig. 1). Ce secteur comporte des plateaux caractérisés par une topographie assez plane et des altitudes comprises entre 400 et 900 m, ainsi qu'une partie de la haute-chaîne où le relief plissé, particulièrement marqué dans la haute vallée du Doubs, varie entre 800 et 1 400 m d'altitude. Un accident de relief transversal, le décrochement de Pontarlier, constitue enfin à toutes époques un point de passage privilégié. De l'autre côté du val de Saône, le Morvan forme un prolongement du Massif central au centre de la Bourgogne. Nous étudierons ici la pointe sud du Morvan, qui présente un réel caractère montagneux par son climat et sa topographie malgré une faible élévation. Trois micro-régions peuvent être distinguées : le haut Morvan, au relief encaissé culminant à 900 m d'altitude, le Morvan collinéen caractérisé par des vallées plus larges, entre 800 et 300 m d'altitude, les plaines et piémonts du bassin autunois et du val d'Arroux.

Fig. 1. Localisation des secteurs étudiés dans les massifs du Jura et du Morvan.

- 3 Nonobstant leurs altitudes modestes, ces deux massifs forment des espaces nettement individualisés par rapport aux plaines environnantes. Ils sont soumis à des climats froids et très humides, qui ont pu s'avérer assez contraignants au gré des variations climatiques anciennes. L'historiographie évoque donc des milieux montagneux hostiles à l'homme, qui ne seraient défrichés et habités que durant les périodes médiévales et

modernes. Toutefois, les deux régions ont également en commun d'avoir été documentées par de récentes recherches archéologiques et paléoenvironnementales qui mettent en évidence l'ancienneté de l'occupation humaine. Une nouvelle étude de l'anthropisation est donc envisageable grâce à un travail de synthèse croisant ces différentes sources d'informations complémentaires, au sein de deux massifs documentés par des jeux de données similaires. Nous tenterons ainsi d'évaluer dans quelle mesure l'évolution de l'habitat rural peut présenter des caractères spécifiques au sein de ces deux territoires de moyenne altitude liés à des contraintes naturelles et des cadres sociohistoriques variés.

2.2 Les données disponibles pour l'étude du peuplement rural

- 4 Les données archéologiques utilisées proviennent tout d'abord de l'accumulation des découvertes fortuites et des recherches érudites dont les résultats ont été compilés depuis le XIX^e siècle. De nombreuses prospections bénévoles ont ensuite été menées dans les années 1990-2000 dans les deux régions, avant d'être relayées plus récemment par des programmes de prospections systématiques. 18 communes du sud Morvan ont ainsi été documentées par des travaux de prospection-inventaire systématique (coord. P. Nouvel, 2008-2018 ; Nouvel *et al.*, 2017). Des prospections-inventaires basées sur l'exploitation des relevés LiDAR ont ensuite débuté dans le Jura central (coord. M. Thivet, puis V. Bichet, H. Richard, V. Chevassu, 2015-... ; Bichet *et al.*, 2018). L'archéologie préventive reste en revanche peu présente dans les secteurs étudiés, et les fouilles concernant des habitats ruraux restent rares². Le sud Morvan est ensuite documenté par cinq analyses palynologiques, tandis que le Jura central a fait l'objet d'une quinzaine d'études paléoenvironnementales dont les plus récentes présentent une haute résolution chronologique très adaptée à l'étude des mutations historiques (voir notamment Gauthier, 2004 ; Gauthier, Richard, 2006 ; Jouffroy-Bapicot, 2010 ; Leroux, 2010 ; Murgia, 2016). Les deux massifs sont enfin concernés par un important lot d'archives médiévales et modernes, en grande partie transcrites et analysées par les historiens des XIX^e et XX^e siècles. Pour les VIII^e et IX^e siècles, ces archives fournissent des informations ponctuelles qui se limitent souvent aux principales possessions seigneuriales. Une appréhension plus exhaustive des structures de peuplement à travers les écrits n'est en revanche possible qu'après les XIII^e-XIV^e siècles. Toutes ces données ont été regroupées au sein d'une base de données associée à un Système d'Informations Géographiques, ce qui permet de croiser ces différentes sources au sein de chronologies et d'espaces géographiques communs.

2.3 Un habitat alto-médiéval difficile à décrire

- 5 Les démarches traditionnellement utilisées pour restituer la structuration du peuplement à large échelle achoppent sur de nombreux biais pour la période médiévale, en particulier en zone de moyenne montagne. L'absence de mobilier datant les occupations de cette période sur les sites prospectés constitue un premier problème pour l'exploitation des données issues de prospections systématiques. Les productions locales restent mal connues, tandis que la rareté du mobilier d'importation ne permet pas de s'appuyer sur les typochronologies élaborées pour les centres producteurs extra-régionaux. Enfin, la céramique reste de manière générale peu abondante et très érodée sur les sites médiévaux prospectés. Les édifices de terre et bois, ne laissant pas ou peu

de matériaux de construction repérables en prospection de surface, semblent dominer le bâti rural de l'Antiquité tardive à la période moderne, à plus forte raison dans les secteurs d'altitude. Pour le moment, le début de la période alto-médiévale est donc surtout observé en négatif dans les assemblages de mobilier des deux secteurs prospectés. À partir du XI^e siècle, les données archéologiques et textuelles se font plus abondantes mais concernent essentiellement l'habitat seigneurial fortifié et les lieux de culte. Les formes de l'habitat rural restent plus difficiles à décrire : les vestiges médiévaux sont fréquemment masqués par les villages actuels, dans lesquels les prospections sont peu efficaces. Les sources écrites mentionnent quant à elles des lieux habités de manière assez ponctuelle entre le VIII^e et le XI^e siècle, puis beaucoup plus régulièrement pour les XII^e et XIII^e siècles. Ces mentions ont déjà fait l'objet de nombreuses analyses (pour le Morvan : Chaume, 1937 ; Charmasse, 1900 ; Bruand, 2009 ; pour le Jura central : e. a. Droz, 1940 ; Locatelli, 1999 ; Carry Renaud, 2011). On pourra cependant déplorer l'absence d'informations sur l'habitat mentionné, cité de manière isolée ou décrit par des termes très polysémiques. Ces mentions sont de plus réparties de manière inégale. Ainsi, tant dans le Jura qu'en Morvan, les zones basses sont mieux et plus précocement documentées que les secteurs d'altitude, ce qui a pu suggérer la désertion de ces espaces avant le Moyen Âge. Cependant, la répartition spatiale des habitats cités dans les textes paraît refléter les zones d'intérêt des producteurs d'écrits plus que la réalité du peuplement. Elle ne peut donc être utilisée qu'avec précaution pour restituer l'évolution de l'anthropisation, d'autant plus que le croisement des différentes données suggère des formes d'exploitation et d'occupation des milieux d'altitude qui laissent peu de traces. La présence humaine tardo-antique et alto-médiévale apparaît ainsi nettement sur les reliefs des deux massifs grâce aux enregistrements paléoenvironnementaux, alors que les textes restent absents et que les vestiges archéologiques associés restent encore à découvrir. Les sources tardo-médiévales et modernes évoquent enfin de nombreuses activités d'exploitation plus ou moins temporaires des herbages et des forêts, qui laissent peu de vestiges archéologiques et d'indices paléoenvironnementaux.

3. Le sud Morvan

3.1 Antiquité tardive

- 6 La fin de l'Antiquité est marquée par une vertigineuse décline des indices d'occupations sur les sites d'habitats décrits par le programme de prospection. Sur 281 sites répertoriés, seuls quatre présentent des éléments mobiliers attribuables aux IV^e-V^e siècles. Cette très brutale décline fait surtout envisager d'importants problèmes d'identification du mobilier qui restreignent fortement notre perception de l'habitat tardo-antique. Si l'on prend en compte la superposition d'habitats antiques et alto-médiévaux, il apparaît que plus de la moitié des établissements antiques disparaissent avant ou au cours du haut Moyen Âge. Cela conduit à envisager dans la région une rétraction de grande ampleur des réseaux d'habitats ruraux, similaire à celle mise en évidence dans de nombreuses régions de Gaule du nord (par ex. Ouzoulias *et al.*, 2001 ; Kasprzyk, 2018). Ces disparitions semblent imputables à un regroupement de l'habitat davantage qu'à l'abandon de certains territoires. Aucune déprise agropastorale n'est en effet perceptible dans les séquences polliniques du sud Morvan, l'impact anthropique

restant au contraire d'intensité égale voire croissante durant l'Antiquité tardive (Jouffroy-Bapicot, 2010).

3.2 Haut Moyen Âge

- 7 Des occupations sont répertoriées de manière sporadique un peu partout sur l'ensemble du secteur étudié, mais en nombre assez faible (fig. 2). Les plaines du piémont et les fonds de vallée du Morvan collinéen concentrent la majorité des sites reconnus. On remarque en revanche l'absence totale d'habitats répertoriés au-dessus de 600 m d'altitude. Dans le haut Morvan, les occupations humaines sont absentes ou ne sont perceptibles ni par les textes ni par les prospections; les analyses paléoenvironnementales identifient cependant une intensification de l'ouverture du milieu dans ce secteur à partir des VII^e et VIII^e siècles (Jouffroy-Bapicot, 2010). Cette répartition paraît d'abord traduire la pertinence variable des prospections archéologiques et des sources écrites alto-médiévales pour décrire le peuplement. Elle peut refléter également une plus forte densité de l'habitat sur le piémont, secteur très peuplé durant la période antique. De même, les implantations dotées de fonctions centrales paraissent concentrées dans les zones basses, alors qu'on ne trouve au sein du massif que des sites de statut apparemment modeste, seulement identifiés en prospections. Cette opposition transparaît également pour le Haut-Empire (Nouvel, 2018, p. 716-722).

Fig. 2. Structures d'habitat répertoriées dans le sud Morvan pour le haut Moyen Âge (V^e-X^e siècles).

- 8 L'évolution de ces habitats reste difficile à décrire en l'absence d'une chronologie fine pour les éléments céramiques recueillis. La localisation de quelques nécropoles des VII^e-VIII^e siècles sous les villages actuels semble signaler une certaine stabilité des points de peuplement à partir de la période mérovingienne. Des déplacements et des

réorganisations de l'habitat sont ponctuellement perceptibles, par exemple autour des villages de Monthelon et Poil. À l'inverse, les prospections mettent en évidence un corpus d'habitats abandonnés, dont les dates d'apparition et de disparition restent complexes à déterminer en l'absence d'une bonne caractérisation chronologique des éléments céramiques recueillis. L'occupation de ces habitats alto-médiévaux pourrait se poursuivre au maximum jusqu'aux XIII^e-XIV^e siècles ; une survivance plus tardive semble exclue en raison de l'absence de témoignages écrits et de productions céramiques tardo-médiévales.

3.3 Moyen Âge central

- 9 De puissants lignages seigneuriaux et de nombreux châteaux apparaissent à cette période au cœur du massif, qui semblait jusque-là rester à l'écart des réseaux de pouvoir (Chevassu, 2015). En revanche, la structuration du peuplement ne semble pas subir de changement radical, contrairement aux processus de nucléation observés dans les régions voisines (fig. 3). L'habitat reste dispersé en multiples hameaux qui constituent, dans les textes, le principal cadre d'organisation des territoires, des communautés rurales et des prélèvements seigneuriaux. La densité reste plus élevée dans les plaines, tandis que les reliefs supérieurs à 600 m restent apparemment vides. On n'observe pas non plus de changements dans la mise en valeur du milieu. Les « grands défrichements » qui marquent ailleurs cette période sont absents de la région : textes et analyses paléoenvironnementales attestent tous deux la stabilité des territoires boisés et cultivés (Balland *et al.*, 2019).

Fig. 3. Structures d'habitat répertoriées dans le sud Morvan pour le Moyen Âge central (XI^e-XIII^e siècles).

- 10 Cette dispersion du peuplement va de pair avec l'absence de nucléation de l'habitat autour des lieux de culte et des édifices de pouvoir. D'après les dénombrements des

XV^e-XVII^e siècles, les églises paroissiales ne polarisent guère le peuplement : le « bourg » paroissial est souvent moins peuplé que les hameaux périphériques. La terminologie employée par les textes médiévaux et modernes ne montre pas non plus de distinction entre les hameaux et les chefs-lieux paroissiaux, qui peuvent en revanche présenter ponctuellement des fonctions économiques centrales : activités artisanales, marchés et foires. Les documents planimétriques des XVII^e et XIX^e siècles confirment cette faible agglomération du peuplement et la structuration souvent très lâche de ces « bourgs ». Les fortifications seigneuriales suscitent encore moins de regroupements. Les châteaux de hauteur et les mottes édifiées autour des XI^e-XII^e siècles sont toujours à l'écart des réseaux d'habitat et n'attirent pas de peuplement péricastal. On remarque même au contraire, à partir du XIII^e siècle, un mouvement d'attraction inverse au cours duquel certains de ces sites fortifiés sont abandonnés au profit de nouvelles résidences seigneuriales plus proches des villages. Le bourg castral de Larochemillay forme la seule exception à cet état de fait dans la région étudiée. *Inecclesiamento* et *incastellamento* semblent avoir eu ici un très faible impact sur un habitat dont la dispersion perdure largement et conditionne la physionomie actuelle du peuplement morvandiau. Cette absence de regroupement de l'habitat contraste avec le reste de la Bourgogne mais évoque directement la structure du « village éclaté » décrit par D. Pichot pour la France de l'Ouest (Pichot, 2002).

4. Le Jura central

4.1 Antiquité tardive

- 11 Dans cette région, le corpus de sites antiques documenté par des prospections reste très restreint : il permet cependant d'observer une disparition des indices d'occupation sur la presque totalité des sites dès le III^e siècle (Lefevre, 2019). Une dizaine de sites montrent cependant une superposition d'implantations antiques et alto-médiévales suggérant une continuité de l'habitat. On remarque en parallèle une forte reforestation et une réduction des indices de céréaliculture, qui débute dès les II^e-III^e siècles dans la vallée de Saint-Point et sur le plateau de Levier, pour se généraliser ensuite au V^e siècle à l'ensemble du secteur étudié (Gauthier, 2004 ; Gauthier, Richard, 2006 ; Murgia, 2016). Cette déprise agricole est surtout marquée dans les zones d'altitude et n'apparaît pas sur les piémonts jurassiens. Avec toutes les réserves qu'impose un corpus de données très restreint, ces éléments pourraient indiquer une importante mutation du peuplement et des modes d'exploitation du milieu dès la fin du Haut-Empire dans la haute-chaîne jurassienne.

4.2 Haut Moyen Âge

- 12 L'habitat alto-médiéval est principalement connu dans la Chaux d'Arlier où les investigations archéologiques ont été plus nombreuses (fig. 4). Aux alentours de Pontarlier, la densité de points d'habitats est supérieure à celle reconnue pour le Moyen Âge central et tardif. On peut restituer dans ce secteur un habitat dense et dispersé en hameaux de superficie restreinte. Mieux documenté archéologiquement, ce secteur pourrait également constituer une zone de peuplement plus dense, sur des terrains fertiles et intensément exploités dès la Protohistoire (Gauthier, 2004 ; Gauthier, Richard, 2006 ; Murgia, 2016), au débouché du principal itinéraire de

traversée du massif jurassien. La concentration des points de peuplement autour de ces itinéraires, la présence de plusieurs nécropoles aristocratiques et sites de hauteur, souligne également le dynamisme des voies qui traversent ce secteur. Sur les plateaux, notre corpus se limite ici à quelques sites de fort statut, sporadiques et liés au contrôle des itinéraires de traversée du massif. Enfin, les points de peuplement répertoriés sont rarissimes dans la haute vallée du Doubs. Des indices polliniques de céréaliculture ont pourtant été mis en évidence dans l'ensemble des zones humides étudiées pour ce secteur, ce qui évoque nécessairement l'existence d'habitats relativement proches. Cette contradiction peut être due au caractère très lacunaire des données archéologiques pour ce secteur, ou suggérer des modes d'occupation différents dans les territoires d'altitude de la haute vallée du Doubs, plus difficiles à décrire archéologiquement. Les structurations territoriales dépeintes ultérieurement par les sources écrites peuvent laisser supposer une telle situation durant le haut Moyen Âge.

Fig. 4. Structures d'habitat répertoriées dans le Jura central pour le haut Moyen Âge (V^e-X^e siècles).

- 13 Les témoins d'occupations apparaissent particulièrement abondants pour les VI^e-VII^e siècles. Cette multiplication des indices archéologiques est assez bien corrélée à une augmentation progressive de l'impact anthropique dans les analyses palynologiques. Les VIII^e-X^e siècles sont en revanche caractérisés par une nette décrue du nombre d'occupations répertorié, ce qui peut être dû à des effets de sources archéologiques, décrits dans de nombreuses régions alentour (Faure-Boucharlat, 2001 ; Saint-Jean-Vitus, 2012 ; Billoin, 2007 ; Mahé-Hourlier, Poignant, 2013). Plusieurs des habitats documentés dans la Chaux d'Arlier semblent abandonnés entre le VIII^e et le X^e siècle. Comme dans les régions voisines, un regroupement des occupations pourrait ainsi intervenir durant la période carolingienne. Cette redistribution de l'habitat n'est en revanche pas corrélée à des changements perceptibles dans les analyses paléoenvironnementales.

4.3 Moyen Âge central

- 14 Les modes d'occupations du territoire présentent des évolutions marquées au cours du Moyen Âge central. Certes, le fort accroissement du nombre d'habitats mentionnés dans les sources écrites entre le XI^e et le XIII^e siècle traduit, en premier lieu, la mutation des pratiques documentaires et l'installation de plusieurs monastères au sein de la haute-chaîne, soucieux de garantir par l'écrit leurs droits seigneuriaux, plutôt qu'une colonisation du massif (voir par ex. Locatelli, 1999 ; 1992 ; Carry Renaud, 2011). Certains textes témoignent en revanche sans ambiguïté d'une véritable politique de mise en valeur des reliefs. Les défrichements pour l'extension des cultures sont autorisés sans restriction voire encouragés par les autorités seigneuriales durant les XII^e-XIV^e siècles. Les analyses paléoenvironnementales documentent, quant à elles, une forte ouverture du milieu et un intense accroissement des activités agropastorales sur l'ensemble du massif à partir du XI^e siècle, parfois dès le X^e, et jusqu'au XIII^e siècle (Gauthier, 2004 ; Gauthier, Richard, 2006 ; Murgia, 2016). On constate également une réorganisation du peuplement : des « albergements » de populations extérieures et des créations d'habitats groupés sont mentionnés à plusieurs reprises au cours du XIII^e siècle (fig. 5). La région est également concernée par la fondation de nombreux bourgs castraux, dont le développement est principalement perceptible dans les textes autour du XIII^e siècle, mais paraît antérieur quand une documentation archéologique est disponible (Metral, 2019). Il est ainsi intéressant de remarquer que les fortes mutations qui marquent ici l'exploitation du milieu paraissent corrélées à d'importantes restructurations de l'habitat.

Fig. 5. Structures d'habitat répertoriées dans le Jura central pour le Moyen Âge central (XI^e-XIII^e siècles).

- 15 La structuration des occupations humaines présente ensuite de forts contrastes entre les plateaux et la haute-chaîne (fig. 5). Les plateaux et la Chaux d'Arlier sont structurés par de gros villages presque toujours dotés de lieux de culte paroissiaux et fréquemment associés à la présence d'un ou plusieurs lignages seigneuriaux. Dans la haute vallée du Doubs, chaque synclinal paraît occupé par de nombreux habitats dispersés dépourvus de fonctions centrales, tous rattachés à un unique lieu de culte et à une autorité seigneuriale hégémonique siégeant dans un bourg central. Cet habitat plus éclaté et plus rarement associé à des structures monumentales reste ainsi difficile à appréhender jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ces différences morphologiques sont par la suite confirmées par l'organisation des communautés rurales tardo-médiévales : les hommes de la haute vallée du Doubs sont ainsi organisés en communautés de vallées et non de villages. Enfin, jusqu'au XVI^e siècle, les reliefs supérieurs à 1100-1200 m d'altitude restent mentionnés uniquement en tant que terres de parcours exploitées de manière temporaire pour le pacage du bétail et le prélèvement de ressources forestières.

5. Conclusion

- 16 La confrontation des données présentées ici permet de décrire les rythmes et les modalités de l'anthropisation dans deux massifs aux spécificités marquées. On remarquera tout d'abord que dans ces deux régions les formes de l'habitat rural ne peuvent être documentées que de manière très inégale avant le Moyen Âge tardif. Il apparaît ensuite que l'habitat médiéval peut présenter des évolutions et des structurations très différentes en fonction de divers contextes topographiques, altitudinaux ou agropastoraux. Les processus de regroupement de l'habitat suivent ainsi des modalités très variées au sein des deux zones étudiées. Le sud Morvan est organisé jusqu'à nos jours par de multiples hameaux qui présentent une dispersion similaire à celle constatée pour les périodes antiques ou alto-médiévales. Le Jura central des plateaux et de la Chaux d'Arlier est occupé par un habitat groupé qui paraît mis en place au début du Moyen Âge central dans les secteurs les mieux documentés. La haute vallée du Doubs est caractérisée par un habitat dispersé plus difficile à saisir à travers les sources écrites et archéologiques. Enfin, les reliefs les plus en altitude, au-dessus de 600 m dans le Morvan, 1 200 m dans le Jura, sont caractérisés par des modes d'occupation et d'exploitation qui restent apparemment temporaires. La densité du peuplement présente elle aussi des évolutions variables : le piémont du Morvan ou les plateaux du Jura central semblent connaître une exploitation et une occupation assez intense de l'Antiquité à nos jours, tandis que les fluctuations sont plus marquées sur les reliefs des deux massifs.

BIBLIOGRAPHIE

BALLAND, CHEVASSU, JOUFFROY-BAPICOT, 2019 = BALLAND V., CHEVASSU V., JOUFFROY-BAPICOT I., « Des faînes, des glands et des châtaignes : l'exploitation de la forêt morvandelle », in BEPOIX S., RICHARD H., *La forêt au Moyen Âge*, Paris, les Belles Lettres, 420 p.

BICHET, CHEVASSU, RICHARD, 2018 = BICHET V., CHEVASSU V. et RICHARD H., *Programme de recherche ArcheoPal Haut Jura central – Rapport d'activités 2017 – Secteur de Pontarlier, la Cluse-et-Mijoux, les Fours et les Hôpitaux-Vieux (Doubs, France)*, Besançon, UMR 6249 Chrono-Environnement / Université de Bourgogne Franche-Comté, 240 p.

BILLOIN, 2007 = BILLOIN D., « L'habitat médiéval du V^e au XII^e siècle en Franche-Comté : bilan et découvertes récentes », in BELET-GONDA C., MAZIMANN J.-P., RICHARD A., SCHIFFERDECKER F., *Premières Journées archéologiques frontalières de l'Arc jurassien. Mandeure, sa campagne et ses relations d'Avenches à Luxeuil et d'Augst à Besançon*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 259-271.

BILLOIN, 2016 = BILLOIN D. (dir.), *L'établissement de Pratz — le Curtillet. Un domaine mérovingien dans les hautes terres jurassiennes (fin VI^e-VII^e siècle)*, Paris, CNRS Editions, 310 p. (Recherches archéologiques).

CARRY RENAUD, 2011 = CARRY RENAUD E., *L'homme et la forêt dans la Haute-Vallée du Doubs à la fin du Moyen âge : modalités et paradoxes d'une anthropisation tardive*, Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté, vol. 1, 847 p.

CHEVASSU, 2015 = CHEVASSU V., « Les Roches de Glenne, la Tour de Vauteau et le Mont Touleur : châteaux et peuplements en Morvan médiéval », in MOUILLEBOUCHE H., dir., *Chastels et maisons-fortes V. Actes des Journées de castellologie de Bourgogne*, Chagny : Centre de Castellologie de Bourgogne, 346 p., p. 43-65.

DROZ, 1840 = DROZ E., *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Pontarlier*, Pontarlier, Les éditions du Bastion, 269 p.

FAURE-BOUCHARLAT, 2001 = FAURE-BOUCHARLAT E., *Vivre à la campagne au Moyen Âge : L'habitat rural du V^e au XII^e siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon, Association Lyonnaise pour la Promotion de l'Archéologie en Rhône-Alpes, 431 p.

GAUTHIER, 2004 = GAUTHIER E., *Forêts et agriculteurs du Jura : les quatre derniers millénaires*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 197 p.

GAUTHIER, RICHARD, 2006 = GAUTHIER E., RICHARD H., « La forêt jurassienne au cours des deux derniers millénaires à la lumière de quelques diagrammes polliniques », in DUPOUEY J.-L., DAMBRINE E., DARDIGNAC C., GEORGES-LEROY M., *La mémoire des forêts, actes du colloque « Forêt, archéologie et environnement »*, 14 au 16 décembre 2004, Paris, Nancy, ONF / INRA / DRAC Lorraine, p. 57-67.

JOUFFROY-BAPICOT, 2010 = JOUFFROY-BAPICOT I., *Evolution de la végétation du Massif du Morvan (Bourgogne-France) depuis la dernière glaciation à partir de l'analyse pollinique. Variations climatiques et impact des activités anthropiques*. Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté, vol. 1, 372 p.

KASPRZYK, 2018 = KASPRZYK M., « L'équipement et les formes des établissements ruraux du Bas-Empire (milieu du III^e-milieu du V^e siècle p.C.) dans l'est du diocèse des Gaules », in REDDE M., dir., *Gallia Rustica 2. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius, p. 235-306.

LEFEVRE, 2019 = LEFEVRE L., *L'occupation antique dans le haut Jura central : Etat des connaissances et évaluation préliminaire du mobilier des sites de la région de Pontarlier*. Mémoire de master 1, Besançon, Université de Franche-Comté, vol. 1, 92 p.

LEROUX, 2010 = LEROUX A., *Caractérisation et évolution des flux détritiques et authigènes en contexte lacustre carbonaté au cours du Tardiglaciaire et de l'Holocène (Lac Saint-Point, Haute-Chaîne du Jura) : implications paléoclimatiques et paléoenvironnementales*. Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté, 318 p.

LOCATELLI, 1992 = LOCATELLI R., *Sur les chemins de la perfection : moines et chanoines dans le diocèse de Besançon : vers 1060-1220*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, (Travaux et recherches / CERCOR n° 2), 536 p.

LOCATELLI, 1999 = LOCATELLI R., *L'Abbaye de Mont-Sainte-Marie et le Haut-Doubs forestier : 800 ans d'histoire*, Labergement-Sainte-Marie, Les Amis de l'Abbaye de Mont-Sainte-Marie et de Saint-Théodule, 210 p.

MAHÉ-HOURLIER, POIGNANT, 2013 = MAHÉ-HOURLIER N., POIGNANT S., *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles) : actes de la table ronde, 22 au 24 novembre 2007, Saint-Germain-en-Laye*, Association française d'archéologie mérovingienne, 250 p. (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29).

METRAL, 2019 = METRAL V., *Les fortifications du bourg de Jougue (25) : étude des sources écrites et analyse du bâti*, Besançon, Université de Franche-Comté, 179 p.

MURGIA, 2016 = MURGIA L., *Mémoire des lacs et mémoire des sociétés du Moyen Âge à nos jours : Approche palynologique et historique de la moyenne montagne jurassienne et alpine (lac de Remoray, Doubs ; glissement du mont Granier, Savoie)*. Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté, vol. 1, 248 p.

NOUVEL, 2018 = NOUVEL P., « Le Centre-Est de la France », in REDDÉ M., dir., *Gallia Rustica 1. Les campagnes du Nord-Est de la Gaule de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Bordeaux, Ausonius, p. 683-732.

NOUVEL, CHEVASSU, IZRI, LOIRE, POITOUT, THIVET, 2017 = NOUVEL P., CHEVASSU V., IZRI S., LOIRE M., POITOUT B. et THIVET M., « Les opérations de prospections inventaires menées par l'UMR 6249 Chronoenvironnement en Bourgogne. Résultats de la campagne 2015 », in TISSERAND A., éd., *Journée d'Actualité Archéologique en Territoire Eduen. Actes de la journée du 8 avril 2016, Autun*, Autun, Service archéologique de la ville d'Autun, p. 7-16.

OZOUOLIAS, PELLECUER, RAYNAUD *et al.* 2001 = OZOUOLIAS, P., PELLECUER, C., RAYNAUD, C. *et al.*, *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité. Actes du colloque de Montpellier, 11 au 14 mars 1998*, Antibes, APDCA.

PICHOT, 2002 = PICHOT D., *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 395 p.

SAINT-JEAN-VITUS, 2012 = SAINT-JEAN-VITUS B., « Habitat et processus d'agglomération en Bourgogne au cours du Moyen Âge (V^e-XVI^e siècles), L'apport des travaux archéologiques des années 1995-2005, contribution au bilan scientifique régional », *Revue Archéologique de l'Est*, t. 61, p. 259 – 301.

NOTES

1. Nous présentons ici une partie des résultats d'une thèse de doctorat effectuée sous la direction de E. Gauthier et P. Nouvel, professeurs à l'Université de Bourgogne-Franche-Comté.

2. Nous signalerons, dans le Jura central, l'habitat mérovingien de Pontarlier « Les Gravilliers », actuellement en cours de fouille, et, plus au sud de la haute chaîne, les bâtiments des VI^e et VII^e siècles fouillés à Pratz « Le Curtillet » (Billoin 2016). On recense quelques fouilles d'habitats alto-médiévaux à proximité du sud Morvan, par exemple récemment à Broyes, mais aucune au sein du secteur étudié.

AUTEUR

VALENTIN CHEVASSU

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6249 Chrono-environnement

Les origines des habitats groupés de la Plaine de Troyes : les exemples de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes (Aube)

Vincent Marchaisseau

- 1 Le secteur géographique autour de l'agglomération troyenne fait l'objet depuis plusieurs années d'un programme commun de recherche initié par V. Riquier et portant sur l'« Évolution d'un territoire rural des premiers agriculteurs au premier réseau villageois » (Riquier, 2017 ; Riquier, Grisard, Le-Goff, 2017). Ce PCR porte sur 70 communes pour une aire d'environ 20 km de diamètre (768 716 ha). Deux localités ont retenu notre attention en raison du nombre et de la localisation des opérations d'archéologie préventive situées au plus près de leur centre ancien, et permettant de dresser un bilan des origines alto-médiévales de ces deux formes d'habitat groupé¹.
- 2 Le village de Ruvigny se situe en rive droite de la Seine, au sein de la vallée de la Barse (fig. 1), tandis que Saint-Léger est en rive gauche dans la vallée de la Hurande. Ces deux entités se trouvent à la limite entre la Champagne sèche ou crayeuse, dominée par la craie blanche du Crétacé supérieur, et la Champagne humide, domaine des marnes et argiles du Crétacé inférieur (Albien). Le couloir de la Seine forme la colonne vertébrale de cette entité géographique au centre.

Fig. 1. Localisation de la zone d'étude du PCR et des villages de Ruvigny et Saint-Léger-près-Troyes. (© DAO V. Riquier).

- 3 Le cadastre napoléonien permet de connaître l'étendue et la forme de l'organisation villageoise au début du XIX^e siècle (fig. 2) ; il démontre une organisation bien différente entre ces deux habitats groupés. Saint-Léger s'apparente à un village-rue sur la rive droite de la Hurande, associé au hameau de Cervet sur la rive gauche, lui aussi hameau-rue, avec, 725 m plus au sud, un regroupement au carrefour de deux voies : le hameau d'Herbigny. À Ruvigny, l'organisation spatiale semble plus nébuleuse, plus « éclatée » pour reprendre l'expression de Daniel Pichot (Pichot, 2002), avec deux regroupements lâches autour du lieu de culte et d'une place 500 m plus à l'est. Des fermes isolées sont également présentes sur cette commune de la vallée de la Barse. L'aspect traditionnel des villages dans la Plaine de Troyes comprend à la fois des habitats groupés autour du noyau villageois, sous la forme généralement de villages-rue, ainsi qu'une multitude de hameaux et quelques fermes isolées (Peudon, 2003, p. 184).

a. Aperçu du tableau d'assemblage du cadastre de Ruvigny, 1832.
On remarque un premier regroupement autour de l'église et un second autour d'une place.

b. Aperçu du tableau d'assemblage du cadastre de Saint-Léger, 1829.

Fig. 2. Aspect des villages de Ruvigny et de Saint-Léger-près-Troyes d'après le cadastre napoléonien.
Sources : Archives départementales de l'Aube (© DAO V. Marchaisseau).

1. Les données historiques

- 4 Ruvigny et le hameau d'Herbigny (commune de Saint-Léger) apparaissent en tant que villa dans une charte de confirmation des biens de l'abbaye de Montier-la-Celle (monastère de fondation royale sous Clovis II, vers le milieu du VII^e siècle). En effet, à la demande du comte de Troyes, Aleran II, Charles le Chauve confirme une liste de biens dont *Albinicum* et *Ruviniacum* vers 866-871 (Crété-Protin, 2002, p. 339). L'habitat de Saint-Léger en lui-même n'apparaît pas dans les documents d'archives avant le XII^e siècle où il est alors dénommé Montreuil (*Monasterium villa* en 1107). Le vocable de l'église ne s'imposera que dans le courant du XIV^e siècle pour désigner le village². La mainmise sur ces deux habitats de l'abbaye troyenne se poursuit durant tout le Moyen Âge, cette abbaye possède notamment l'ensemble des dîmes et des droits de justice.
- 5 Un document de la fin du XIII^e siècle, relatif à l'état des bois situés aux environs de Troyes, recense le nombre de feux par habitat : Saint-Léger et Herbigny sont parmi les plus peuplés du secteur avec 40 feux chacun ; à Montreuil se trouvent également 20 *maignies* (un dérivé en langue vernaculaire du mot manse), témoignant là encore de l'importance des possessions monastiques sur cet habitat (Longnon, 1901, p. 195 ; Roserot, 1948, p. 691-692). Ainsi, les habitats de Ruvigny et Saint-Léger semblent partager une certaine « communauté de destin » depuis au moins le IX^e siècle, à tout le moins dans leur cadre administratif et juridique.
- 6 Ces deux secteurs ont été fortement investis par l'archéologie préventive depuis une vingtaine d'années, en raison notamment de la construction de lotissements. Ruvigny est renseigné par quatre opérations de fouille, dont deux se situent au contact du

centre villageois. Située plus en périphérie à Saint-Léger, seule une fouille a permis de renseigner le hameau d'Herbigny ; en revanche, la proximité du Parc Logistique de l'Aube (250 ha sondés, 43 ha fouillés) autorise une vision sur le très long terme pour les occupations de cette zone (Riquier, 2013 ; Riquier *et al.*, 2015). Une description *a minima* de chaque occupation inventoriée est un préalable à une tentative de synthèse concernant la naissance de ces deux formes d'habitat villageois.

2. Les occupations médiévales de Ruvigny

- 7 Au lieu-dit « Les Demeures du Bois », une fouille a été réalisée en 2010 sous la direction d'A. Rémy sur une superficie d'1,5 ha (Rémy *et al.*, 2013). Cette opération comprend un noyau domestique des VI^e-VIII^e siècles comptabilisant une dizaine de structures datées : des silos, deux fours et deux puits (fig. 3). L'un d'eux conserve un tonneau réutilisé dont les douves en sapin ont pu être datées par dendrochronologie de 773 ap. J.-C. Ce puits semble faire la transition chronologique vers la période carolingienne qui ne comprend que quatre structures : uniquement des fosses, dont la fonction première est mal caractérisée. Dans certaines d'entre elles, on observe un remplissage de couches très charbonneuses, témoignant sans doute de rejets de foyers et donc d'une occupation domestique à proximité immédiate. Trois sépultures isolées leur sont associées chronologiquement (VIII^e-IX^e siècles).

a. Plan de l'occupation des VI^e-VIII^e s.

b. Plan de l'occupation des IX^e-Xe s. DAO A. Rémy

Fig. 3. Plan des occupations du haut Moyen Âge de Ruvigny, « Les Demeures du Bois » (© DAO A. Rémy)

- 8 Le site de « Grande Rue/Les Moissons », au nord du village, présente le plan complet d'une occupation domestique sur 3 700 m² (Rémy, 2010) dont toutes les composantes semblent présentes : un bâtiment d'habitation de petites dimensions, sur six gros poteaux porteurs (36 m²), plusieurs petits bâtiments annexes, deux cabanes excavées et

des silos et fosses domestiques (fig. 4). Cette unité agro-pastorale, sans doute à l'échelle d'une famille, est organisée autour d'un espace vide de type cour. La chronologie, qui ne repose que sur seize structures pour un total de 388 tessons de céramique, est centrée sur les X^e-XI^e siècles. Une sépulture isolée est antérieure, datée des VII^e-VIII^e siècles d'après la datation radiocarbone.

Fig. 4. Plan de l'occupation des X^e-XI^e siècles de Ruvigny « Grande-Rue/Les Moissons » (© DAO A. Rémy, D. Duda, V. Marchaisseau).

- 9 La fouille « Proche l'Église » se situe face à l'édifice de culte et a porté sur une superficie de 6 954 m² (Roms, 2018). Bien que située au cœur du petit centre villageois reconnu pour le XIX^e siècle, l'occupation médiévale n'apparaît que tardivement et demeure ténue : vingt-deux structures datées de la fin du XI^e - première moitié du XII^e siècle (fig. 5). De surcroît, le type de vestiges conduit à s'interroger sur le caractère domestique du site : des fossés de drainage nombreux et conséquents, dans leur creusement comme dans leur entretien (dénotant des ouvrages collectifs ?), associés à quelques fosses indéterminées et deux cabanes excavées. Il faut sans doute plutôt voir là des vestiges permettant l'exploitation du terroir, notamment par le biais d'un drainage des terrains en bordure de la Barse. La quantité de mobilier est également faible avec notamment 1 008 tessons pour l'ensemble du Moyen Âge ; la première phase d'occupation (fin du XI^e - première moitié du XII^e siècle) comprend 622 NR céramique dont 393 proviennent d'une seule cabane excavée.

Fig. 5. Plan des occupations médiévales des opérations « Proche l'Eglise » et « Le Pré aux Chevaux » (© DAO C. Roms, C. Pesenti, D. Duda, V. Marchaisseau).

- 10 Cette occupation de la fin du haut Moyen Âge ne connaît d'ailleurs pas de postérité immédiate puisqu'il existe un hiatus d'un siècle ensuite ; les premières structures indéniablement en lien avec un habitat n'apparaissent que durant la seconde moitié du XIV^e siècle sous la forme de caves. En surface, les quatre bâtiments reconnus sont construits sur solins ou plots en moellons crayeux ; ils n'apparaissent dans ce secteur qu'à l'extrême fin du Moyen Âge (seconde moitié du XV^e - première moitié du XVI^e siècle). Leurs dimensions modestes n'invitent pas à voir ici des bâtiments d'habitation mais plutôt des annexes, vraisemblablement en fond de parcelle.
- 11 Sur l'opération du « Pré aux Chevaux », située 175 m à l'est de l'église (Pignot *et al.*, 2011 ; Pesenti, Gaugé, 2014), les occupations clairement identifiées ne sont pas antérieures à la fin du XIII^e siècle : on retrouve des fossés formant des enclos dont le remplissage évoque, comme pour le site « Proche l'Eglise », des curages et des phénomènes de battements de nappe réguliers (fig. 5). Ces deux zones présentant une nappe phréatique sub-affleurante, entre le cours de la Barse et une zone humide, ont sans doute connu un effet répulsif pour la constitution d'un habitat pérenne puisque l'on constate à nouveau une désertion du site jusqu'au début du XVII^e siècle. L'occupation de la fin du XIII^e à la fin du XIV^e siècle comprend des structures domestiques sans qu'un habitat ne soit clairement identifié à l'intérieur de la fenêtre de fouille : pas de bâtiment cohérent, peu de structures à l'intérieur des enclos fossoyés qui renvoient l'image de parcelles agricoles ou de pâtures (huit fosses ont livré des squelettes de faune complets), une poignée de silos et deux puits.

3. Les occupations médiévales de Saint-Léger-près-Troyes

- 12 Sur la commune de Saint-Léger, nous retrouvons au moins quatre occupations des VI^e-VII^e siècles dont un habitat groupé sur 4 ha, d'une durée de 150 ans, qui a été reconnu sur le « Parc Logistique de l'Aube D45 » (475-625 environ) comprenant une activité paléométallurgique particulièrement développée (plus de 200 kg de scories ont été retrouvées). On dénombre au moins quatre ou cinq bâtiments d'habitation. Cette occupation, encore en cours d'étude³, se détache clairement des autres sites ruraux contemporains tant par la quantité que la qualité de son mobilier (Marchaisseau, 2021 ; Marchaisseau, Tisserand, à paraître). En revanche, à la lisière des territoires communaux actuels de Saint-Léger et Buchères, à plus d'1 km de l'église paroissiale, il est difficile de voir le noyau du village mais plutôt une occupation sans continuité après le milieu du VII^e siècle dont les habitants seraient venus grossir d'autres noyaux mérovingiens présents sous les villages actuels. Les vestiges du « Château de la Planche » se limitent à trois structures (17 tessons ; milieu V^e-VII^e siècles) et ne documentent qu'une simple fréquentation des lieux (Raynaud, 2016).
- 13 La fouille au lieu-dit « Le Cuchat » se situe au plus près du centre villageois mais n'a livré que très peu de structures clairement datées du haut Moyen Âge (Marchaisseau, 2013), à savoir deux fours s'inscrivant dans deux batteries en ligne (fig. 6). L'un des fours a été daté par ¹⁴C du milieu VI^e - milieu VII^e siècle dans la première batterie. Dans la seconde, un four contenait un bord de céramique du IX^e siècle, tandis qu'un autre a fourni une datation radiocarbone centrée sur le XI^e siècle ; un troisième, enfin, fournit une datation distincte centrée sur le XIV^e siècle. À l'image de Ruvigny « Proche l'Église », les véritables structures domestiques n'apparaissent pas avant les XIII^e-XIV^e siècles avec au moins deux cabanes excavées, une nouvelle batterie de trois fours ainsi qu'un exemplaire plus imposant, isolé en limite d'emprise, un cellier et quelques fosses d'extraction ; nous sommes donc ici dans un espace à la périphérie de l'habitat. La fonction des fours n'est pas aisée à appréhender (fig. 6) : aucun artefact artisanal n'était présent dans leurs comblements ; en définitive, l'interprétation de fours à vocation culinaire semble privilégiée. Leur positionnement en ligne reflète-t-il un fonctionnement synchrone et collectif ? Les données sont insuffisantes en l'état pour étayer ces hypothèses.

Fig. 6. Plan des occupations médiévales de Saint-Léger, « Le Cuchat » et aspects des fours en batterie (© DAO V. Marchaisseau).

- 14 Le site de « La Couture » recouvre en partie l'ancien hameau d'Herbigny et permet de documenter une occupation continue depuis le XI^e jusqu'au XIX^e siècle (Marchaisseau, 2015). Concernant le haut Moyen Âge, un petit noyau domestique de la seconde moitié du VI^e-VII^e siècle comprend un puits et deux silos en limite sud de l'emprise (fig. 7). Les vestiges carolingiens (VIII^e-X^e siècles) sont répartis sur deux secteurs : une fosse et un silo contre la berme sud, et une batterie de sept silos au nord. Deux ont été réutilisés à des fins funéraires et accueillent les corps de deux adolescents, ensevelis sans soin particulier (fig. 8) ; si aucun signe traumatique n'a été relevé, le mode d'inhumation laisse ouverte l'hypothèse de sépultures de relégation à l'image de ce qui a pu être mis en évidence sur le site de « La Confiserie » à Villiers-le-Bel (Val-d'Oise) (Abadie *et al.*, 2013). Le même secteur accueille également la fosse sépulcrale d'un enfant. Ces occupations carolingiennes sont contemporaines de la première mention d'Herbigny (*villa Albinico*) dans la seconde moitié du IX^e siècle.

Fig. 7. Plan des occupations du haut Moyen Âge de Saint-Léger, « La Couture » (© DAO D. Duda, V. Marchaisseau).

a. Grand adolescent de sexe masculin inhumé dans le silo 33

b. Adolescent de sexe indéterminé inhumé dans le silo 57

Fig. 8. Les deux individus inhumés dans des silos des VIII^e-X^e siècles à Saint-Léger, « La Couture » (© clichés S. Thiol).

- 15 À partir du XI^e siècle, l'occupation peut être suivie sans hiatus jusqu'au XIX^e siècle (fig. 9). Les premiers bâtiments sur solins apparaissent de manière certaine à partir du

XIV^e siècle ; on rencontre alors des constructions présentant leur pignon côté rue tandis que deux édifices se situent à l'arrière, sans doute pour des fonctions agricoles (granges par exemple). De nombreuses fosses avec carcasses d'animaux ont également été découvertes, tandis que la présence d'une grande cave maçonnée est à souligner. Les outils agricoles caractéristiques, la forme et la dénomination des parcelles sur un plan terrier de 1763⁴ plaident en faveur d'un hameau où l'activité viticole semble prépondérante pour la fin du Moyen Âge et l'époque moderne.

Fig. 9. Plan des occupations médiévales de Saint-Léger « La Couture », XI^e-XVI^e siècles (© DAO V. Marchaisseau).

4. Éléments de synthèse sur les occupations médiévales de Ruvigny et Saint-Léger

4.1. Les vestiges

- 16 Le bilan que l'on peut déduire des vestiges alto-médiévaux sur les différentes fouilles présentées précédemment est finalement mitigé. Nous n'avons rencontré pratiquement que des vestiges épars, des « grappes de structures » et si le caractère domestique de celles-ci semble hors de doute (puits, silos, fosses avec rejets cendreaux...), il est parfois difficile de parler « d'habitat ». En effet, tributaires de fenêtres d'étude contraintes, il n'en demeure pas moins que ces occupations livrent très peu de bâtiments du haut Moyen Âge pouvant faire fonction d'habitation. On ne peut que citer le bâtiment de Ruvigny « Grande-Rue/Les Moissons » qui pourrait tout aussi bien être interprété comme un grand grenier (Gentili, 2009 ; Marchaisseau, 2011). Dans le domaine funéraire, les sites ayant livré des sépultures sont peu nombreux ; systématiquement

datées du VIII^e au X^e siècle, ces inhumations isolées reflètent le caractère diversifié des pratiques funéraires à l'époque carolingienne (Treffort, 1996 ; Lauwers, 2005).

- 17 Quoi qu'il en soit, l'existence de vestiges alto-médiévaux à la périphérie des centres villageois est une réalité archéologique qui ne peut être remise en cause. Les formes villageoises, qui prennent leur substance définitive au XII^e siècle, trouvent leurs racines dans un lent processus de transformation ; si le XI^e siècle semble être un moment charnière dans la réorganisation des terroirs, il n'est que le dernier d'une série de regroupements/rapprochements entre l'habitat et les zones funéraires depuis au moins le VII^e siècle (Zadora-Rio, 2003 ; Zadora-Rio, 2008, p. 71 ; Peytremann, 2014).

4.2. La chronologie

- 18 En termes de surface occupée et de nombre de structures, peu d'occupations fournissent des données statistiquement fiables (fig. 10) : à la fois pour une datation précise comme pour prouver une continuité avec les occupations postérieures. Des hiatus existent parfois entre les périodes recensées, y compris au plus près des centres villageois et durant le Moyen Âge central, période de création/fixation définitive des villages pour l'historiographie (Lauwers, 2005 ; Zadora-Rio, 2008, p. 69-74) : c'est le cas pour Ruvigny « Proche l'Église » ou encore Saint-Léger « Le Cuchat ». L'impression d'occupations pérennes sur la longue durée masque parfois une réalité matérielle équivoque : comment assurer qu'une occupation est continue lorsqu'elle repose sur une poignée de structures et de tessons auxquels on attribue une chronologie oscillant de 100 à 200 ans⁵ ? Néanmoins, les zones d'habitat groupé (centres villageois ou hameaux) ont été peu touchées par les opérations archéologiques présentées dans cet article. En définitive, seules les fouilles de Ruvigny « Proche l'Église » et Saint-Léger « La Couture » documentent de tels secteurs (fig. 10 et 11).

Fig. 10. Inventaire des occupations de Ruvigny et Saint-Léger et plan chronologiques des occupations de Ruvigny (© DAO D. Duda et V. Marchaisseau).

4.3. Les activités pratiquées

- 19 La nature même des occupations mérite parfois que l'on s'y attarde. On l'a vu, il est difficile de qualifier d'habitat certaines d'entre elles ; il faut plutôt y voir des occupations de type « territoire exploité »⁶. En effet, bien que localisée à proximité de l'église, l'opération de Ruvigny « Proche l'Église » livre une occupation tardive (pas avant la fin du XI^e siècle) et dont les vestiges (fossés monumentaux) participent au drainage de cette zone en bordure de la Barse et peut-être à la définition d'enclos fossoyés. Les enclos de la fouille du « Pré aux Chevaux », ne renfermant que très peu de structures domestiques, renvoient l'image de pâtures humides. La zone d'habitat se situerait à l'extérieur de ces enclos, sans doute vers le nord-ouest.
- 20 Comment interpréter les occupations ayant livré essentiellement des silos ou des fours comme Ruvigny « Les Demeures du Bois », Saint-Léger « Le Cuchat » et « La Couture » pour les périodes mérovingienne et carolingienne ? Domestiques par leur fonction, la répartition de ces vestiges (en batterie, en ligne) et leur isolement, semble-t-il, de bâtiments de surface invitent à y voir des zones d'activités spécifiques, pour reprendre un concept déjà ancien et développé récemment par E. Peytremann (Peytremann, 2018, p. 289) : ce sont des « zones particulières marquées par la concentration de structures identiques, généralement des silos et des fours, et l'absence de structures d'habitation et de bâtiments sur poteaux de taille importante ». Les capacités de stockage que l'on peut déduire des batteries de silos semblent dépasser les besoins d'une famille ; le nombre de fours du « Cuchat » pourrait également suggérer une gestion collective de ces équipements, peut-être dans le cadre de transformation des produits agricoles.
- 21 Il est également difficile de faire le lien entre nos vestiges archéologiques et les données historiques. Appartenant à un des monastères les plus prestigieux de l'ancien diocèse de Troyes, Montier-la-Celle, les *villae* de Ruvigny et Saint-Léger ont sans doute connu, au moins en partie, une gestion de type domaniale : l'existence de manses (*maignies*) suggère des exploitations agricoles appartenant à l'abbaye et lui devant des charges et des services (Devroey, 2003, p. 55). Les petites zones d'activité spécifiques pouvaient être aux mains des tenanciers de ces manses et fournir des denrées à l'abbaye (Peytremann, 2018, p. 311).

5. Conclusion

- 22 Le village de Ruvigny ne comprend en définitive que peu de maisons d'après le cadastre napoléonien, et son aspect bipolaire est également singulier par rapport aux formes villageoises régionales⁷. Il est donc difficile d'en faire un exemple emblématique de la naissance des formes d'habitats groupés dans le secteur. Un épisode de la Guerre de Trente ans pourrait avoir participé à l'aspect de ce regroupement « lâche ». En 1653, « trois régiments (environ 3 000 chevaux) arrivent à Ruvigny, et y séjournent pendant trois jours. Ils fauchent les blés et ruinent les habitants qui s'enfuient en laissant leur terre en friche » (Boutiot, 1870, t. 4, p. 372). Si aucune destruction n'a pu être mise en évidence par les données archéologiques, nul doute que cet événement ait eu des répercussions sur l'occupation du sol⁸. De surcroît, le caractère particulièrement humide de cette zone ne semble pas avoir favorisé l'installation d'un habitat dense et conséquent⁹. Ainsi, et sous réserve que l'église actuelle se situe au même emplacement

que l'édifice du XII^e siècle¹⁰, l'existence d'un lieu de culte paroissial n'a pas eu l'effet polarisateur et structurant que l'on peut en attendre.

- 23 Le village de Saint-Léger est plus conforme à ce que l'on connaît des villages-rues champenois. Son origine est sans doute à rechercher durant le haut Moyen Âge mais, le centre-bourg n'ayant été que peu investi archéologiquement, il faudra encore patienter pour connaître avec précision la chronologie et les formes de l'occupation ancienne. Le hameau d'Herbigny correspond à cette image d'un habitat groupé : tirant ses origines d'une occupation déjà ancienne du terroir, l'habitat se fixe définitivement à partir du XI^e siècle ; la composante agricole est ici prépondérante.
- 24 Proches dans leurs vestiges alto-médiévaux mis au jour, Ruvigny et Saint-Léger n'ont pas connu un développement identique. Sans faire de prédéterminisme, il semble que les sciences paléoenvironnementales soient seules à même d'expliquer les rythmes singuliers de l'occupation du sol dans la zone de la vallée de la Barse où se situe Ruvigny. Les données historiques sont également à prendre en compte, bien que la distinction entre les deux formes d'habitat semble se jouer dès la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle dans ce cas.

BIBLIOGRAPHIE

ABADIE, GENTILI, BOULESTIN, CHARLIER, YVINEC, 2013 = ABADIE I., GENTILI F., BOULESTIN B., CHARLIER P., YVINEC J.-Y., « Traces d'interventions anthropiques sur des restes osseux humains déposés dans un silo du haut Moyen Âge », *Revue Archéologique d'Île de France*, p. 185-222.

BOUOTIOT, 1870 = BOUOTIOT T., *Histoire de la ville de Troyes et de la Champagne méridionale*, Dufey-Robert, Troyes.

CRETE-PROTIN, 2002 = CRETE-PROTIN I., *Église et vie chrétienne dans le diocèse de Troyes du IV^e au IX^e siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 446 p.

DEVROEY, 2003 = DEVROEY J.-P., *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècles). T. 1 : Fondements matériels, échanges et lien social*, Paris, Belin, 380 p. (Belin Sup histoire).

GENTILI, 2009 = GENTILI F., « Silos et greniers. Structures de conservation des grains sur les sites ruraux du haut Moyen Âge d'après les exemples franciliens », in GENTILI F., LEFEVRE A., dir., *Habitat Rural Haut Moyen Âge en Île-de-France*, 2^e Supplément au bulletin archéologique du Vexin français, Guiry-en-Vexin (Val-d'Oise), p. 97-123.

LAUWERS, 2005 = LAUWERS M., *Naissance du cimetière : lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 393 p.

MARCHAISSÉAU, 2011 = MARCHAISSÉAU V., *Maizières-la-Grande-Paroisse/Romilly sur-Seine (Aube), « Aérodrome de la Belle-Idée » Un habitat et un lieu de stockage des denrées céréalières des IX^e-XII^e siècles*, rapport Final d'Opération, Metz, Inrap GEN.

MARCHAISSEAU, 2013 = MARCHAISSEAU V., *Saint-Léger-près-Troyes, Aube, « Le Cuchat »*. Des occupations diachroniques, depuis le Mésolithique jusqu'à nos jours dans la vallée de la Hurande, rapport Final d'Opération, Metz, Inrap GEN.

MARCHAISSEAU, 2015 = MARCHAISSEAU V. *Saint-Léger-près-Troyes (Aube), « La Couture »*. Une occupation rurale de l'Antiquité et du haut Moyen Âge donnant naissance au hameau médiéval et moderne d'Herbigny, rapport de fouille, Metz, Inrap GEN.

MARCHAISSEAU, 2021 = MARCHAISSEAU V., « Ni aristocrate, ni simple paysan : quelques chiffres et réflexions autour de l'existence d'une élite rurale durant le haut Moyen Âge (VI^e-XI^e s.) à travers les données archéologiques de la Plaine de Troyes et du Nogentais », in *L'Aube, un espace clé sur la Seine*, actes du colloque Arkéaube, Troyes, 17-19 septembre 2019, p. 222-243.

MARCHAISSEAU, TISSERAND, à paraître = MARCHAISSEAU V., TISSERAND N., « Productions agricoles et artisanales d'un habitat du VI^e siècle à travers son mobilier métallique : Buchères/Saint-Léger-près « Parc Logistique de l'Aube, D45 » », in *XIII^e colloque de l'association AGER, Outil. Équip. Mobil. Act. Agropastorales En Gaule II^e av.-VI^e N-E*, Dijon.

PESENTI, GAUGE, 2014 = PESENTI C., GAUGE E., *Ruvigny (Aube) Le Pré aux Chevaux II. Rapport de fouilles*, Troyes, Eveha.

PEUDON, 2003 = PEUDON J.-L., *Aux origines d'un département, l'Aube en Champagne*, Langres, Ed. Dominique Guéniot, 513 p.

PEYTREMANN, 2014 = PEYTREMANN E., « La notion de village en France au premier Moyen Âge. Retour sur un débat », *Archéopages Archéologie Société*, t. 40, Inrap, p. 84-91.

PEYTREMANN, 2018 = PEYTREMANN E., *En marge du village : la zone d'activités spécifiques et les groupes funéraires de Sermersheim, Bas-Rhin, du VI^e au XII^e siècle*, *Revue Archéologique de l'Est*, Suppl. n° 45, Dijon, France, 416 p.

PICHOT, 2002 = PICHOT D., *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 395 p.

PIGNOT, LAMONERIE, DUCLOS, GRANGE, 2011 = PIGNOT I., LAMONERIE X., DUCLOS E., GRANGE G., *Ruvigny (Aube) Le Pré aux Chevaux : rapport de fouilles*, Troyes, Eveha.

RAYNAUD, 2016 = RAYNAUD K., *Saint-Léger-près-Troyes, « Le Château de la Planche »*. Occupations du Mésolithique au Moyen Âge en rive droite de la Hurande, rapport de fouille, Metz, Inrap GEN, 2 vol.

REMY, 2010 = REMY A., *Ruvigny (Aube) « Grande Rue » « Les Moissons »*. Un ensemble funéraire protohistorique et un habitat rural de la fin du haut Moyen Âge, rapport Final d'Opération, Metz, Inrap GEN.

RÉMY, FORT, DOYEN, AHÜ-DELOR, 2013 = RÉMY A., FORT B., DOYEN J.-M., AHÜ-DELOR A., *Fosses du Néolithique ancien, établissement enclos de La Tène finale, établissement rural du Haut-Empire et de l'Antiquité tardive, occupation du haut Moyen Âge : Ruvigny (Aube) « Les Demeures du Bois »*, rapport de fouilles, Metz, Inrap GEN.

RIQUIER, 2013 = RIQUIER V., « Vers une modélisation du peuplement de la Plaine de Troyes à l'âge du Fer », in *Archéologie Territoriale en France. 8 000 d'aménagements* [En ligne], Vincent Carpentier et Philippe Leveau, [s.l.]

RIQUIER, GRISARD, LOÏCQ, TOULEMONDE, ZIPPER, FECHNER, AUXIETTE, NICOLAS, 2013 = RIQUIER V., GRISARD J., LOÏCQ S., TOULEMONDE F., ZIPPER K., FECHNER K., AUXIETTE G., NICOLAS T., « Oscillations et évolutions de l'habitat et des systèmes agraires en Champagne méridionale (2200-450 av. J.-C.) : le terroir du

« Parc logistique de l'Aube », *Cahier d'Archéologie Romande*, 132, L'Homme au bord de l'eau : archéologie des zones littorales du Néolithique à la Protohistoire, p. 65-87.

RIQUIER, AUXIETTE, FECHNER, LOÏCQ, TOULEMONDE, 2015 = RIQUIER V., AUXIETTE G., FECHNER K., LOÏCQ S., TOULEMONDE F., « Éléments de géographie humaine et économique à l'âge du Bronze et au premier âge du Fer dans la plaine de Troyes », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 112, p. 339-367.

RIQUIER, 2017 = RIQUIER V., *La Plaine de Troyes : « Evolution d'un territoire rural des premiers agriculteurs au premier réseau villageois »*, Rapport de Projet Collectif de Recherche, Inrap, 2 vol., 979 p.

RIQUIER, GRISARD, LE-GOFF, 2017 = RIQUIER V., GRISARD J., LE-GOFF I., « L'âge du Bronze et le premier âge du Fer en Champagne-Ardenne : l'occupation du sol vue sous l'angle de l'archéologie préventive », in CAROZZA L., MARCIGNY C., TALON M., *L'habitat et l'occupation des sols à l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer*, Paris, CNRS éditions / Inrap, p. 213-240.

ROMS, 2018 = ROMS C., Ruvigny, « proche l'Eglise ». *Occupations protohistoriques et médiévales en marge du village actuel de Ruvigny*, rapport de Fouille, Metz, Inrap, 2 vol.

ROSEROT, 1948 = ROSEROT A., *Dictionnaire historique de la Champagne méridionale (Aube). Des origines à 1790. Tome troisième*, Langres, impr. Champenoise, 1221-1876 p.

TREFFORT, 1996 = TREFFORT C., *L'église carolingienne et la mort : christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, Lyon, Centre interuniversitaire d'histoire et d'archéologie médiévales, Presses universitaires de Lyon, 216 p. (Collection d'histoire et d'archéologie médiévale, 3).

ZADORA-RIO, 2003 = ZADORA-RIO E., *L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes, Nouvelles de l'archéologie*, p. 6-9.

ZADORA-RIO, 2008 = ZADORA-RIO E., *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire*, Supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, Tours, FERACF, 303 p.

NOTES

1. Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à David Duda (topographe, Inrap Grand Est) pour avoir compilé les informations topographiques ; je remercie également Claire Pesenti (Eveha), Karine Raynaud (DRAC Occitanie, UMR 5138 ARAR), Arnaud Rémy (Inrap Grand Est) et Cédric Roms (Inrap Grand Est, UMR 8589 LAMOP) pour m'avoir permis d'utiliser les données inédites issues de leurs rapports de fouilles.

2. La titlature même de l'église Saint-Léger suggère une fondation ancienne (le martyr de l'évêque autunois eut lieu en 677/678) ; ce vocable se retrouve dans deux autres églises du diocèse de Troyes à l'époque carolingienne, dépendantes d'une autre abbaye, Montier-en-Der (Saint-Léger-sous-Brienne et Saint-Léger-sous-Margerie).

3. Fouille réalisée en 2016-2017 sous la direction de Pascal Neaud, Inrap Grand Est, UMR 7041 ARSCAN.

4. Archives départementales de l'Aube, 1 E 144 (1763).

5. L'ancienneté et la stabilité du peuplement à l'échelle d'un terroir ne fait toutefois aucun doute. Les grands décapages permettent cette vision sur le long terme ; pour un exemple local, depuis le Bronze final vraisemblablement, voir le « Parc Logistique de l'Aube » (Riquier *et al.*, 2013, p. 83-84 ; Riquier *et al.*, 2015).

6. Dans le cadre du PCR Plaine de Troyes, trois catégories de nature de site ont été retenues : habitat, funéraire et territoire exploité. Cette dernière représente les

aménagements de tous types gravitant autour des deux précédents domaines (généralement des structures de délimitation de type fossés, palissades, le réseau viaire ou encore des batteries de silos isolés, etc.) (Riquier, 2017, p. 101-102).

7. Il n'y avait que 152 habitants à Ruvigny à la veille de la Révolution (Roserot, 1948, p. 1322).

8. La cure et quelques maisons particulières auraient également été démolies en 1654 par une troupe de 1000 soldats.

9. « Le lit [de la Barse] est en général peu profond et à fleur de sol et par conséquent ses eaux ont une grande facilité pour se déverser de part et d'autre dans les terrains humides, et inonder les prairies adjacentes » (Peudon, 2003, p. 40). Dans la vallée de l'Aube, le cas d'un déplacement de village à cause de l'eau est répertorié : « L'Auzon se jette actuellement dans l'Aube à hauteur de Nogent-sur-Aube. Anciennement, la jonction ne se faisait qu'à Ortilon. Or l'Aube s'est jetée à plusieurs reprises dans le lit de l'Auzon puis y est restée. Le village de Chaudrey, situé entre les deux, se trouvant inondé, a dû être reconstruit plus haut et il ne reste plus que l'église au milieu des prés et des bois », à plus de 200 m de la rue principale (Peudon, 2003, p. 48).

10. Les parties les plus anciennes de l'église en élévation sont datées du XVI^e siècle. Le premier texte la mentionnant remonte à 1185 (Roserot, 1948, p. 1322).

AUTEUR

VINCENT MARCHASSEAU

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS ; Inrap

Curtilum, cellula et « nature de lieu », marqueurs d'habitat

Marie-José Gasse-Grandjean

- 1 Je ne suis pas archéologue, ma spécialité étant l'analyse des textes médiévaux et des chartes principalement. Ce type de documents juridiques m'a permis d'approcher une histoire discrète, l'histoire rurale, en alliant deux démarches complémentaires. D'une part, je mène des enquêtes sur le vocabulaire de cette histoire rurale en questionnant des contextes variés comme ceux de *bannus*, *curtilum* ou *cellula*. D'autre part j'analyse et édite certains types particuliers de documents de cette histoire rurale, comme les obituaires, cartulaires, pancartes ou charte-inscription. Enfin plus récemment, dans le cadre du projet Dictionnaire topographique de la France, j'ai mené une enquête sur la typologie des lieux. Ces différentes approches aident à multiplier les angles de vue et les échelles.
- 2 Dans le cadre de la journée autour de la genèse du village, j'ai proposé de faire part des conclusions de trois enquêtes récentes¹, autour des notions de *curtilum*, *cellula* et de nature de lieu, relativement à l'habitat. La notion de réseau, mise en avant dans l'annonce de cette journée, est en arrière-plan de ces trois enquêtes.

1. *Curtilum*

- 3 Je commencerai par *curtilum* ou curtil ; j'utiliserai cette forme, curtil, plutôt que courtil, trop perçu comme un terme désuet et poétique. Curtil est un diminutif de *curtis*, qui désigne une cour ou un espace entouré de bâtiments ou de murs, et il est souvent lié à un nom de personne. Mais ce n'est pas ce qui a retenu mon attention au départ. Je m'y suis intéressée premièrement parce que j'avais été surprise de le rencontrer de façon beaucoup plus récurrente et documentée dans les chartes médiévales bourguignonnes qu'ailleurs, comme si ce terme diminutif y menait une vie propre. Je me suis tournée vers la bibliographie et j'ai vite compris qu'aucune étude n'avait été réalisée sur le sujet. Du côté des dictionnaires et des lexiques, ce ne fut pas plus simple car le terme est multiforme, tantôt substantif, tantôt adjectif, masculin, féminin ou neutre, avec de multiples orthographes ; j'ai relevé 34 formes dans le seul corpus des chartes

bourguignonnes. Les dictionnaires multiplient tellement les entrées et exemples pour ce terme qu'il fut impossible de proposer une définition simple quand nous avons mis au point le *Lexique Latin-Français. Antiquité et Moyen Âge* (Picard, 2006) ; nous avons opté pour la définition suivante, qui n'a satisfait personne : « curtile, is, n. : courtil, espace clôturé, tenure, emplacement urbain, domaine ». L'approche du terme est compliquée parce que nous nous situons à l'échelle de la parcelle, à l'échelle d'une très petite unité agraire personnelle, subjective. Celle-ci se trouvait aussi en concurrence avec de nombreuses autres appellations comme *colonica*, *mansus*, *casa*, qui désignaient parfois la même réalité. L'analyse textuelle de 2 200 occurrences bourguignonnes a permis d'aboutir à plusieurs caractéristiques principales.

- 4 Premièrement le curtil est un phénomène très bourguignon et très spécifique du X^e siècle. Dans les chartes bourguignonnes, *curtilum* désigne une réalité modeste mais étonnamment décrite. C'est un complexe immobilier comprenant une habitation rurale, des dépendances, une terre, des espaces clos, un jardin, un verger, une vigne, voire un pré, un bois ou une friche. C'est une petite unité de survie et d'autosuffisance. Des historiens bourguignons s'y sont intéressés. André Déléage y a vu une unité agraire de base, soit une maison avec une terre et souvent une vigne, soit environ un quart d'hectare ou 2 500 m² comme le jour ou journal ou la jugère (Déléage, 1941, p. 281-282 et 136). Alain Guerreau a souligné son aspect clos (Guerreau, 2000, p. 517 et 531). Aujourd'hui, le terme curtil est conservé majoritairement dans des microtoponymes des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, de l'Ain, de la Drôme, de la Haute-Loire et de la Savoie, dans une grande région Sud-Est. Toutefois, les noms de communes composés à partir de ce terme sont au nombre de quatre seulement et sont tous bourguignons : citons Curtil-Vergy, Curtil-sous-Burnand, Curtil-Saint-Seine et Curtil-sous-Bufferies. Si le terme est conservé à cette échelle communale en Bourgogne, c'est peut-être simplement parce que le phénomène y était plus ordinaire ; il y a une spécificité bourguignonne indéniable (fig. 1).

Curtil-Rippe (Le)		Rhône-Alpes	01	Bourg-en-Bresse	Pont-de-Vaux	Arbigny	écart

Curtil-Saint-Seine	Curtils (1086) ; Curtis (xie siècle) ; Cortils (vers 1110) ; Ecclesia Curtil (1131-1135) ; Curtil (1190) ; Curtiz (1295) ; Curtils (1375) ; Curtils vers Saulx (1469) ; Curtil vers Saulx (1574) ; Curtil vers Saulx le Duc (1657) ; Ceurtin (1600) ; Curtil-Saint-Seine (xixe siècle)	Bourgogne	21	Dijon	Saint-Seine-l'Abbaye

Curtil-Sous-Bufferies	In villa Curtilis Matisconensi pago (898) ; In pago Matisconense in agro Marciacense vel Danacense... in villa Curtilis (945) ; In pago Matisconense in villa Curtilis (1013) ; In agro Mediolanensi in villa... Curtilis (1015) ; In pago Matisconensi... Curtilos (vers 1050) ; Curtiles (1226) ; Curatus de Curtiz juxta Bufferies (xixe siècle) ; Ecclesia de Curtili (avant 1412) ; Curtil (1478) ; Curtil sous Bufferies (1666) ; Curtil-sur-Bufferies (an X) ; Curtil-sous-Bufferies (1845)	Bourgogne	71	Mâcon	Cluny		commune

Curtil-sous-Burnand	Medietatem ecclesie... in pago Matisconense... in honore Sancti Petri... in villa... Curtilis (981) ; Curtiz près Brunan (1265) ; Curatus de Curtiz juxta Brunanx (xixe siècle) ; In finagio de Curtili... Curtil (1407) ; Ecclesia de Curtili juxta Burnant (alias Certili juxta Burnat) (avant 1412) ; Curtil soubz Burnant (1479) ; Ecclesia de Curtili juxta Burnanco (1513) ; Curtil soubz Burnant (1543) ; Curtil sous Burnan (1696) ; Curtil soubz Burnand (1685) ; Curtil-sous-Burnand (1760) ; Curtil (an X) ; Curtil-sous-Burnand (1845)	Bourgogne	71	Mâcon	Saint-Gengoux-le-National		commune

Curtil-Vaulié		Bourgogne	71	Louhans	Beaurepaire-en-Bresse	Sagy	écart

Curtil-Vergy	Curtils (877-879) ; Finagium de Curtilibus (1288) ; Finagium de Curtilibus (1305) ; Curtis (1308) ; Curtiz (1375) ; Curtiz (1377) ; Cultis soubz Vergy (1391) ; Curtiz (1412) ; Cultis (1415) ; Courtil soubz Vergy (1450) ; Curtil (1574) ; Ceurtil soubz Vergy (1598) ; Cretil (1607) ; Curtil-Vergy (xixe siècle)	Bourgogne	21	Dijon	Gevrey-Chambertin

Curtil-Vieux (Le)	Loco dicto ou Verneys et nunc dicitur ou Curtil vioux (1538)	Rhône-Alpes	01	Bourg-en-Bresse	Bâgé-le-Châtel	Bâgé-la-Ville	lieu dit

Fig. 1. Dictionnaire topographique de la France, Les quatre communes bourguignonnes conservant « curtil » dans la composition de leurs toponymes (<https://dicotopo.cths.fr>).

- 5 Le curtil est ensuite un espace clos et lié à la vigne. Dans les textes, il apparaît comme un lieu de production des vivres, installé au voisinage des habitations et qu'il faut protéger. Il est délimité par des murs, par des voies publiques, par des chemins, par des

bornes. Il est souvent lié à un arbre isolé producteur de fruits, noyer ou poirier, servant également de borne. Parmi les productions vivrières, la vigne arrive très largement en tête. *Vinea* est la première cooccurrence de *curtilum* dans les textes et de loin : l'expression *curtilum cum vinea* représente une occurrence sur deux. Les confronts de cette vigne sont très souvent précisés, de même que les murs de clôture et les accès ; c'est un bien précieux qu'on identifie concrètement. Guy de Valous avait dressé en 1920 des listes des vignes et des curtils appartenant à l'abbaye de Cluny (De Valous, 1920-1921, p. 426-474). En cartographiant simplement ces listes, on saisit mieux la proximité et la relation évidente entre vignes et curtils, les deux cartes ayant un air de parenté (fig. 2).

Fig. 2 a et b. Les curtils et les vignes possédés par l'abbaye de Cluny d'après Guy de Valous (« Le domaine de l'abbaye de Cluny aux Xe et XIe siècles », Annales de l'Académie de Mâcon, 22, 1920-1921, p. 426-474).

- 6 Enfin, le curtil est souvent mentionné au pluriel et l'aspect diminutif (*curtilum* issu de *curtis*) est important. Plusieurs curtils sont souvent mentionnés, beaucoup sont mitoyens de chemins et d'autres curtils. Il est question de demi-curtils parfois. Quand ils apparaissent en nombre, le terme est assez interchangeable avec *mansum*, *vinea*, *clausus*, *ortus*, *vercaria*. Surtout, l'aspect diminutif de cette appellation est essentiel, ce caractère petit trouvant beaucoup d'écho dans les textes : il est question de petites parcelles adaptées pour la vigne et les arbres fruitiers, de parcelles petites et faciles à clore, de parcelles liées à une famille. Tout cela suggère une organisation en petites propriétés, en agglomérats proches des bourgs, le long des voies principales. Pour répondre à une poussée démographique peut-être, et à l'image des lotissements contemporains ? Dans une liste de redevance très longue due au chapitre Notre-Dame de Beaujeu vers 1100, toute une série de curtils sont désignés à la suite par des anthroponymes et certains curtils semblent fonctionner en lots. Quoi qu'il en soit de ces regroupements, ce parcellaire des curtils reste probablement assez lâche avec des bâtiments voisins mais non mitoyens puisque chaque curtil englobe des espaces cultivés et non cultivés autour de l'habitation (fig. 3).

... unum porcum recipientem, et III sextaria vini. Cappellanus debet unum sextarium frumenti, et unum porcum recipientem, et III sextaria vini et unum sextarium cybarie. Huc usque est de antiquo dono. A modo de moderno dono: In primis mansus de Monte Mediano, cuius census est duo sextaria frumenti, et II sextaria sigule, et II sextaria cibarie et II porci, unus de duobus solidis, alter vero de IIIor solidis, et I agnus et I aries. **Curtilus Duranni Calcaris** unam armum vacce, et unam eminam frumenti, et III eminas vini. **Curtilus Titbaldi de Sarmasiaco, quem Ugo de Felgerlis obtulit sancte Marie medietatem**, et alteram medietatem concessit nobis Berardus pro escambio quem dedimus sibi in villa de Vico Curtione, debet IIIor panes et unam coxam vacce et medietatem vini. **Curtilus Christiani de Nastiaco** debet cartallum et dimidium frumenti et III denarios, et I sextarium vini, et medietatem vini vinee. **Curtilus Aalardi de Bruliaco** debet unam eminam frumenti et X denarios et unum sextarium cybarie, et III cappones et II sextaria vini. **Curtilus Engelberti** debet unum cartallum frumenti, et VIII denarios, et II cappones et I sextarium cybarie. **Curtilus Arlealdi de Bruliaco** debet I cartallum frumenti, et III denarios, et unum sextarium cybarie et I sextarium vini. **Curtilus Matricularis** debet I sextarium frumenti pro taschia quam dedit Sancte Marie Stephanus Riferius. **Curtilus Johannis de Crosa** debet III panes, et III eminas cybarie, et III panes et III cappones. Mansus Arberti de Siniaco debet II sextaria frumenti, et II sigule et II cybarie, et unum porcum recipientem, et I sextarium nucis et III sextaria vini. **Curtilus Duranni de Sancto Bonito** debet X et VIII denarios, et I eminam frumenti, et III eminas vini et II gallos. **Curtilus Gitberdi Borneri** debet X denarios, et unum cartallum frumenti et unum sextarium vini. **Curtilus de Dosa**, quem Petrus Brunus dedit Sancte Marie, debet III cartallos frumenti, et VI capones, et VIII denarios in maio, et III eminas cybarie. **Curtilus de Verneiz**, quem Petrus Faber tenet, debet V panes, et VI denarios et II gallos. **Curtilus Guichardi de Peseiz** III cartallos frumenti, et I sextarium cybarie, et XVI denarios et II gallos. **Curtilus Gitberti** unam eminam frumenti, et unum sextarium et dimidium cybarie, et VI denarios et II gallos. **Curtilus Duranni** unam eminam frumenti, et I sextarium cybarie et VI denarios, et ex altera parte XVI denarios. **Curtilus Gitberti de Gertione** III solidos. **Curtilus Guichardi de Gertione** una emina frumenti et unum sextarium cybarie et II solidos. **Curtilus Rollandi**, canonici de Exartis Petrosi, debet I cartallum frumenti, et III eminas cybarie et XVIII denarios. **Curtilus Hugonis de Arderolis** debet unum cartallum frumenti, et I eminam cybarie et VI denarios et II gallos. **Curtilus Duranni Polemi de Filgeris** debet III panes, et III eminas cybarie, et XVIII denarios et III cappones. **Curtilus Richardi de Canseades** debet II solidos, et unum cartallum frumenti et III eminas cybarie et duo capones. **Curtilum Letbaldi**, I cartallum frumenti, et III eminas cybarie, et XII denarios et II capones. **Curtilus Martini** XII...

Fig. 3. Extrait d'un inventaire des redevances dues au chapitre Notre-Dame de Beaujeu (sans date, début du XII^e siècle ? ; Marie-Claude GUIGUE, *Cartulaire de l'église collégiale Notre-Dame de Beaujeu*, Lyon, 1864, p. 28-31, n° 28).

- 7 Curtil désigne donc un espace assez typiquement bourguignon, clos, bâti, cultivé, lié à la vigne, multiple, assez petit, caractéristique de la période 850-1050, une petite propriété et souvent un habitat rural. Il a tout de la maille d'un réseau car les chemins et les voies sont omniprésents. Cette idée de maillage est soutenue par une autre idée qui m'a séduite, celle des diminutifs envahissants dès l'Antiquité tardive et qui perdent leur sens strict au Bas Moyen Âge et signalent simplement une relation. Dans les textes, quand on veut souligner l'habitat, on utilise plutôt *mansus* ; *curtil* désignerait plutôt un espace intercalaire, une véritable unité agraire et sociale à l'échelle d'un homme, une unité fondamentale, ordinaire, banale, et peut-être un élément essentiel de l'agrégation des habitats et de leur fixation. J'y ajouterais bien l'hypothèse d'une microstructure agraire et sociale possiblement auto-organisée qui expliquerait son succès, dans le Sud bourguignon par exemple.

2. Cellula et monasteriolum

- 8 À la suite de *curtilum*, j'ai eu l'idée d'interroger d'autres diminutifs, *monasteriolum* et *cellula*, dérivés de *monasterium* et *cella* (Gasse-Grandjean, 2016).
- 9 *Cella* et *monasterium* sont des termes tellement fréquents dans les chartes médiévales, et difficiles à appréhender, que personne ne se lance dans leur étude. J'ai essayé en me limitant au corpus bourguignon.
- 10 Dans les CBMA (<http://www.cbma-project.eu>), *cellula* est lié à des noms propres de lieux, de personnes, de saints ; il apparaît dans des listes énumératives, émanant de pouvoirs souverains, et marque un pic d'occurrences au IX^e siècle. Surtout,

relativement à l'habitat et à son organisation, il semble important d'indiquer qu'il ne signale pas obligatoirement une structure modeste mais plutôt une relation de dépendance. Je donnerai l'exemple du monastère de Saint-Rémi de Sens, déplacé à Vareilles, qui est d'abord qualifié de *cella* ou *monasterium* puis, subitement, de *cellula*, une fois le transfert réalisé. Dans un texte très long, la *cella* est décrite avec une liste impressionnante de biens, avec notamment 190 manses et 19 hospices. Pourtant, la *cella* devient *cellula* dès que le déplacement est énoncé, comme pour marquer une nouvelle position du monastère vis-à-vis de Sens et dans le réseau monastique (fig. 4).

...relegendam, atque vestris subscriptionibus roborandam obtuli, quo statuere per vestram unanimitatem decrevi, ut nullus deinceps episcoporum, quicumque per tempora divina præstante successerint gratia, quicquam de his rebus, **quas præsentī tempore memorata cella usibus monachorum attributas possidet**, minuere, vel abstrahere, vel aliis usibus applicare, vel beneficii quicquam, vel suorum, vel extraneorum dare præsumat, sed, ut intimatum est quæcunque nunc temporis retinet per diversa loca et territoria, usibus monachorum deputata, et quæ a timentibus Deum eidem postmodum fuerint loco collata, **absque ulla diminutione vel subtractione cellæ** et monachis ibidem conversantibus maneant inconvulse. **Hæc autem sunt infrascripta loca monachorum stipendiis in memorata cella degentium destinata**. Primitus Valliculas, ubi ædificare præfatum volumus monasterium: Staticus cum adjacentiis suis, id est, Vetus Ferrarias; et Petra Ursana cum territoriis et sylvis: Chryniacus cum adjacente sibi Hermentaria, cum territoriis et sylvis: Fontanacula cum territoriis; Lausa cum adjacentiis suis, hoc est vico Sancti-Sidronii, cum territoriis et sylvis, et simul latione: Bracciacus cum territoriis: Columbarius cum adjacentiis suis, hoc est Estiniacus, Silviacus, et territoria eorum cum sylvis; Villamanesca cum adjacente sibi ponte, et territorio: Misceriacus cum adjacente sibi Ternanta; Villanova cum adjacentiis suis, hoc est Cavanarias, et Capotenus: Noerollis cum adjacente sibi: Caprenciis cum territoriis et sylvis et simul puteolis. **In summa sunt mansa centum nonaginta, et hospitia decem et novem. Quidquid itaque in supradictis locis, vel circa eandem cellulam præsentī tempore monachi in eadem divinæ gratiæ famulantes possidere noscuntur**, vel si qua sunt alia quæ forte meam fugerunt memoriam, et tamen ea suis stipendiis assignata retinent cum territoriis, vineis, pratis, sylvis, aquis, aquarumve decursibus, et cæteris adjacentiis, ipsis tantum ex integro, ut præmissum est, eorumque usibus jure perpetuo absque ulla diminutione sub prætexto memorati episcopi nostri jure debito cedant. At vero episcopus qui pro tempore auctore Deo præfuerit, abbatem de eodem monasterio, eum videlicet quem omnis congregatio sibi ordinandum poposcerit, et sinceritas morum, et bonorum actuum probitas commendaverit, si inter eos talis inveniri quiverit, eis ordinandum procuret. Quod si talis inter eos minime inveniri potuerit, de eadem parochia vel diœcesi Senonica, consentientibus sanctis coepiscopis ejusdem diœcesis, et circumpositis venerabilibus abbatibus, eis præficiendum atque ordinandum provideat. In aggregandis quoque monachis hunc modum abbas qui præfuerit, teneat, ut tricenarium numerum quantitatis summa non excedat, donec rerum copia major succrescat. Episcopus quoque in exigendis muneribus abbatem ejusdem loci non gravet, sed sufficiat ei ad annua dona equus unus, et scutum cum lancea. Quod si in expeditionem publicam ire jussus fuerit, addantur...

Fig. 4. Extrait d'une charte d'Aldricus, archevêque de Sens, par laquelle il fait approuver par les évêques, réunis en concile à Worms, la translation du monastère de Saint-Remy de Sens à Vareilles (833 ; Maximilien QUANTIN, *Cartulaire général de l'Yonne*, Auxerre, 1854, t. 1, p. 39-43, n° XXI).

- 11 Le terme voisin *monasteriolum*, diminutif lui-aussi, adopte des orthographes plus fantaisistes. Il est très minoritaire par rapport à *monasterium*, dont il dérive. Sa chronologie est aussi plus resserrée, entre 800 et 1200. Il apparaît au singulier, dans des actes souverains et dans des listes de lieux. Il est donc plus lié à la toponymie : ce sont aujourd'hui les nombreux Montereau, Ménétréol, Montreuil, Monthureux et autre Montarlot. Il peut lui aussi désigner, non pas une petite communauté, mais une communauté riche, comme le *monasteriolum* riche de la Voûte créé par Cluny. Il signale souvent une dépendance et il désignera de plus en plus un prieuré à la fin du Moyen Âge : le premier cooccurrent de *monasteriolum* est *prior* dans les chartes bourguignonnes. Il semble fonctionner avec *cella*, *cellula* tandis que *monasterium* fonctionne isolément. Tout cela convient au contexte d'un réseau monastique qui est en train de s'installer, et qui s'étoffe de nouveaux termes, nécessaires pour désigner de nouvelles installations monastiques et les nouveaux habitats qu'elles polarisent.
- 12 Qu'il s'agisse de *curtilum*, *cellula* ou *monasteriolum*, le diminutif apparaît dans un dispositif de concurrence et comme un vivier de nouvelles appellations, toujours en réseau et souvent comme un surinvestissement du lieu au service d'une stratégie.

Pourquoi s'ingénier, par exemple, à spécifier *Beate Marie Canacopiensis cellula* quand *Beate Marie Canacopiensis* ne laisse aucun doute sur l'identification du prieuré de Ganagobie ? Si ce n'est pour se positionner par rapport à d'autres entités, à d'autres saints, à d'autres lieux et, en l'occurrence, pour cet exemple de Ganagobie, pour se positionner par rapport à Cluny, dont le prieuré dépend.

- 13 Ces diminutifs sont des marqueurs de l'habitat à un instant T, ils sont tout à fait dans l'ordre de l'événement. Ils sont des constructions très subjectives, très liées à la représentation que se fait telle personne de tel lieu à tel moment, des constructions mentales d'autant plus difficiles à cerner qu'elles s'interconnectent. Ce sont les témoins d'un réseau complexe de relations, à une petite échelle encore mal connue, et les témoins surtout d'un réseau interconnecté ; j'utilise l'expression à dessein, en référence au réseau numérique actuel dont la mise en place, les développements, les intégrations et les implications furent utiles à ma réflexion.

3. La « nature des lieux »

- 14 Le 3^e dossier intitulé Nature de lieux est issu du projet Dictionnaire topographique de la France coordonné par le CTHS. Dans ce projet d'édition électronique des dictionnaires topographiques départementaux, plusieurs unités sémantiques ont été balisées dans les notices de ces dictionnaires, dont la nature du lieu. C'est une donnée inédite, réclamée par le concepteur du projet, Léopold Delisle, et assez bien documentée, ce qui a permis un traitement informatique. On la trouve directement derrière la vedette de l'article, souvent sous une forme abrégée, sous la forme h. pour hameau, f. pour ferme, etc.
- 15 J'ai eu l'idée de m'y intéresser suite aux journées d'études *Géolocalisation de sources anciennes*, organisées avec Laure Saligny, car il était ressorti de ces journées que tous les concepteurs de bases de données présents, et notamment des archéologues comme Florent Hautefeuille ou Nicolas Poirier, réclamaient une liste classée de ces natures de lieu, présente dans toutes les bases de données mais chaque fois différente et réélaborée. J'avais à disposition à ce moment-là dix-neuf dictionnaires traités ; aussi me suis-je mise au travail sur cette base pour établir une liste référentielle.
- 16 J'ai fait l'histoire de cette donnée « nature de lieu » depuis le départ de la collection en 1862 jusqu'en 2008. J'ai réuni près de 200 000 formes, avec près d'une nature de lieu par notice de dictionnaire et, au final, 4 900 valeurs uniques. Soit une grande variété, une ressource généreuse et exploitable qui m'a encouragée dans la nécessité d'établir une liste référentielle. J'ai analysé leur fréquence (hameau, lieudit, écart et ferme arrivant largement en tête), leur mise en forme (mots simples ou formes composées), les variations d'un dictionnaire à l'autre, et j'ai réalisé un tri. Au final, j'ai établi une première liste qui pourra servir de variable pivot dans de nombreux projets, notamment sous la forme de menus déroulants ou de vocabulaires contrôlés, et qui pourra aussi servir de base à d'autres nomenclatures et ontologies. Cette liste est disponible sur HAL en annexe d'un article intitulé *La nature des lieux. Une première typologie issue des dictionnaires topographiques* (Gasse-Grandjean, 2018). Elle comprend, organisée en neuf classes, une typologie des éléments naturels, de l'hydrographie, des habitats et bâtiments, des voies, des circonscriptions, de l'agriculture, de l'industrie, de la religion ainsi qu'une inévitable rubrique « autres ». La classe *Habitats et bâtiments* est aussi fournie que la classe *Éléments naturels*. Surtout, c'est la classe qui regroupe, et de loin, le plus d'occurrences et de formes. Les autres classes sont bien sûr également

utiles pour une approche des villages à travers l'application web des dictionnaires topographiques de la France (<https://dicotopo.cths.fr/>). Il m'a paru utile de signaler que de tels outils existent, sont en construction et peuvent aider à appréhender l'histoire de l'habitat, du village (fig. 5).

Nature de lieu	Occurrences dans <vedette>	Occurrences dans <typologie>	Formes dans <typologie>
Moulin	4450	6040	394
Bois	3367	4799	317
Fontaine	1637	1189	111
Maison	1601	10471	431
Château	877	2314	338
Chapelle	588	3554	417
Fief	409	9237	442
Ferme	354	23376	579
Commune	253	4450	64
rivière	248	576	23
Cense (cens)	194	1196	41
Ruisseau	171	5115	134
Montagne	165	1653	96
Village	76	2136	98
Quartier	76	1019	55
Canton	21	2513	54
Ecart	12	24162	175
Contrée	4	1920	35
Lieu-dit	0	37343	264

Fig. 5. Projet Dictionnaire topographique de la France. Occurrences des natures de lieux dans 19 dictionnaires topographiques départementaux balisés.

- 17 Dans cette liste référentielle, « village » arrive au 14^e rang derrière moulin, bois, fontaine, maison, château, etc., les microtoponymes désignant un moulin, un bois, une fontaine, une maison étant nettement plus nombreux que les villages eux-mêmes. Un simple tri de ces mentions de villages par département fait apparaître des chiffres très disparates. Il faut faire la part des directives données par Léopold Delisle, plus ou moins suivies, de la variété des auteurs des dictionnaires, de la longue période d'édition de ces dictionnaires (1865-2008) et d'habitudes régionales ; ces conditions particulières introduisent inévitablement des biais. Mais ces chiffres reflètent peut-être aussi une variété de contextes et mériteraient une analyse plus fine. 4 622 réponses par exemple pour le Morbihan, 1 247 pour la Haute-Loire. On sait qu'en Bretagne et en Auvergne, « village » désigne un hameau dont le nombre d'habitations peut être inférieur à cinq. Mais pourquoi un chiffre élevé également dans la Meuse, par exemple, ou dans le Cher ?
- 18 Quand l'étape de géolocalisation du projet Dictionnaire topographique de la France sera achevée, quand nous pourrons géolocaliser toutes les appellations et les particularités le long des rivières, des voies, près des reliefs ou des grandes cités, l'information prendra une tout autre valeur et nous pourrons affiner les questionnements (fig. 6).

Fig. 6. Projet Dictionnaire topographique de la France. Les effectifs de la recherche « village » dans la balise <typologie du lieu> : 3854 réponses dans 35 dictionnaires topographiques départementaux balisés.

- 19 Voici autant de pistes et de marqueurs fournis par la documentation textuelle : le curtil comme une création du Moyen Âge, probablement comme un indice d'agrégation de l'habitat rural entre 850 et 1050 (et surtout au X^e siècle), dans une configuration composite et vivrière. Ensuite, les mots diminutifs qui désignent plutôt des relations que des structures modestes. Et puis, de nouveaux outils pour perfectionner l'interrogation des textes anciens. Il me semble que ce sont des indicateurs précieux pour appréhender une structure en réseau dynamique qui nous échappe largement, plus encore quand il s'agit des petites unités de vie d'une population qui apparaît peu dans les textes et qui a laissé peu de traces archéologiques. Ces enquêtes m'ont permis d'approcher le maillage agraire et social antérieur au réseau paroissial et castral, très certainement robuste, lié à des poussées démographiques mais aussi à des volontés collectives qui fixent les hommes au sol et marque l'environnement assez durablement.
- 20 Il reste toujours le problème de l'interprétation des documents, et particulièrement des documents textuels. Nous avons tendance à donner beaucoup d'importance à une description lorsqu'elle est précise, mais que reflète-t-elle ? Une réalité ? Une représentation ou une construction mentale ? Pour illustrer cette question, on peut citer l'exemple de quatre sites espagnols appelés Monistrol. Des campagnes archéologiques ont été menées afin de vérifier, sur le terrain, l'origine et la nature de ces toponymes issus de *monasteriolum* (Folch Iglesias, Gibert Rebull, 2011, p. 364-369). Les conclusions sont aussi modestes que les structures découvertes. Des fondations des V^e-VI^e siècles ont été mises au jour, mais elles ne permettent pas de caractériser les sites, de suggérer notamment la présence d'un monastère. Un contexte d'église est parfois attesté, mais tardivement. Deux de ces sites espagnols constituent actuellement des noyaux urbains, deux autres non. Cette tentative de caractérisation réclame

beaucoup de prudence, plus encore quand il s'agit d'entités modestes voire éphémères, qui n'ont jamais laissé de séries continues ni sur le terrain, ni dans la documentation. Il reste que ce type d'action demeure essentiel, premièrement pour identifier les éléments du réseau, ensuite pour compléter à la fois les fouilles de grandes surfaces et l'exploitation des corpus de textes.

- 21 Pour résumer, l'étude de vocabulaire épaulée par de nouveaux outils permet d'approcher différemment le réseau d'habitat. Nous pouvons multiplier les angles d'approche et les échelles pour appréhender ses agrégats, ses nœuds, ses concurrences qui laissent deviner que le réseau se densifie et qu'il est dynamique. Nous pouvons croiser des méthodes et des problématiques pour approcher les très petites unités de ce réseau d'habitat à des instants T. J'encourage surtout au partage des données et à la construction d'outils et de référentiels pour structurer la masse exponentielle de documentation réunie, à participer à la dynamique d'un autre réseau, celui de l'histoire rurale « digitale ».

BIBLIOGRAPHIE

DELEAGE, 1941 = DELEAGE A., *La vie économique et sociale de la Bourgogne dans le haut Moyen Âge*, 3 vol., Mâcon, Protat, 1941.

DE VALOUS, 1920-1921 = DE VALOUS G., « Le domaine de l'abbaye de Cluny aux X^e et XI^e siècles », *Annales de l'Académie de Mâcon*, 22, 1920-1921, p. 426-474.

FOLCH IGLESIAS, GIBERT REBULL, 2011 = FOLCH IGLESIAS C., GIBERT REBULL J., « Arqueologia, documentació escrita i toponímia en l'estudi de l'Alata Edat Mitjana : els casos dels toponims *pharus*, *monasteriolum* i *palatium* », Universitat Autònoma de Barcelona, JIA, 3as : 5-7 de mayo 2010, Estrat crític, vol. 5.2, p. 364-369.

GASSE-GRANDJEAN, 2018 = GASSE-GRANDJEAN M.-J., *La nature des lieux : une première typologie issue des dictionnaires topographiques*, 2018. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01710540v2/document>.

GASSE-GRANDJEAN, 2016 = GASSE-GRANDJEAN M.-J., « *Cellula* et *monasteriolum* dans les chartes de la Bourgogne médiévale », in *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [Online], Hors-série n° 10 | 2016. URL : <http://journals.openedition.org/cem/14499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.14499>.

GASSE-GRANDJEAN, 2014 = GASSE-GRANDJEAN M.-J., « *Curtium de vinea* », in *Archivum Latinitatis Medii Aevi* (ALMA), 72, p. 83-128.

GUERREAU, 2000 = GUERREAU A., « L'évolution du parcellaire en Mâconnais (env. 900-env. 1060) », in FELLER L., MANE P., PIPONNIER F., dir., *Le village médiéval et son environnement. Études offertes à Jean-Marie Pesez*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 509-535.

NOTES

1. Ces enquêtes sont disponibles dans les publications suivantes : Marie-José GASSE-GRANDJEAN. *La nature des lieux: une première typologie issue des dictionnaires topographiques*, 2018. {hal-01710540v2} ; « *Cellula et monasterium* dans les chartes de la Bourgogne médiévale », in *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [Online], Hors-série n° 10 | 2016, Online since 09 December 2016, connection on 06 February 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cem/14499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.14499> ; « *Curtilum de vinea* », in *Archivum Latinitatis Medii Aevi* (ALMA), 72 (2014), p. 83-128.

AUTEUR

MARIE-JOSÉ GASSE-GRANDJEAN

Université de Bourgogne-Franche-Comté / UMR 6298 ARTEHIS

Bilan de la journée d'étude « La genèse du village » : entre diversité des cas et trajectoires communes

Antoine Guicheteau et Vincent Marchaisseau

- 1 L'intérêt de ce volume est de permettre la publication de différents travaux et de créer une dynamique locale sur la question de la formation des villages au haut Moyen Âge. Les nombreux exemples présentés et sujets abordés dans les huit contributions de cet ouvrage appellent quelques remarques conclusives, tout en ayant bien à l'esprit les limites inhérentes à un tel exercice.

1. Des questions de chronologie

- 2 Un des premiers éléments qui ressort de la plupart des contributions est la précision accrue des éléments de datation, qui offre désormais la possibilité de mieux percevoir l'évolution chronologique des occupations. Gardons toutefois à l'esprit que la chronologie reste largement tributaire d'un volume de mobilier parfois trop réduit quantitativement pour être statistiquement fiable, notamment dans le cadre d'opérations sur de faibles superficies. Toutefois, la corrélation des datations à l'analyse stratigraphique, possible dans le cadre d'interventions en centre-bourg dans des contextes fréquemment stratifiés, enrichit la précision des séquençages chronologiques, quoi qu'à des degrés moindres, bien évidemment, qu'en milieu urbain.
- 3 De fait, l'archéologie dispose aujourd'hui d'outils fiables sur ces questions. Ils permettent d'envisager le développement de sites d'habitat de type « proto-villageois » à partir de la fin de l'Antiquité en Gaule, et surtout leur multiplication à partir des VI^e-VII^e siècles dans l'espace géographique qui nous concerne ici. La contribution de M. Kasprzyk démontre bien la filiation « germanique » d'une tradition villageoise pourtant connue dans le monde romain, mais absente des Gaules, à l'exception de l'espace rhénan.

2. L'approche territoriale

- 4 Plusieurs études rassemblées ici illustrent les liens forts unissant le terroir et l'habitat. C'est particulièrement vrai dans des environnements contraints comme le Jura et le Morvan, exemples de moyenne montagne présentés par V. Chevassu, en dépit de corpus de sites réduits du fait, notamment, de l'absence d'archéologie préventive dans ces zones peu concernées par l'aménagement du territoire. Ici, l'habitat semble faiblement polarisé, peut-être moins contraint par l'église et les aristocraties laïques, et le village ne semble pas constituer le cadre du peuplement, plutôt axé sur d'autres modes d'organisation comme le hameau ou le regroupement par vallée. L'étude a le mérite de démontrer que le village n'est pas le cadre obligatoire et unique du peuplement au Moyen Âge.
- 5 Ceci dit, l'exemple de la Plaine de Troyes tend à limiter la pesanteur du milieu naturel. En effet, l'environnement ne présente pas ici de contraintes particulières, les sols étant fertiles et facilement exploitables. Pourtant, l'analyse de V. Marchaisseau démontre le caractère instable des habitats durant le haut Moyen Âge, l'archéologie en cœur de bourg ne livrant guère d'occupation intense de cette période alors même que les vastes décapages réalisés dans la périphérie de l'agglomération troyenne ont livré un nombre considérable de sites d'habitat. Le rôle polarisant de l'église et du cimetière dans le regroupement de l'habitat ne semble intervenir que tardivement, seulement à partir des XI^e-XII^e siècles, et encore de façon partielle, l'exemple de Ruvigny ne présentant finalement que peu d'indices de concentration topographique de l'habitat avant le XIX^e siècle !
- 6 Le contraste est frappant avec le Chalonnais, territoire présenté par A. Guicheteau. Ici, les opérations préventives des dernières décennies au centre des villages ont permis d'établir systématiquement l'ancienneté de l'occupation à la période mérovingienne, voire d'illustrer de remarquables phénomènes de continuité – sans doute en trompe-l'œil – de l'habitat depuis le Haut-Empire. Cet aspect est toutefois sans doute à nuancer, la densité de sites toutes catégories confondues dans le secteur durant l'Antiquité, de la simple ferme à l'agglomération en passant par de véritables palais, étant exceptionnelle. Mais la précocité de l'occupation des sites de peuplement actuels demeure, même s'il est toujours délicat de la caractériser, l'existence d'un lieu de culte et d'un cimetière n'impliquant pas systématiquement l'association d'un habitat groupé dès les VI^e-VII^e siècles. En effet, excepté l'exemple hors norme et finalement peu représentatif de Sevrey – point d'ancrage d'un véritable district potier – et ses 25 hectares occupés dès la période mérovingienne, sans doute dès le VI^e siècle, le rassemblement des hommes auprès de l'église et des morts ne semble pas intervenir avant la fin du VIII^e et le IX^e siècle. Ce processus de regroupement des hommes et de concentration topographique atteint peut-être un paroxysme aux XI^e-XII^e siècles, avec l'abandon de la vocation résidentielle de certains sites au profit de bourgs de statuts supérieurs. Même si l'hypothèse d'une éclosion précoce du village, fondée sur la force et le maintien des héritages d'une organisation économique et sociale antique et tardo-antique, peut ici plus qu'ailleurs être envisagée, elle est néanmoins à relativiser face au caractère encore limité des données.
- 7 Toujours est-il que l'étude globale d'une zone géographique restreinte est un travail susceptible de faire connaître des progrès intéressants sur les questions de

structuration des occupations et, par conséquent, sur la place des villages dans les réseaux de peuplement (Schneider, 2010).

3. La place de l'église et du cimetière

- 8 Les liens entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge ne sont pas l'apanage de secteurs plus méridionaux, comme l'illustrent les exemples de Saint-Dizier, voire de Fleurey-sur-Ouche. Dans le cas de Saint-Dizier « Les Crassées » présenté par S. Desbrosse-Degobertière et R. Durost, le pôle cultuel et funéraire du haut Moyen Âge s'implante directement sur le cœur résidentiel d'un établissement rural antique de statut élevé tandis que les vestiges antiques découverts sous l'église paroissiale actuelle à Fleurey-sur-Ouche, exemple exposé par G. Pertuisot, permettent de proposer l'hypothèse d'une remarquable continuité. On retrouve dans ces deux cas de possibles mausolées puisant leur origine dans l'Antiquité et convertis par la suite en édifices paroissiaux, bien que la chronologie fine de cette transformation soit délicate à saisir. Inhérente au processus de genèse villageoise, c'est surtout le regroupement des morts et de l'habitat qu'illustrent ces sites.
- 9 À partir du début de la période carolingienne, à la fin du VIII^e et au IX^e siècle, le rapprochement entre les morts et les vivants semble désormais acquis. De fait, le rôle de l'Église et la place du lieu de culte et du cimetière paraissent alors incontournables, primordiaux même, parmi les multiples facteurs contribuant à la création d'ensembles villageois. Il semble que dans un certain nombre de cas, le cimetière ou, en tout cas, les tombes de certains défunts du fait de leur qualité (statut social élevé, sainteté supposée ?) soient à l'origine d'un lieu de culte, même s'il demeure délicat de savoir lequel apparaît avant l'autre. Le couple attire l'habitat dans un second temps. La mise en œuvre de matériaux plus complexes (pierre, mortier, tuile, verre à vitre) dans des dimensions plus importantes que les constructions en terre et bois témoignent bien de l'importance physique et symbolique de l'édifice cultuel, qui devient alors un véritable bâtiment communautaire, dans le sens où il a dans une certaine mesure vocation à regrouper et à rassembler les hommes sous son toit, dans une sociabilité, une communauté d'habitats (Morsel, 2018). Sur un plan strictement archéologique, les importantes épaisseurs stratigraphiques rencontrées à proximité immédiate des lieux de culte proches, dans leur composition de contextes urbains, témoignent bien de la densité du peuplement.

4. L'économie et le village

- 10 Ces « terres noires villageoises », dont l'origine est multiple et le concept réservé à des opérations en milieu urbain (Fondrillon, 2009) ou à des contextes ruraux très particuliers (Louis, 2004), se rencontrent également fréquemment dans des secteurs particuliers d'habitats groupés ou dans des contextes de conservation spécifique. Les activités artisanales forment, semble-t-il, un autre trait du village du haut Moyen Âge, comme la céramique à Sevrey ou la métallurgie du fer à Saint-Dizier. Ce type de sites présente un faciès intermédiaire entre les agglomérations secondaires du Haut-Empire et de véritables quartiers préindustriels urbains. Par ailleurs, l'existence d'espaces spécialisés au sein des habitats groupés, avérée par l'archéologie, témoigne bien de l'importance des activités artisanales (Peytremann, 2018). Cet aspect « spectaculaire »

est paradoxal dans la mesure où il tend à diminuer la part de l'agricole dans l'économie du village. S'agit-il d'un biais de la recherche, d'une simple question de notre capacité à percevoir les vestiges ? Il faut reconnaître que les activités artisanales, en générant des déchets en quantité importante, marquent intensément le sous-sol et attirent l'attention des archéologues. La représentativité des exemples est donc à interroger.

- 11 En revanche, la fréquence des découvertes de structures de stockage et de traitement des récoltes en cœur de bourg, mais aussi à proximité des édifices religieux, comme à Fleurey-sur-Ouche, tend à démontrer à la fois la centralité de l'agriculture dans l'économie mais peut-être aussi une fonction particulière de gestion, de transformation et de contrôle de la production. C'est en cela que l'apport des prospections sur de vastes surfaces est important, puisqu'il peut révéler les éléments structurants d'un terroir et proposer des réflexions sur l'exploitation du sol à large échelle, ainsi dans le Val Suzon présenté par R. Landois, en dépit des limites inhérentes à la faiblesse des éléments de datation.
- 12 Une meilleure connaissance de l'économie villageoise pourrait permettre d'établir une hiérarchisation et une mise en réseau des différents regroupements humains, distinguant ainsi ceux à dominante agricole de ceux tournés vers l'artisanat, ou ceux portés sur des fonctions commerciales (petits ports fluviaux, carrefours d'axes régionaux, lieux de foires, etc.) ou politiques (chef-lieu de *pagus*, par exemple).

5. Perspectives

- 13 Le travail, sans cesse renouvelé, consacré à l'élaboration de référentiels typochronologiques précis sur la vaisselle essentiellement céramique doit être poursuivi, l'amélioration des éléments de datation étant un élément décisif pour percevoir l'évolution topographique de l'habitat. On relèvera également l'absence d'occupations de hauteur dans le corpus de sites présenté ici, alors même que plusieurs programmes de recherche ont pu mettre en évidence de véritables agglomérations perchées (Schneider, 2007, p. 26-29 ; Porte, 2011 ; Chabert, Martinez, 2017 ; Gandel, Billoin, 2017, etc.). Il s'agit à n'en pas douter d'une catégorie de sites dont l'étude est susceptible de fournir de précieuses informations pour mieux comprendre l'évolution de l'habitat, notamment à la charnière entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge.
- 14 Le village regroupe plusieurs fonctions jusque-là séparées, notamment le lien entre les vivants et les morts que l'Église instaure. Le village serait-il l'aboutissement d'une synthèse entre influences gallo-romaines et germaniques ? Adopter cette vision serait assurément nier la spécificité médiévale de cette forme de l'habitat en Gaule. De fait, la place de l'église dans les processus qui aboutissent à l'apparition du village semble bel et bien centrale. Le développement de l'implantation ecclésiale en milieu rural, distincte de la mise en place du réseau paroissial, constaté à partir de la période carolingienne est sans aucun doute un moment propice à la diffusion d'un (ou plusieurs) modèle(s) villageois.
- 15 L'apport de la bioarchéologie à la connaissance des modes de vie et du statut social des occupants des villages devrait également permettre d'appréhender la diversité des populations villageoises et la complexité de leurs composantes sociales (Frère, Yvinec, 2009, p. 19).

- 16 L'organisation du finage villageois reste en revanche encore largement sous-estimée et suscite peu de recherches. Or, la fixation de l'habitat s'accompagne d'une pérennité des axes de circulation et d'une organisation parcellaire dont l'évolution suit une autre temporalité que celle de l'habitat et des coutumes funéraires (Zadora-Rio, 2008, p. 71). Il s'agit là d'un axe de recherche à développer en parallèle des opérations au cœur des bourgs si l'on veut aboutir à une vision plus exhaustive du phénomène villageois. Le besoin d'enquêtes archéogéographiques à l'échelle de microrégions est une nécessité (Chouquer, 2017).
- 17 La question de la formation des villages actuels est ancienne et en plein développement, mais elle exige un travail de longue haleine qui doit s'inscrire dans la pluridisciplinarité, en collaboration avec les spécialistes de l'environnement et les historiens, entre autres. Seule la multiplication des opérations et des surfaces étudiées permettra d'avancer considérablement sur cette problématique dans les années à venir. À ce titre, la poursuite des recherches sur des parcelles réduites en cœur de bourg et la capacité de la communauté archéologique à traiter et synthétiser les données récoltées constituent un enjeu pour les années à venir (fig. 1).

Fig. 1. Vue générale de l'emprise de la fouille du « 8 rue Georges Brusson » à Sevrey en 2018, pendant une visite des élèves de l'école primaire de Sevrey. La superficie est inférieure à 300 m². Néanmoins, près de 70 contextes médiévaux ont pu être étudiés, dont quatre fours de potiers. Ce type d'opération est également l'occasion de sensibiliser le public aux opérations archéologiques en cœur de bourg.

BIBLIOGRAPHIE

CHABERT, MARTINEZ, 2017 = CHABERT S., MARTINEZ D., « Les établissements perchés de l'Auvergne (IV^e-VII^e siècles ap. J.-C.) : de nouvelles formes d'habitats groupés », in KASPRZYK M., MONTEIL M., dir., *Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen-Âge*, Paris, CNRS Éditions, p. 289-306 (Gallia, 74.1).

CHOUQUER, 2017 = CHOUQUER G., *La terre dans les sociétés du haut Moyen Âge. Droit agraire, propriété, cadastre et fiscalité, Étude (vol. 1), Dossiers annexes (vol. 2), Dictionnaire, bibliographie, index (vol. 3)*, Paris, Systèmes fonciers et cadastraux historiques, Observatoire des formes du foncier dans le monde, 507, 353 et 224 p.

FONDRILLON, 2009 = FONDRILLON M., « À propos des recherches sur les terres noires urbaines : dépasser le concept d'attente », *Archéologie médiévale*, 39, p. 1-16.

FRÈRE, YVINEC, 2009 = FRÈRE S., YVINEC J.-H., « Élevage et alimentation carnée en Île-de-France durant le haut Moyen Âge », in GENTILI F., LEFÈVRE A., dir., *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, 2^e supplément au Bulletin archéologique du Vexin français et du Val d'Oise, p. 11-20.

GANDEL, BILLOIN, 2017 = GANDEL P., BILLOIN D., « L'établissement fortifié de hauteur alto-médiéval de Château-sur-Salins (Salins-les-Bains, Jura) », in KASPRZYK M., MONTEIL M., dir., *Agglomérations, vici et castra du Nord de la Gaule entre Antiquité tardive et début du haut Moyen-Âge*, Paris, CNRS Éditions, p. 261-272 (Gallia, 74.1).

LOUIS, 2004 = LOUIS E., « "Terres noires" rurales ; le cas de l'abbaye mérovingienne et carolingienne de Hamage (France, Dépt. Nord) », in VERSLYPE L., BRULET R., éd., *Terres noires - Dark earth, Actes de la table ronde de Louvain-la Neuve*, Louvain-la-Neuve, publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'université catholique de Louvain, p. 97-101 (Collection d'archéologie Joseph Maertens, 14).

MORSEL, 2018 = MORSEL J., *Communautés d'habitants au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 584 p. (Histoire ancienne et médiévale, 157). URL : <http://dx.doi.org/10.4000/books.pSORbonne.53888>.

PEYTREMANN, 2018 = PEYTREMANN E., *En marge du village : la zone d'activités spécifiques et les groupes funéraires de Sermersheim (bas-Rhin), du VI^e au XII^e siècle*, Supplément à la Revue Archéologique de l'Est, 45, 416 p.

PORTE, 2011 = PORTE P., *Larina de l'Antiquité au Moyen Âge*, 2 vol., t. 1 : Études archéologiques et historiques en Nord-Isère, t. 2 : Domaines ruraux et forteresses de hauteur, Biarritz, Éditions Atlantica-Séguier, 512 et 304 p. (Mémoires publiés par l'Association française d'archéologie mérovingienne, 6).

SCHNEIDER, 2007 = SCHNEIDER L., « Structures du peuplement et formes de l'habitat dans les campagnes du sud-est de la France de l'Antiquité au Moyen Âge (IV^e-VIII^e siècles) : essai de synthèse », *Gallia*, 64, 2007, p. 11-56.

SCHNEIDER, 2010 = SCHNEIDER L., « De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux. L'étude des systèmes d'habitat du haut Moyen Âge en France méridionale (V^e-X^e siècle) : nouveaux matériaux, nouvelles interrogations », in Chapelot J., dir., *Trente ans d'archéologie médiévale en France*, Caen, publications du CRAHM, p. 133-161.

ZADORA-RIO, 2008 = ZADORA-RIO E., *Des paroisses de Touraine aux communes d'Indre-et-Loire*, 34^e Supplément à la Revue archéologique du Centre de la France, 34, 304 p. URL : https://www.persee.fr/issue/sracf_1159-7151_2008_ant_34_1.

AUTEURS

ANTOINE GUICHETEAU

UMR 6298 ARTEHIS (Archéologie, Terre, Histoire, Société), Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives).

VINCENT MARCHASSEAU

UMR 6298 ARTEHIS (Archéologie, Terre, Histoire, Société), Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives).